

Poésies complètes, de Arsène Houssaye : le Cantique des cantiques ; les Sentiers perdus ; la Poésie dans les bois ; [...]



POÉSIES COMPLÈTES

DE

ARSÈNE HOUSSAYE

ARSÈNE HOUSSAYE.

VOYAGE A MA FENÊTRE
1 vol. grand in-8° jésus, gravures sur acier et sur bois, 12 fr.

PORTRAITS DU XVIIIe SIÈCLE
2 séries à 3 fr. 50.

HISTOIRE DE LA PEINTURE FLAMANDE ET HOLLANDAISE
1 v. in-fol. avec 100 gr. 250 fr. — Édit. en 2 v. in-8, 10 fr.

PHILOSOPHES ET COMÉDIENNES
1 vol. in-8, 3 fr. 50.

Typographie Schneider, rue d'Erfurth, 1.

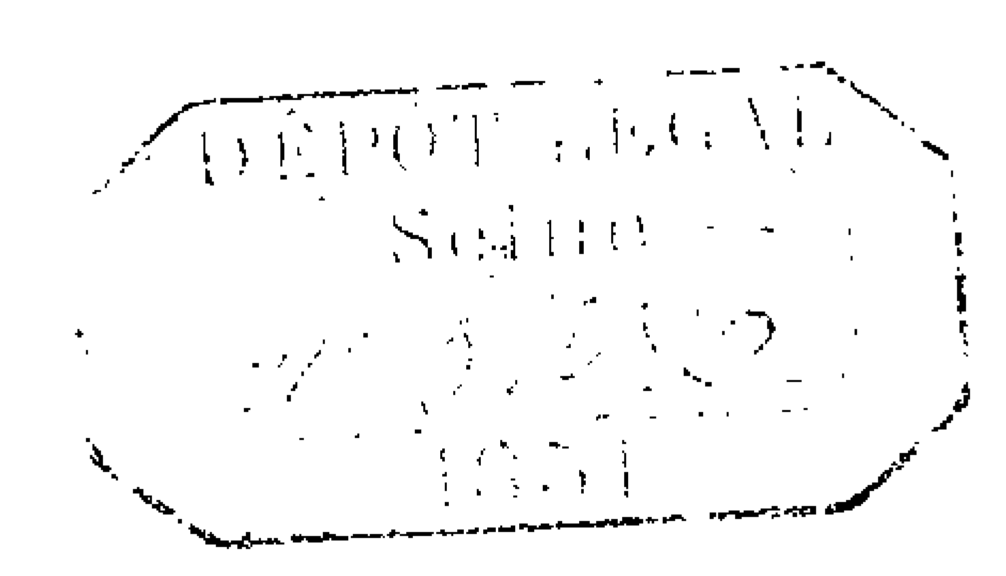
POÉSIES COMPLÈTES

DE

ARSÈNE HOUSSAYE

LE CANTIQUE DES CANTIQUES
LES SENTIERS PERDUS
LA POÉSIE DANS LES BOIS
POËMES ANTIQUES

NOUVELLE ÉDITION DIMINUÉE ET AUGMENTÉE.



PARIS
VICTOR LECOU, ÉDITEUR
10 — RUE DU BOULOI — 10

MDCCCLII

Le journalisme, ce tonneau des Danaïdes où toutes les imaginations de notre temps ont versé leur amphore, finira par dévorer à son horrible festin de chaque nuit les intelligences que Dieu avait destinées à la poésie. Cependant, quelques-uns, luttant contre cette soif brutale, ont réservé pour un autre tonneau, tout en faisant la part du monstre, le vin du pampre idéal qui fleurit dans le cœur.

On a réuni en ce volume quatre recueils : *Le Cantique des Cantiques*, poëmes profanes ; *Les Sentiers Perdus*, avec quelques élégies de plus et quelques mauvaises rimes de moins ; *La Poésie dans les Bois*, livre aujourd'hui introuvable, parce qu'on a eu le bon esprit de ne l'imprimer qu'à un très-petit nombre d'exemplaires ; enfin des *Poëmes Antiques*, Fresques et Bas-Reliefs, recueillis en voyageant.

A l'heure où tant de bons esprits ont accepté l'ombre d'une bannière éclatante, sous prétexte d'innovation, l'auteur de ce recueil s'est isolé dans ses chers sentiers, sous ses bois ténébreux avec quelque chasseresse aux pieds nus, ou dans quelque Herculanum idéale avec l'âme de Praxitèle et d'Aspasie. S'il réimprime encore ces vers, c'est qu'il ne craint pas qu'on

reconnaisse un autre sous sa figure. Il n'a cultivé qu'un pauvre héritage ceint de haies vives, où l'ivraie et le bluet ont étouffé presque l'épi d'or, mais où la vigne aimée du soleil a dévoilé çà et là quelques grappes colorées. Comme Platon dans ses trois arpents de Colonne, il voudrait pouvoir se dire : Ceci est à moi! mais qui songerait à lui disputer si peu! Dans les arts on n'a le droit de faire que ce qu'un autre ne pourrait pas faire. Trop de gens rappellent Piron qui donnait des coups de chapeau à Voltaire, en assistant à la représentation d'une tragédie de La Harpe.

Puisque le poëte était en train de supprimer les vers mauvais, on lui demandera pourquoi il en a laissé plus d'un mal posé et mal vêtu, comme s'il demandait l'aumône d'une rime. Il a eu ses raisons pour cela; il est assez familier avec la peinture pour avoir la science des sacrifices, des oppositions et des contrastes. Lui aussi, il a tenté quelques voyages dans l'impossible, à cheval sur un rhythme emporté, voulant saisir au vol dans les nues l'idée qui n'avait pas encore couru le monde. Il s'est indigné contre la vétusté des rimes au point qu'après avoir, dans quelques-uns de ses poëmes antiques, voulu renouveler ces panaches flétris, il a osé être poëte dans le rhythme primitif sans rime, sans vers et sans prose poétique, comme dans *la Chanson du Vitrier*.

Ceux qui ont bien voulu lire l'auteur en prose, peut-être auront-ils le courage de le lire en vers. Il leur dédie cette œuvre faite de temps perdu, c'est-à-dire de temps précieux.

A DIANE CHASSERESSE

INVOCATION.

O fille de Latone! idéale habitante
Des halliers où jamais ne passent les hivers,
Blanche sœur d'Apollon à la lyre éclatante,
Diane aux flèches d'or, inspire-moi des vers.

Je les veux suivre encor, tes nymphes égarées,
Dans les bois ténébreux où se perdent tes pas,
A la chasse, où toujours les biches effarées
T'implorent par leurs cris, mais ne t'arrêtent pas.

Si je te vois suspendre à la branche d'un arbre
Ton arc d'argent pour boire au cristal du rocher,
J'irai sur l'herbe en fleur baiser tes pieds de marbre,
Chasseresse à l'œil fier, que nul n'ose approcher!

Quand les Muses viendront, chevelures flottantes,
Chanter Phébus leur maître et Diane sa sœur;
Quand tu commanderas les danses haletantes,
Moi, je te parlerai tout bas du beau chasseur :

Le doux Thessalien, Endymion le pâtre,
Qui couronne son front de tes pâleurs, Phébé,
Qui t'attend tous les soirs, le sauvage idolâtre,
Depuis que ton amour sur son cœur est tombé.

Plus altérée alors, tu boiras à la source,
Diane, vierge altière, insoumise à Vénus;
Pour fuir dans les forêts tu reprendras ta course,
Et permettras aux vents de baiser tes seins nus.

LE

CANTIQUE DES CANTIQUES

Il était une fois un poëte qui s'appelait comme moi Arsène Houssaye. Il a vécu de 1830 à 1840. Sa pâle figure me sourit encore çà et là comme celle d'un ami mort : les vrais revenants sont les fantômes de la jeunesse. Le *moi* d'hier n'existe plus ; c'est à peine si je saisis le *moi* d'aujourd'hui. Le *moi* qui a écrit le *Cantique des Cantiques*, ou plutôt qui l'a traduit de son cœur, est depuis dix ans tombé en poussière. Il a aimé des femmes à qui je n'ai jamais dit un mot, et il a signé des livres que je ne lirai peut-être jamais. J'ai pourtant des sympathies pour ce rêveur aventureux, qui m'a légué son nom ; c'est ce qui m'a décidé à recueillir sa succession et à écouter sa folle du logis.

VOYAGE A MA FENÊTRE.

LE

CANTIQUE DES CANTIQUES

LIVRE PREMIER

LE PARADIS.

I

C'était dans la saison où la jeune nature
Frémit de volupté dans les bois ténébreux,
Et s'en va sur les monts, dénouant sa ceinture,
Dévoiler au soleil ses beaux flancs amoureux ;
C'était dans la saison où toute créature
Boit un peu d'ambroisie à la coupe des dieux.

II

C'était dans le pays de Jean de La Fontaine, —
Car je suis Champenois ; — vous êtes né malin

Et moi je suis né bête — et n'en ai point de haine.
Aujourd'hui que la France est un pays tout plein,
De gens d'esprit,— monsieur,— c'est une bonne aubaine.
Que d'être un Champenois sous la robe de lin.

III

O ma robe de lin ! où donc est-elle allée ?
Que je respire encor son parfum matinal !
Si je la retrouvais au fond de la vallée
D'où je me suis enfui par un soir automnal,
Si je vous retrouvais, ô ma robe étoilée !
Je reverrais le ciel dans mon cœur virginal.

IV

Mais je l'ai déchirée en mon adolescence.
Ces doux fils de la Vierge accrochés aux buissons,
C'est le lin tout flottant des robes d'innocence.
Le cœur n'a pas chanté ses premières chansons
Que de ce vêtement filé pour la naissance
Nous sommes dépouillés, n'importe où nous passons.

V

Oh ! mon cœur, c'est pour vous que je rouvre ce livre,
Dont le premier feuillet semble peint par Berghem,

Et dont le premier air, qui me charme et m'enivre,
Se transforme bientôt en sombre *Requiem*.
Aujourd'hui, c'est avec les morts que je veux vivre,
Et je veux évoquer mon funèbre harem.

VI

D'un vieux moulin rêveur j'avais la di[illegible]re.
Comme un fier nautonier que de fois j'ai bravé
Les orages du cœur et ceux de la nature
Qui dans leurs bras d'air vif m'ont si haut soulevé !
J'aimais le vieux moulin et son architecture
Comme un pays natal, comme un pays rêvé.

VII

J'étais seul, libre et fier dans ma docte retraite.
Je n'avais rien à faire ; et mon maître Apollon
Avait tout doucement guidé ma main distraite
Vers l'archet oublié d'un pauvre violon,
Qui se mit à chanter d'une voix indiscrète
Que j'aimais une fille habitant le vallon.

VIII

Elle vint au moulin montrer sa beauté fraîche.
Ah ! je la vois encor qui monte l'escalier.

Je cours à sa rencontre, et, pour la battre en brèche,
Cette agreste vertu qui sentait l'espalier,
Je lui baise le cou ; mais la voilà qui prêche,
Qui se fâche et s'enfuit vers le prochain hallier.

IX

Je prends mon violon et chante un air rustique.
Elle tourne la tête et revient doucement :
« Je ne viens pas pour toi ni pour ta poétique ;
Ton violon chanteur, c'est mon enchantement. »
Or, voici — je n'ai pas oublié le cantique —
Ce que je lui chantais avec ravissement.

X

CANTIQUE.

Si l'image de Dieu sur la terre est visible,
C'est sur le front rêveur des filles de vingt ans,
Qui ne savent encor lire que dans la Bible
Et n'ont que de l'azur dans leurs yeux éclatants.

La fraise qui rougit et tombe sur la mousse,
La pêche mûrissant sur l'espalier qui rit,

N'ont pas de tons plus vifs ni de senteur plus douce
Que la double colline où mon amour fleurit.

La neige que l'hiver sème dans la vallée
Est moins blanche et moins rose aux derniers feux du jour
Que ton flanc chaste et doux quand, tout échevelée,
Un rayon amoureux te baise avec amour.

La grenade qui s'ouvre aux soleils d'Italie
N'est pas si gaie encore à mes yeux enchantés
Que ta lèvre entr'ouverte, ô ma belle folie!
Où je bois à longs flots le vin des voluptés.

J'ai reposé mon front sur ton épaule nue
Faite du marbre pris à Vénus Astarté;
Et, comme on voit le ciel au travers de la nue,
J'ai vu ton âme bleue éclairer ta beauté.

Bien mieux que l'aube rose annonçant la lumière,
Tu m'as ouvert le ciel en répandant sur moi
Le blond rayonnement de ta beauté première:
Je ne voyais pas Dieu; mais je te voyais, toi!

La biche qui s'enfuit à travers la ramée
Quand elle entend au bois la chasse et ses grands bruits,



Ne court pas aussi vite, ô pâle bien-aimée !
Que mes désirs courant à ta branche de fruits.

XI

Au bas de l'escalier elle était revenue.
Or, je ne chantais plus qu'elle écoutait encor.
Mon Dieu ! qu'elle était belle en sa joie ingénue,
Laissant flotter au vent sa chevelure d'or !
Le soleil s'égayait sur son épaule nue,
Au loin dans la forêt retentissait le cor.

XII

On était en vendange, et la grappe jaunie
Tombait à pleins paniers sur le coteau voisin.
Je crois entendre encor la rustique harmonie,
Et voir quelque bacchante en corset de basin.
Cécile revenait de sa vigne bénie ;
Elle avait à son bras un panier de raisin.

XIII

Elle prit une grappe : « Ami, je l'ai coupée
En pensant à ce jour de joie et de chagrin...
— Ce jour où j'écrivis ma première épopée
Sur ton front parfumé de luzerne en regain. »

Et comme au souvenir de la folle équipée
Nous mordîmes tous deux jusques au dernier grain !

XIV

Jusques au dernier grain ! — La grappe était si blonde,
Si fraîche notre bouche et si blanches nos dents !
Jusques au dernier grain, en oubliant le monde,
Et ne voyant le ciel que dans nos yeux ardents !
Jusques au dernier grain, ô morsure profonde !
Ce grain était de pourpre — et nous avions vingt ans ! —

XV

Ce dernier grain, madame, était de l'ambroisie ;
Car c'était un baiser plus ardent que le feu.
C'était la Vérité — c'était la Poésie :
Je n'ai jamais si haut voyagé dans le bleu,
Je n'ai jamais si loin conduit ma fantaisie...
Cécile cependant prenait plaisir au jeu.

XVI

La grappe était tombée et nous mordions encore.
On entendait le vent chanter dans les buissons ;
Les grands bœufs agitaient leur clochette sonore ;
La chasse et la vendange unissaient leurs chansons.

Dans l'ivresse mon cœur buvait à pleine amphore,
Et mon âme aspirait vers tous les horizons!

XVII

Que nous étions heureux en ces belles folies!
A ce seul souvenir mon front a rayonné.
Cécile était jolie entre les plus jolies;
Pour moi, je n'étais pas, je pense, un raffiné.
En rêve je cherchais les blondes Ophélies :
Apollon du moulin, je poursuivais Daphné.

XVIII

Daphné, le savez-vous, est un symbole triste.
La femme qu'on poursuit de son plus cher désir,
Sur le sein de laquelle — amant — poëte — artiste —
On voudrait moissonner les roses du plaisir,
Celle pour qui l'on chante et pour qui l'on existe,
Ce n'est plus qu'un rameau quand on veut la saisir.

XIX

Un rameau de laurier pour l'orgueilleux poëte
Qui met tout son bonheur, — le vieil enfant gâté! —
A faire un peu de bruit sur la rive muette;
Qui profane son cœur en sa virginité;

Qui veut laisser au mur d'airain sa silhouette :
Vanité ! vanité ! Tout n'est que vanité !

XX

C'est un rameau de houx pour l'amoureux sans arme,
Pour les sots ce ne sont que chardons indiscrets,
Pour le rêveur un lys qui renferme une larme,
Pour les adolescents, s'agenouillant auprès,
Une aubépine en fleur qui déchire et qui charme,
Pour le grand nombre enfin quelque sombre cyprès.

XXI

Car la femme souvent n'est qu'une tombe ouverte :
Sur un beau sein plus blanc que la neige des monts,
Vous avez respiré l'odeur de l'herbe verte
Qui fleurit sur les morts, archanges ou démons.
Et que de fois aussi de terre on l'a couverte,
A l'heure de l'amour, celle que nous aimons !

XXII

Ainsi la mort a pris Cécile et l'a couchée
En sa verte saison sous les saules maudits.
Blonde moisson d'amour que je n'ai pas fauchée,
A qui je ne dis plus rien qu'un *De profundis*,

Treille de pourpre et d'or ! — branche toute penchée
Sous le fruit savoureux qu'on cueille au Paradis !

XXIII

Ah ! ma chère maîtresse, où donc est-elle allée ?
Est-ce l'aube aux cils blonds qui sourit au matin,
Le nuage d'argent, l'étoile échevelée,
La rose ou le bluet que je cueille incertain ?
Je te cherche partout, ô ma belle exilée
Qui m'appelez toujours dans un hymne lointain ?

XXIV

D'autres vont sur la tombe, amoureux du mystère,
Interroger la vie et la mort, — ô douleur ! —
Ils demandent au ciel ce qu'on devient sous terre,
Si l'âme des vingt ans y survit dans sa fleur ;
Moi, quand sur un tombeau j'arrive solitaire,
Je ne sais que pleurer les larmes de mon cœur.

XXV

Rien ne dure ici-bas en l'âme épanouie,
Pas même la douleur : — au bout d'une saison
La belle vision s'était évanouie.
L'amour m'avait déjà rouvert son horizon ;

Et, par d'autres beautés l'âme tout éblouie,
Je voyais sans pleurer le toit de sa maison.

XXVI

Lorsque revint le temps de la feuille qui tombe,
Allant au cimetière en proie au cher tourment,
Je vis que l'herbe amère envahissait sa tombe
Et voilait ce doux nom, — divin enchantement —
— Cécile ! — Hélas ! pourquoi ses ailes de colombe
L'ont-elles emportée au ciel sans son amant ?

XXVII

Ce primevère amour qui jamais ne s'efface,
Cette aube lumineuse à mon ciel nuageux,
Ce charme amer d'avril qui dure quoi qu'on fasse,
Ce rayon poursuivi sous les rameaux neigeux,
Ce songe évanoui ne fut que la préface,
Préface en lettres d'or de mon livre orageux.

LE

CANTIQUE DES CANTIQUES

LIVRE II

LE PARADIS PERDU.

I

N'ayant rien dans le cœur, j'allais à l'aventure
Un soir de carnaval; je rencontrai Ninon
Cherchant un Desgrieux, — la folle créature ! —
Je lui donnai mon cœur comme l'autre à Manon :
«Veux-tu m'aimer, lui dis-je en prenant sa ceinture ;
«Veux-tu m'aimer huit jours ?—Huit jours ? ni oui, ni non.

II

« Je ne m'embarque pas pour un si long voyage :
« Huit jours, mon cher, huit jours, mais c'est l'éternité !

« Mon cœur est une vigne où vendange l'orage,
« Dont la fleur sur ma bouche éclate en liberté ;
« Cueille la fleur du pampre en oiseau de passage,
« Pour couronner ton front de ma verte gaieté. »

III

Cette passion-là ne sentait pas la crèche ;
Elle était habillée en robe de satin,
Ses yeux étaient de flamme et sa bouche était fraiche,
Et je me délectai du soir jusqu'au matin ;
Elle avait des senteurs de raisin et de pêche,
C'était une âme d'ange en un corps de — satin. —

IV

Elle apporta chez moi sa pantoufle persane :
Dès cet instant je fus chez elle et non chez moi ;
L'enfant prodigue avait trouvé sa courtisane ;
Ah ! que j'étais heureux sans demander pourquoi !
Ma muse effarouchée — une chaste Suzanne —
Se voilait le visage avec beaucoup d'émoi.

V

Six semaines durant ce fut un jour de fête ;
O divin carnaval aux masques éclatants !

Je donnais bravement du cœur et de la tête
Dans l'ardente folie où chante le printemps;
C'est que Ninon était si jolie et si bête !
Mais qu'est-ce que l'esprit? — Une bouche et des dents.

VI

Le cœur tout débordant d'amour et de jeunesse,
Nous n'avions tous les deux pas d'autre argent comptant.
Qu'est-ce que cela fait? Achète-t-on l'ivresse
Que Dieu verse à longs flots dans un sein palpitant?
Ninon ne portait pas un blason de duchesse;
Mais comme elle habillait sa robe au pli flottant !

VII

A l'heure du dîner un jour Ninon m'appelle :
« Ma robe se flétrit du haut jusques en bas.
« — Ne la mets pas. — Comment? — En seras-tu moins belle,
« Étant moins habillée ? En s'ouvrant tes beaux bras
« M'ouvrent le paradis : Ève, on se le rappelle,
« S'en allait les bras nus et n'en rougissait pas. »

VIII

Tout finit ! — Et l'amour prit un jour sa volée
Par la fenêtre ouverte. — Elle ne m'aimait plus !

« Adieu ! lui dis-je ; adieu ! vous êtes consolée ;
« Allez chercher ailleurs l'Océan dans son flux ;
« Ou plutôt, ô Ninon ! ma charmante affolée,
« Restez ici, c'est moi qui pars ; — mille saluts ! »

IX

J'allai courir le monde à Spa, Bade et Genève,
Gardant de cet amour des souvenirs ardents,
Cherchant une autre branche où se nichât mon rêve,
Trouvant quelques corsets et pas un cœur dedans,
Trouvant beaucoup d'écorce, à peine un peu de séve,
Ne voulant plus rien mordre avec de bonnes dents.

X

Je m'en revins fort triste à Paris, en septembre ;
Croyant trouver Ninon, chez moi d'abord j'allai.
« Monsieur, me dit mon groom, elle a pris cette chambre,
« Là-haut où vous viviez pour n'être pas troublé.
« Mais vous ne verrez plus la belle aux senteurs d'ambre ;
« Car elle s'est enfuie un jour avec la clé.

XI

« — Avec la clé, dis-tu ? — Quelle douleur affreuse !
« Le jour de son départ, monsieur, en vérité ;

« Mais elle alla, dit-on, danser à la Chartreuse,
« Et sans doute quelqu'un lui prit sa liberté. »
Vision du passé, fraîche tête de Greuze,
Qui tombe hors de son cadre un beau jour de gaieté !

XII

Je n'osais pas ouvrir cette chère retraite,
Ce doux nid où nos cœurs avaient battu souvent,
Où l'amant qui sourit et l'amante distraite
S'étaient plus d'une fois oubliés en rêvant !
J'avais une autre clé, — Jalousie indiscrète —
Mais je craignais d'ouvrir un sépulcre vivant !

XIII

Cependant un matin je monte quatre à quatre,
— Au mois d'octobre, un jour de pluie, un triste jour ! —
Pâle comme la mort, écoutant mon cœur battre,
Riant de ma folie et pleurant tour à tour.
J'ouvre enfin cette porte, et mon âme idolâtre
Se répandit partout comme un rayon d'amour.

XIV

Oh ! ma chère Ninon, qu'êtes-vous devenue !
Voilà votre pantoufle, ô douce Cendrillon !

Promenez-vous au loin votre vérité nue,
Puisqu'aussi bien je trouve ici ce cotillon ?
Courez-vous la montagne ou courez-vous la rue ?
A quel doux coin du feu chantez-vous, cher grillon ?

XV

Je baisai sa pantoufle avec un cri de joie,
Je pressai tendrement sa robe sur mon cœur ;
Comme je promenais mes lèvres sur la soie !
— Ombre de mon amour, reviens-moi sans rancœur ;
Où donc-es tu, Ninon ? Il faut que je revoie
Tes yeux sous leurs cils noirs et ton rire moqueur.

XVI

Tout à coup une lettre ouverte et chiffonnée
Frappe mes tristes yeux : hélas ! la pauvre enfant
Savait à peine lire ; elle n'était pas née
A l'hôtel Rambouillet. Il lui fallait souvent,
Pour écrire un billet, toute une matinée :
Mais comme elle écrivait dans le style émouvant !

XVII

Or, voici cette lettre : « *Adieu, car je veux vivre,*
« *Et je me meurs ici. — Je vais chercher ailleurs*

« *Si mon cœur bat encor.* » Douce page du livre !
Je baisai cet adieu qu'avaient mouillé ses pleurs.
Ninon, où donc es-tu ? Ninon, je veux te suivre,
Mon doux oiseau parti pour les pays meilleurs.

XVIII

Après avoir saisi son douloureux fantôme,
Je quittai cette chambre avec déchirement ;
Je courus par la ville enivré de l'arome
Que verse dans le cœur un souvenir charmant,
Cherchant Ninon partout, femme, rayon, atome,
Sans pouvoir retrouver son doux enchantement.

XIX

Le soir je m'en revins avec la mort dans l'âme ;
J'avais relu cent fois son billet déchirant,
Je croyais assister au dénoûment d'un drame.
Où la chercher, la belle au regard pénétrant ?
Ne la verrai-je plus, la femme trois fois femme,
La divine folie où mon cœur se reprend ?

XX

N'ayant plus pour lutter ni vouloir ni vaillance,
— Allons là-haut ! me dis-je, et je pris un flambeau :

Je montai lentement, et, dans ma défaillance,
Je croyais ne pouvoir arriver jusqu'en haut.
Mon cœur ne battait plus; j'entendais le silence
Me chanter tristement sa chanson du tombeau.

XXI

Brusquement j'ouvre enfin cette porte sacrée,
Et j'éclate en sanglots ne pouvant y tenir.
Qu'avais-je vu? Ninon, Ninon tout éplorée :
« Ninon, est-ce bien toi? -- Ami, pourquoi venir?
« — Ninon, Ninon, c'est toi, ma maîtresse adorée!
« Que viens-tu faire ici? — Je viens me souvenir!

XXII

« — Ninon, te souviens-tu de nos folles journées?
« Que nous avions le cœur près des lèvres, Ninon!
« — Ah! oui, je me souviens des fraîches matinées
« Où je chantais si faux la chanson de Mignon.
« — Et de nos belles nuits de joie illuminées,
« Où mon cœur éperdu ne disait que ton nom.

XXIII

« Ninon, te souviens-tu des heures de parèsse
« Qui passaient sur nos cœurs plus vite que le vent?

« — Ah ! oui, je me souviens ! Je sens encor l'ivresse
« Qui couronnait nos fronts penchés sur le divan.
« — Et de cette embrasure, ô ma chère maîtresse !
« Où tu te défendais sous le rideau mouvant ? »

XXIV

Dans ses bras je tombai tout éperdu ; — son âme
Me brûla d'un tel feu que j'en tressaille encor ; —
Si vous nous aviez vus, vous auriez vu la flamme
Courir autour de nous en jets de pourpre et d'or,
Dans nos cœurs qui battaient l'amour chantait sa gamme,
Je croyais retrouver tout mon divin trésor.

XXV

Eh bien ! non, ce fut tout ! — Après cette secousse,
Et tout anéantie en cet embrassement,
Ninon me prit la main, et d'une voix plus douce
Que la brise du soir sur la mer s'endormant :
« Adieu, dit-elle, ami, je pars, le vent me pousse
« Au pays agité du pâle enivrement.

XXVI

« Adieu, je sais l'amour : dans ma luxuriance,
« En mon cœur agité j'ai souvent descendu ;

« Fille d'Ève, j'ai vu l'arbre de la science,
« Et j'ai porté ma bouche à tout fruit défendu ;
« Je suis trop familière avec l'expérience
« Pour vouloir retrouver l'amour s'il est perdu.

XXVII

« Adieu, ne pleure pas, ne pleurons pas ; j'emporte
« Un divin souvenir de cet amour si beau.
« Je reviendrai, qui sait? si le vent me rapporte
« Un doux parfum des jours que Dieu compte là-haut. »
Elle dit — et s'enfuit comme un songe — et la porte
Se ferma sur mon cœur comme sur un tombeau. —

XXVIII

Elle ne revint plus. — Sage comme Aspasie,
Cette folle savait qu'il fallait en finir,
Que nous avions vidé la coupe d'ambroisie,
Et que de notre amour nous devions nous bannir
Pour en garder au moins l'austère poésie :
Hymne imprégné de pleurs qu'on nomme Souvenir !

XXIX

Je ne l'ai pas revue ! Où donc est-elle allée?
Quelquefois, à minuit, dans le funèbre chœur

Des pâles visions, elle vient désolée ;
Elle penche sur moi son doux masque moqueur :
« C'est moi, mon cher amour ! — C'est toi, mon affolée ! »
Et ses larmes encor me vont jusques au cœur.

LE

CANTIQUE DES CANTIQUES

LIVRE III

L'ENFER.

I

D'autres moins amoureux vont, poursuivant leur Ève,
Sous les rameaux touffus des paradis chantés ;
Aux arbres tout en fleurs ils suspendent leur rêve,
Et s'égarent aux bois par les biches hantés,
Ou sur le flot chanteur qui vient baiser la grève ;
Moi, j'aime mieux l'enfer aux sombres voluptés.

II

Ce que je chante ici n'est pas pour vous, madame,
Qui n'avez point aimé, — pas même votre amant !

Qui n'avez point voulu des orages de l'âme,
Qui n'avez point compté les fleurs du firmament,
Et qui n'entendez pas, quand le vent d'hiver brâme,
Les fantômes d'amour qui chantent tristement.

III

Non, je ne chante pas pour les frêles poupées
Que n'ont point fait pâlir les sombres passions,
Craignant comme le feu les belles équipées,
Les pleurs de la folie et ses tentations,
Et qui ne savent pas, — trompeuses ou trompées, —
Que l'amour c'est Daniel dans la fosse aux lions.

IV

On a Dieu dans le cœur, madame, quand on aime ;
Les pieds sont sur la terre et le front dans les cieux
Qu'importe qui l'on est, on porte un diadème,
Et qu'importe où l'on soit, on voit briller deux yeux,
Deux yeux qui sont pour nous la lumière suprême,
Quel que soit leur éclat — fiers ou doux, noirs ou bleus.

V

Mon cœur, mon pauvre cœur, plus fier après l'orage
Où le poëte lit les hymnes de l'amant,

Arche sainte qui passe a travers le naufrage
Et qui garde toujours le divin sentiment;
Mon pauvre cœur, reprends ton sublime courage
Et me chantes ta joie et ton déchirement [1].

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

[1] L'Enfer n'avait pas moins de cent vingt strophes, mais une main mystérieuse est survenue qui a jeté l'Enfer au feu.

LES SENTIERS PERDUS

Et il allait tout enivré des joies et des tristesses de son cœur, sans savoir que c'était la poésie qui chantait en lui. Il allait, heureux de respirer sous l'aubépine amère et sous le pampre amoureux. Le beau temps! on ne sait pas où l'on va, car le sentier est si touffu! Si on ne voyait le bleu des nues au travers des branches neigeuses, on croirait marcher dans le Paradis, avec ces deux filles du ciel qui vous conduisent par la main : la Muse qui aime et la Muse qui chante. Les sentiers perdus, c'est le Paradis retrouvé.

CÉCILE

I

LES DEUX RIVES.

J'allais pour cueillir l'ambroisie
Sous un gai rayon de printemps,
J'avais au front mes dix-huit ans
Et dans mon cœur la poésie.

Perdu dans quelque songe aimé,
Écoutant mon cœur en silence,
Je suivais avec nonchalance
Le clair ruisseau tout embaumé,

Quand j'entendis un gai ramage
Qui m'annonçait un doux tableau ;

Soudain, dans le miroir de l'eau,
Je vis apparaître une image.

C'était la reine de mon cœur!
Cécile, la belle ingénue,
Sur l'autre rive était venue
Avec un sourire moqueur.

« Pourquoi venir par là, coquette?
Je vais m'embarquer sur ce flot
Avec l'amour pour matelot,
Je suis bien sûr de ta conquête. »

Mais elle, me tendant la main :
« Ah! ne viens pas sur cette rive. »
Mais moi je m'embarque et j'arrive
Disant : « Tu passeras demain. »

Elle s'enfuit vers la ramée,
Effarouchant dans les sillons
Les cigales et les grillons
Du pan de sa jupe embrumée.

Mais elle n'alla pas bien loin;
Je la suivis vers sa retraite,
Lui cueillant d'une main distraite
Des fleurs de trèfle et de sainfoin.

Je la surpris. O Théocrite,
Vert poëte, rustique amant,
Sur sa lèvre as-tu vu comment
Ma première œuvre fut écrite?

II

SOUPIR.

La nuit avec amour se penche sur la terre;

Le ciel de juin s'enflamme à l'horizon
Et la rosée argente le gazon.

Tout arbre abrite un doux mystère!

Le vent d'est que j'entends au loin
M'apporte l'odeur du sainfoin.

Tout arbre abrite un doux mystère!

Les rossignols chantent l'amour en chœur;
Je vous attends! vous, l'âme de mon cœur:

La nuit avec amour se penche sur la terre!

III

LES VENDANGES.

Sur le soir, j'écoutais la rustique harmonie,
Je vis la vendangeuse en blanc corset de lin,
Qui, tout en me jetant son doux regard malin,
Coupait la grappe verte et la grappe jaunie.

De mon âme aussitôt toute idée est bannie.
« Vendangeuse aux yeux bleus, ton panier n'est pas plein,
Et voilà le soleil qui touche à son déclin :
Laisse-moi vendanger dans ta vigne bénie! »

Quel beau soir! Tout riait et tout chantait en chœur,
Le bois, et la prairie, et la vigne, et mon cœur!
La nature automnale était encore en fêtes.

Je vendangeai. La nuit je m'en allai chantant
Ce vieil et gai refrain que Voltaire aimait tant :
Adieu, paniers, adieu, les vendanges sont faites!

En Champagne.

IV

LE VIOLON BRISÉ.

Vois-tu là-bas sur la montagne verte
Le vieux moulin qui tourne si gaiement?
Ami, l'amour, comme un rêve charmant,
Il le berçait dans mon âme entr'ouverte.

Au vieux moulin j'avais un violon,
Écho plaintif des chants de ma maîtresse,
Lyre d'amour vibrante d'allégresse;
Mais mon bonheur, hélas ! ne fut pas long.

Elle mourut! que de larmes amères !
Elle mourut au soleil du matin,
En respirant la rosée et le thym.
Son âme au ciel emporta nos chimères.

Le lendemain, ses compagnes en deuil
Portaient son corps de neige au cimetière;
Moi, j'étais seul, sans larme et sans prière,
Dans le moulin comme au fond d'un cercueil.

Je te saisis, violon triste et tendre,
Et le doux air que Cécile aimait tant,
Je le jouai, le cœur tout palpitant :
Son âme sainte a passé pour l'entendre.

Je le jouai ; mais, au dernier accent,
Mon cœur bondit comme un daim qui se blesse ;
Je me perdis si loin dans ma tristesse,
Que je brisai mon violon gémissant.

Depuis ce jour, ma sœur la Poésie
A ranimé mon cœur à demi mort ;
Ma lèvre ardente à bien des grappes mord
Sans retrouver la première ambroisie.

J'ai délaissé le moulin, mon berceau,
Le doux pays où m'allaita ma mère ;
Je suis allé me perdre en l'onde amère,
Sans retrouver la source du ruisseau.

Perle d'amour, à ce monde ravie,
Au fond des mers je t'ai cherchée en vain ;
Et je n'ai plus de mon bonheur divin
Qu'un souvenir : c'est la fleur de ma vie.

Quand je retourne au moulin délaissé,
Ce n'est que joie et peine renaissantes.

Ah ! quand j'entends ses ailes frémissantes,
Mon pauvre cœur est un violon brisé !

V

DE PROFUNDIS.

De Profundis ! Cécile, à l'aube matinale,
A fermé doucement son aile virginale.
De Profundis !

J'ai vu le corps de neige en ma douleur amère
Dans le linceul de lin qu'avait filé sa mère.
De Profundis !

De Profundis ! J'ai vu toutes blanches les vierges
Qui dans l'église en deuil pleuraient avec des cierges.
De Profundis !

J'ai vu le fossoyeur en son insouciance,
Vrai Faust qui de la vie a creusé la science.
De Profundis !

J'ai vu, la tombe ouverte, y ruisseler le sable,
Le sable où j'ai gravé ce mot ineffaçable :
De profundis!

De Profundis! Ci-gît Cécile, herbe fauchée,
Qui dans ses vingt printemps un matin s'est couchée.
De Profundis!

Quand on l'a descendue en la fosse éternelle,
Et que son âme blanche a déployé son aile,
De Profundis!

J'ai pris mon violon, plein de funèbres charmes,
Pour lui chanter un chant tout ruisselant de larmes.
De Profundis!

De Profundis! C'était la chanson adorée
Qu'elle avait autrefois apprise à la vesprée!
De Profundis!

La chanson des beaux jours que j'entends dans mon âme,
Que l'épine fleurisse ou que novembre brâme!
De Profundis!

VI

AU MOIS DE MAI.

Pourquoi pleurer au mois de mai?

Au mois de mai je vis ma belle,
Sous un marronnier en ombelle;

Je vis Cécile et je l'aimai.

Sa blanche main sur le rivage
Cueillait une rose sauvage.

Je vis Cécile et je l'aimai.

Mais vint la mort, la mort fatale!
Elle a fui la rive natale.

Et moi, je pleure au mois de mai.

VII

PANTHÉISME.

LE POETE.

Violettes embaumant le sentier du moulin
Où flottait le berceau de mes fraîches années,
Je ne vous trouve plus.

LES VIOLETTES.

Dans un corset de lin
Sur un sein palpitant l'Amour nous a fanées.

LE POETE.

O ruisseau qui baignais son petit pied charmant,
Rossignol qui chantais sur la verte ramure,
Vous ne dites plus rien.

LE ROSSIGNOL ET LE RUISSEAU.

C'est pour un autre amant
Que le rossignol chante et le ruisseau murmure.

LE POETE.

Aubépine fleurie où je cueillais souvent
Un bouquet pour Cécile au beau temps de ma vie,
Qu'as-tu fait de ta fleur?

L'AUBÉPINE.

Hélas! un mauvais vent,
Le sombre vent d'orage, un soir me l'a ravie.

LE POETE.

Mais toi, belle Cécile, âme de mes vingt ans,
Blonde moisson d'amour que je n'ai pas fauchée,
Cécile où donc es-tu?

CÉCILE.

Mon ami, je t'attends
Dans le jardin sauvage où la mort m'a couchée.

VIII

LA VIEILLE CHANSON.

QUE TOUT LE MONDE CHANTE.

O ma jeunesse envolée,
Ma montagne où tant j'aimais,
Ma solitaire vallée!
J'ai tout perdu pour jamais.

Insensé! j'ai fui ma mère;
J'ai semé partout le deuil,
Pour gravir la roche amère
Où va se briser l'orgueil.

Ma vie est déjà fanée
Comme l'herbe du chemin;
La jalouse destinée
A voilé mon lendemain.

O ma sœur! sur la colline
Nous n'allons plus, en rêvant,
Cueillir la blanche aubépine
Et jeter des fleurs au vent!

J'avais une douce amie,
Mais la mort m'a laissé seul :
Ma belle s'est endormie,
En riant, dans un linceul.

VIII

LE SCEPTRE DU MONDE.

Qui donc sous le soleil a le sceptre du monde?

— Croyez-m'en, la charrue est le sceptre sacré;
Le laboureur est roi, le blé pousse à son gré...
— Que peut contre un orage ou ton champ ou ton pré ?
Qui donc sous le soleil a le sceptre du monde?

— C'est moi qui suis le Roi par la grâce de Dieu.
— Mais vienne un mauvais vent, tu n'as ni feu ni lieu :
On t'exile, ton sceptre est un bâton. Adieu!

Qui donc sous le soleil a le sceptre du monde?

Les guirlandes d'amour — se fanent dans la main,
L'orgueil — baisse le front au terme du chemin,
Les roses d'Apollon — n'ont pas de lendemain.

Ta bêche, ô fossoyeur ! est le sceptre du monde.

Dans un petit cimetière du Vermandois.

X

L'HERBE QUI GUÉRIT TOUT.

Une herbe est ici-bas qui guérit tous les maux :

Où fleurit-elle, en Égypte, en Espagne,
Dans mon pays, sous la vigne, en Champagne?

Fleurit-elle sous les rameaux,
Dans les bois ou dans les prairies?
Dans le jardin des Tuileries
Ou sur le chaume des hameaux?

Je l'ai cherchée en vain sur le rivage,
Dans le sentier, sous la roche sauvage...

L'herbe qui guérit tout fleurit sur les tombeaux.

SYLVIA

I

LES CLEFS DU PARADIS.

Mon pauvre cœur, pourquoi pleurer sans cesse,
Et ne chanter qu'une triste chanson?
Cécile est morte à peine en sa jeunesse :
Le cœur humain n'a-t-il qu'une saison?

Après la nuit l'aurore insouciante
Au feu du ciel rallume ses flambeaux.
Après l'hiver la nature est riante :
Ne voit-on pas des fleurs sur les tombeaux?

Mon pauvre cœur, laissons-nous un peu vivre;
Le ciel est bleu, la moisson est en fleur :
De ce vieux monde ouvrons encor le livre,
Et qu'un baiser boive ton dernier pleur.

Elle était blonde, il en est qui sont brunes.
Je ressaisis l'espérance et je dis :
Il faut aimer ! J'en connais quelques-unes
Ayant encor les clefs du Paradis.

II

LE RENOUVEAU.

Le souvenir ! un mauvais livre,
Jetons-en les pages au vent.
Ah ! du passé qu'on me délivre,
C'est le tombeau — je suis vivant !

Le renouveau frappe à ma porte ;
Il a pris vos yeux d'outre-mer,
Et sur votre bouche il m'apporte
Les fleurs de l'idéal amer.

Hélas ! il faut qu'avril m'oublie :
Quand vont les lilas refleurir,
J'irai tout seul dans ma folie,
Ne pouvant vivre ni mourir !

Fais-moi mourir, ô ténébreuse!
Si tu veux la mort du pécheur.
Deviens la tombe que je creuse,
Beau marbre éclatant de blancheur!

III

BILLET.

Vous êtes à la fois la Grâce et la Beauté :
Votre sein chaste et fier dans la neige est sculpté,
Vous avez le pied fin, vous avez la main blanche;
Votre cou c'est un lys qu'un vent amoureux penche;
Vos yeux ont dérobé les feux du firmament,
Et vos regards rêveurs versent l'enchantement.
Sylvia, croyez-en ma bouche où le mensonge
Ne passera jamais : l'amour est un beau songe
Qui nous prend à minuit et nous enlève au ciel,
Qui nous verse, en riant, de l'absinthe ou du miel;
C'est une chaîne d'or traînée avec délices,
Un doux parfum venu des plus chastes calices,
Une larme, une perle, un sourire, un rayon,

Une gazelle, un loup, une biche, un lion,
Une source où jamais l'on ne se désaltère,
Ah ! madame, l'amour c'est le ciel et la terre !

IV

CHATEAU EN ESPAGNE.

Raphaël, le grand peintre, avait la fantaisie
De bâtir des palais — rêves en action !
Vous élevez le nôtre avec la poésie,
Mais n'en êtes-vous pas l'âme et la vision ?

Les abeilles d'Hymette ont porté l'ambroisie
A vos lèvres d'enfant avec l'illusion
Dont on nourrit l'artiste — et Dieu vous a choisie
Pour achever son rêve en la création.

Ah ! ceux qui font les vers ne sont pas les poëtes,
Et les lyres d'argent seraient toujours muettes
Si l'on n'y versait l'âme et le souffle de Dieu.

Notre château, madame, est un riche poëme,
Un pays idéal que le Tasse lui-même
Eût choisi pour Armide en ses rêves de feu.

V

L'OISEAU BLEU.

Dans mon âme il est un bocage,
Un bocage aux abords touffus;
D'un bel oiseau bleu c'est la cage,
Et j'écoute ses chants confus.

Dans mon âme il est une source
Qui ravage fleurs et gazons;
Au bruit funèbre de sa course
L'oiseau s'endort; adieu, chansons!

A travers la feuille ondoyante
Il vient souvent un soleil d'or
Pour tarir la source bruyante
Et réveiller l'oiseau qui dort.

L'oiseau bleu, c'est l'amour, ma belle,
La source est celle de mes pleurs,
Le soleil que mon âme appelle
Ce sont tes yeux semant des fleurs.

VI

LA BEAUTÉ.

La beauté, coupe d'or pleine de mauvais vin.

Qu'elle était belle à cette promenade
Quand les oiseaux chantaient leur sérénade !

Pris à son sourire divin,

Moi, confiant comme un poëte,
J'allais, au chant de l'alouette,

Rêver d'elle au fond du ravin.

Rêve perdus ! O ma sœur ! ô ma mère !
Croyez, croyez ma bouche encore amère :

La beauté, coupe d'or pleine de mauvais vin !

VII

CHANSON.

Aimons-nous follement !
C'est la chanson, ma mie,
Que chante le cœur de l'amant
A chaque battement.
La plus belle folie
Sous un ciel d'Italie,
Quand l'amante est jolie,
C'est d'aimer follement !

Aimons-nous follement !
Qui sait aimer sait vivre :
Cueillons la fleur du sentiment.
C'est au cœur d'un amant
Que l'Amour étant ivre
Écrivit ce beau livre :
La science de vivre.
Aimons-nous follement !

Aimons-nous follement
Jusqu'à la frénésie !
Que dit l'étoile au firmament,
La rose à son amant,

La lèvre à l'ambroisie?
Que dit la Poésie
Au cœur du sphynx d'Asie?
Aimons-nous follement!

VIII

Pour chanter sous le ciel ce que j'ai dans le cœur,
Je demandais un luth à la muse amoureuse,
Quand ma jeune beauté vint, fraîche et savoureuse,
S'asseoir sur mes genoux avec un air moqueur.

« Pour accorder ainsi la raison et la rime,
Ah! que de temps perdu dans les jours précieux!
C'est chercher le soleil quand la nuit règne aux cieux:
Crois-moi, ne lasse pas ton cœur à cette escrime.

« Ma bouche n'est donc pas la coupe d'ambroisie?
Poëte, où t'en vas-tu prendre la poésie!
Si l'amour m'a fait reine, ami n'es-tu pas roi?

« La plus belle chanson ne vaut pas, mon poëte,
Un baiser éloquent sur ma bouche muette:
La lyre, c'est l'Amour, et la Muse, c'est moi. »

IX

LA FENÊTRE.

Que j'aimais à te voir penchée à la fenêtre
Me regardant venir, sachant me reconnaître
Entre mille passants! De nos chiens aux aguets
J'entendais de bien loin les jappements plus gais;
Mais j'entendais surtout en mon âme charmée
Battre ton pauvre cœur, ô pâle bien-aimée !
Et malgré tout l'attrait, j'allais plus lentement
Caressant à loisir les songes du moment.
Cependant les beaux chiens que la gaieté transporte
Par leurs cris suppliants se font ouvrir la porte,
Ils me viennent surprendre, ils me lèchent la main,
Et, retournant vers toi, m'indiquent le chemin.

J'arrivais tout ému — toi toute chancelante
Tu venais sur le seuil, ô ma belle indolente !
Ton sein tout palpitant répondait à mon cœur,
Tes yeux levés sur moi se baignaient de langueur ;
Et moi, croyant cueillir et baiser une rose,
Je respirais ton âme à ta lèvre mi-close.

Ces temps-là passent vite, hélas! Tout est fini !
Les ramiers pour jamais s'envolent de leur nid :

Ainsi font mes amours. Ils ont pris leur volée;
Ils ne reviendront pas. — Mon âme désolée
N'est plus qu'un noir cyprès où gémira le vent,
Où les oiseaux de nuit iront pleurer souvent.

Oui, ce matin j'ai vu la fenêtre fermée :
Plus de chiens, plus de fleurs. Et vous, ô bien-aimée ?
Dans une solitude au loin vous vous cachez,
Profane ! et vous pleurez sur nos charmants péchés.
Mais les peines du cœur ne sont que passagères,
Le temps efface tout de ses ailes légères;
L'amour vous poursuivra jusqu'au fond de l'exil,
Et vous refleurirez un beau matin d'avril.

NINON

I

LES QUATRE VERTUS DE NINON.

Ninon est jeune, elle a vingt ans,
Son sein est taillé dans le marbre ;
On y voit un fruit de printemps,
Plus doux que n'en porte aucun arbre.

Ninon est belle, elle a des yeux
Noirs comme l'aile de la pie,
Des cheveux ondés et joyeux
Comme la Vénus accroupie.

Ninon est bête, elle n'écrit
Que dans son cœur, un mauvais livre.
Mais sa bouche a bien plus d'esprit
Que la grappe qui nous enivre.

Ninon est folle, elle a raison ;
De la sagesse elle se joue,
Car la folie est de saison
Quand avril fleurit sur la joue.

II

CHANSON APRÈS SOUPER.

Mon cœur est gai comme un buisson,
J'aime Ninon, Ninon, ma mie,
Ninon, ma fleur et ma chanson.
C'est que Ninon est si jolie,
J'aime Ninon à la folie.

Avec son bonnet de travers,
Sa jupe que le vent relève,
Ninon se moque des grands airs ;
C'est la feuille de vigne d'Ève,
Sa jupe que le vent soulève.

O Ninon ! ta lèvre pâlit
Sous les baisers dont je raffolle ;

Ton ciel, c'est le ciel de ton lit,
L'amour est ton maître d'école,
Ta sagesse, c'est d'être folle.

O Ninon! je sais bien comment
Tu mourras, maîtresse, ma mie :
Le verre en main, quand ton amant,
Celui qui t'aime à la folie,
Te dira : « Tu n'es plus jolie. »

III

SENTIERS PERDUS.

Je vais où va le vent d'orage -- que ne puis-je
En finir aujourd'hui cependant, car où suis-je?
Dans un abîme immense où vous m'avez jeté,
O folle passion! ô sombre vanité!
Et pourtant j'avais bu le doux lait d'une mère
Avant d'ouvrir la bouche à cette source amère
Du mal qui me tuera. Les blanches visions
M'ont entraîné gaiement vers les tentations,

Qui nous ferment le cœur en nous levant le masque !
Je suis allé flottant de bourrasque en bourrasque,
Riant de ma candeur, enfant abandonné,
Orgueilleux d'étaler un vice nouveau-né.
Cette folle Ninon, dans son insouciance,
S'enivrant du vin pur de la luxuriance
N'est pas si loin du ciel encor que je le suis :
Un jour, si Dieu le veut, rêveuse au bord du puits
Où la Samaritaine a vu la source vive,
La folle fille aura la part de tout convive.
Madeleine, d'ailleurs, prie au ciel pour sa sœur ;
Mais moi ! mais moi, je suis cet aveugle chasseur
Perdu dans la forêt des passions touffues,
Ne voyant plus du ciel que l'orage et les nues.

La vie est une ivresse, eh bien ! enivrons-nous.
Aimons notre folie et sachons vivre en fous.
A quoi bon les remords, soyons enfants prodigues
Et n'ayons pour aïeux que don Juan et Rodrigues.
Il sera temps un jour, au jour des temps meilleurs,
De pleurer nos péchés — s'il nous reste des pleurs !

IV

CHANSONS POUR NINON.

CELLE QUI A TROP AIMÉ.

Au bord de l'étang d'Aigues-Belle,
Au mois de mai, dans sa fraîcheur,
J'ai vu revenir Isabelle
Appuyée au bras du pêcheur.
En montant dans la passerelle
Le pêcheur lui prit à la main
Une fleur cueillie en chemin.
Ah ! Seigneur Dieu ! qu'elle était belle !
Au bord de l'étang d'Aigues-Belle !

Au bord de l'étang d'Aigues-Belle,
Se cachant le front dans la main,
Lorsque vint l'automne, Isabelle
Pleurait seule sur le chemin,
Triste et pâle, mais toujours belle !
L'amoureux s'en était allé :
Oh ! mon Dieu ! quel cœur désolé

Battait dans ton sein, Isabelle,
Au bord de l'étang d'Aigues-Belle!

Au bord de l'étang d'Aigues-Belle,
Perdu sur le chemin désert,
J'ai cherché partout Isabelle,
Mais je n'ai trouvé que l'hiver.
Il neigeait sur la passerelle,
Il neigeait; j'entendais le vent
Pleurer dans le bois du couvent.
Où donc étiez-vous, Isabelle?
— Au fond de l'étang d'Aigues-Belle.

II

LES DEUX ROSES.

Blanche dormait sur le rivage,
Un chevalier passa par là :
« La belle, monte ma sauvage.
— Chevalier, nenni pour cela. »

Mais Blanche n'était pas farouche,
Et la cavale allait au pas.
« La belle, un baiser de ta bouche?
— Beau chevalier, je ne veux pas. »

Le chevalier, sur le passage,
Descend et la prend dans ses bras.
« La belle quel joli corsage !
— Beau chevalier, tu me perdras. »

La plus fraîche rose du monde
De Blanche embaumait les appas.
« Je m'en vais la cueillir, la blonde.
— Beau chevalier, je ne veux pas. »

Il ouvrit sa gorgette blanche ;
O Rose ! en ses mains tu tombas !
« Il t'en reste une encor, ma Blanche.
— Mon chevalier, je ne crois pas. »

V

LE BAL DE L'OPÉRA.

Au bal de l'Opéra tout n'est qu'heur et malheur.
Je croyais emmener quelque folie en fleur,
Et j'avais à mon bras la sagesse chargée
De trente-huit printemps. Que Ninon est vengée !
Le bal de l'Opéra, c'est la vie : — on y va
Cherchant les visions qu'à vingt ans on rêva.



Parmi ces visions au sourire fantasque
Il en faut choisir une et dénouer son masque.
Le masque tombe, eh bien ! est-ce la Volupté,
Diane aux pieds d'argent ou Vénus Astarté ?
Cependant avec vous elle va sans vergogne
S'enivrer du sang pur qui jaillit en Bourgogne.
C'est en vain qu'avec elle on boit jusqu'au matin
L'ivresse et la folie avec le chambertin ;
On saisit corps à corps la folle créature,
On veut qu'un peu d'amour couronne l'aventure ;
Mais au lieu d'une femme, hélas ! on s'aperçoit
Qu'on n'a plus au banquet que la Mort avec soi,
La mère du néant, vieille actrice enrouée
Qui baisse le rideau quand la farce est jouée !

VI

DEVANT UN PORTRAIT

DE MADAME DE PARABÈRE.

Ah ! Ninon ! le beau temps ! l'air était imprégné
De folie et d'amour ; le cœur était baigné
Des légères vapeurs d'une aube rose et bleue ;
On traînait en rêvant l'altière robe à queue,

On suivait Cupido, ses fleurs et son carquois,
Qui vous montrait la route avec ses yeux narquois.
On allait follement tout à la poésie,
S'enivrant à plein cœur aux sources d'ambroisie;
On était sans souci du sombre lendemain,
On foulait l'herbe et non les ronces du chemin;
Les saints avaient là-haut bien du fil à retordre,
Car à la pomme d'Ève on savait si bien mordre!
On n'avait pas pour rien créé les paravents,
Il fallait bien aussi repeupler les couvents:
Après avoir vécu comme la pécheresse,
L'esprit plein de folie et le cœur plein d'ivresse,
Est-il rien de plus doux que de se repentir?
C'est encor de l'amour. — Oui, l'on aime à bâtir
La cellule où l'on doit prier jusqu'à la tombe,
Sur la ruine aimée où revient la colombe.
— On priait peu d'ailleurs: la mort dans le printemps
Vous prenait jeune et belle. Ah! c'était le bon temps!

VII

LA COURONNE D'ÉPINES.

Quand le poëte passe en l'avril de sa vie,
Il cueille avec l'amour les fleurs de son chemin,

La grappe du lilas, l'étoile du jasmin,
Le doux myosotis dont son âme est ravie.

Tantôt c'est pour Ninon, tantôt c'est pour Sylvie ;
Pour orner le corsage ou pour fleurir la main ;
— Souvenir de la veille — espoir du lendemain,
O poëtes, cueillez ! le ciel vous y convie.

Cueillez, car ces fleurs-là sont les illusions !
Poëtes, suivez-les, vos blanches visions,
Dans le monde idéal, sous les splendeurs divines.

Mais quand vous n'aurez plus la couronne de fleurs,
Ne vous étonnez pas de répandre des pleurs ;
Car vous aurez alors la couronne d'épines.

VIII

SAULES PLEUREURS.

Elle passe comme le vent,
Ma jeunesse douce et sauvage !
Ma joie est d'y penser souvent :
Elle passe comme le vent ;

Mon cœur la poursuit en rêvant,
Quand je suis seul sur le rivage!
Elle passe comme le vent
Avec l'amour qui la ravage.

Elle fuit, la belle saison,
Avec la coupe de l'ivresse.
Adieu, printemps! adieu, chanson!
Elle fuit, la belle saison :
Plus n'irai-je au pied du buisson
Pour la muse et pour la maîtresse!
Elle fuit, la belle saison :
Adieu donc, adieu, charmeresse.

Que de larmes! que de regrets!
Toi dont mon âme fut ravie,
Déjà si loin — encor si près!
Que de larmes! que de regrets!
Mes mains ont planté le cyprès
Sur les chimères de ma vie :
Que de larmes! que de regrets!
Adieu mon cœur, adieu ma mie!

IX

A NINON.

ÉCRIT SUR UN PUPITRE A LA VOLTAIRE.

Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grâce,
Un air de vertu, quoi qu'on fasse,
A moins de prix qu'un air galant.
Lucrèce vaut-elle Aspasie,
Et l'histoire la poésie?
Sois toujours la folle Ninon
Que l'aile de l'amour abrite ;
Ne deviens pas la Maintenon
Sous sa vieille coëffe hypocrite.
D'un air sérieux et moqueur
Tu parles de ta conscience,
Mais moi je ne crois qu'à ton cœur ;
Je crois surtout à ta science
D'aimer avec insouciance.
Ne va pas, avant la saison,

Chercher l'hyver de la raison ;
Reste dans la molle atmosphère,
N'assombris pas ton horizon ;
Ne songe pas à te refaire
Une docte virginité,
Rien n'est beau que la vérité !

X

LE TOMBEAU DE L'AMOUR.

Monsieur de Cupidon, grand coureur d'aventure,
Qui veniez si souvent rêver sous mon balcon,
Ne vous verrai-je plus, si ce n'est en peinture ?
Me condamnerez-vous aux vierges d'Hélicon ?

As-tu donc oublié nos belles équipées ?
Nous n'allions pas nous perdre au ciel comme Ixion.
Aujourd'hui, qu'as-tu fait de tes flèches trempées
Dans la coupe où Vénus buvait la passion ?

Pour avoir de l'argent les aurais-tu fondues ?
Ton carquois n'est-il plus qu'un sac d'écus comptés ?

Qu'as-tu fait de ton chœur de nymphes éperdues
Conviant l'univers aux folles voluptés?

Aurais-tu trépassé, dans les bras de ma belle,
Sur la double colline où la neige rougit?
Si tu ne réponds pas à mon cœur qui t'appelle,
Sur le sein de Ninon j'écrirai donc : *Ci-gît.*

Ci-gît mon jeune amour : ne pleurez pas! Sa tombe,
Où déjà plus d'un cœur est venu se briser,
Est un doux lit jonché de plumes de colombe.
— Il naquit d'un sourire et mourut d'un baiser! —

LES

FANEURS DE FOIN.

DÉDIÉ A THÉOCRITE.

En Champagne — un pré fauché de la veille — un ruisseau d'un côté avec des saules, des peupliers de l'autre, un bois de noisetiers dans le fond. — Le soleil se lève — les deux faneurs sont dans le sentier qui conduit au pré.

HYACINTHE, SUZANNE.

SUZANNE.

L'alouette en chantant s'élève dans le ciel;
L'abeille, aux ailes d'or, s'en va chercher son miel;
Le merle persifleur chante sous la ramure.
— D'où nous vient ce parfum? la fraise est-elle mûre?
Est-ce encor l'aubépine ou le trèfle fauché?

HYACINTHE.

Te souviens-tu? Le soir où je m'étais caché
Dans le trèfle touffu de mon oncle Jean-Jacques?
Tu revenais, je crois, de la fête de Pâques,

Tu pensais au bon Dieu ; mais le diable était là,
Te guettant au passage et te criant holà !
Un beau soir !

SUZANNE.

Ce beau soir, du moins, je fus aimée,
Le rossignol chantait sur la branche embaumée.

HYACINTHE.

Mon cœur chantait aussi.

SUZANNE, sautant sur le pré.

Nous arrivons.

HYACINTHE.

Déjà !
N'as-tu pas reconnu l'orme qui t'ombragea
Quand tu venais, enfant, cueillir la primevère,
Après avoir prié la Vierge, au Grand Calvaire?

SUZANNE, se regardant au fond du ruisseau.

J'ai pâli, n'est-ce pas?

HYACINTHE.

Non ; le flot en passant
Argente avec amour ton profil ravissant.
Quand je suis loin de toi sur ma charrue oisive,
Je te revois ainsi dans mon âme pensive.

SUZANNE.

Moi je vois dans mon cœur, tel que l'amour l'a peint,
Ton portrait.

HYACINTHE, poursuivant.

Au goûter je donne tout mon pain
A mes pauvres chevaux, car moi je n'y mords guère.
Va, tes beaux yeux m'ont fait une cruelle guerre.

SUZANNE.

Tu chantes aujourd'hui de bien vieilles chansons.
C'est trop baguenauder ; à l'œuvre ! commençons.
Que l'herbe, secouée à plus d'une reprise,
Reçoive tour à tour le soleil et la brise.
Vois ! ma fourche, coupée au bois du vieux couvent,
Est légère en mes mains comme une plume au vent.
Commençons par ce coin, à l'ombre de ces saules.

HYACINTHE, glissant la main sur l'épaule de Suzanne.

Oui, le soleil gourmand va mordre tes épaules.

SUZANNE.

Que l'ombre est fraiche encor sous ces ombrages verts.
Prends donc garde ! voilà mon fichu de travers !

(Souriant.)

Nous parlerons d'amour quand l'herbe secouée...
Allons, ma chevelure est toute dénouée !
Ami, finissez donc avec tous vos discours...
Si tu ne finis pas, j'appelle à mon secours !

HYACINTHE.

Eh ! qui donc appeler ? Le ramier qui roucoule ?
Le rossignol qui chante et le ruisseau qui coule ?

Je suis seul avec toi; pas même un moissonneur
Qui passe dans les champs.

SUZANNE.

Oui, seule ; mais l'honneur
En sentinelle est là !

HYACINTHE.

L'honneur bat la campagne.

SUZANNE.

Allons! ne bâtis pas de châteaux en Champagne.
Alerte ! vois ce foin comme il est vert encor !

HYACINTHE.

Notre amour est vraiment digne de l'âge d'or ;
Et le merle moqueur, que ta beauté régale,
Va nous siffler !

SUZANNE, se détournant pour rire.

Vois-tu bondir cette cigale ?
Tiens, la voilà qui danse aux pipeaux du grillon,
En face d'une abeille, avec un papillon !
Sur elle la rosée a secoué sa perle.
Ne vois-tu pas?

HYACINTHE.

J'entends toujours siffler le merle.
Mais, quoi ! voici déjà l'heure du déjeuné.
La cloche du château...

SUZANNE.

N'a pas encor sonné.
Alerte ! plus d'ardeur et moins d'agacerie !
Nous ne déjeunerons qu'au bout de la prairie,
Là-bas, sous le grand orme où tremblent les roseaux,
Aux parfums des buissons, à la fraîcheur des eaux.

HYACINTHE.

Un déjeuner frugal.

SUZANNE.

Et pourtant délectable.

HYACINTHE.

A qui donnerons-nous les miettes de la table?

SUZANNE.

Aux oiseaux familiers.

HYACINTHE.

Ah ! quand on a vingt ans,
Le bonheur est de vivre un peu de l'air du temps.

SUZANNE.

Le bonheur est partout à cet âge ineffable ;
Mais plus tard, m'a-t-on dit, ce n'est plus qu'une fable,
Un vrai conte de fée, une image qui fuit,
Un rêve vagabond qui se perd dans la nuit.

HYACINTHE.

Tu parles comme un livre.

SUZANNE.

Ah! c'est que ma grand'mère
En savait long.

HYACINTHE.

Oui, oui, c'était une commère
Qui parlait aussi bien que le premier venu.
— Si pour moi le bonheur est encore inconnu,
Je sais où le trouver, Suzanne, ô ma maitresse !
A tes lèvres de feu je boirai son ivresse,
Si tu veux m'écouter. Tu vois bien ce ramier
Qui voltige là-bas du platane au pommier,
Qui se plaint sourdement comme la tourterelle ?
Il attend sa colombe et roucoule pour elle,
Et bientôt tous les deux becquètent leur amour.

SUZANNE.

N'allons pas fatiguer les échos d'alentour.

HYACINTHE.

Le bonheur, avec toi, c'est un peu d'herbe fraiche,
Loin de la grand'maman qui s'ennuie et qui prêche ;
C'est l'ombre d'une branche où chantent les oiseaux,
Une fleur d'or cueillie au milieu des roseaux ;
Une feuille qui vole, un nuage qui passe,
Une vieille chanson qui traverse l'espace ;
C'est la chaumière enfouie à l'ombre du noyer,
Le souper de la Bible aux flammes du foyer,
C'est le petit enfant qui gazouille et qui joue.

SUZANNE.

Çà, n'allons pas si vite!

HYACINTHE.

Un baiser sur ta joue,
Sur ta bouche qui rit, sur ton œil langoureux,
Qui me fait voir le ciel quand je suis amoureux ;
Sur tes cheveux flottants autour de ton visage,
Et sur ce cher bouquet qui sèche à ton corsage !
Ah ! voilà le bonheur, si je savais oser !

Il embrasse Suzanne.

SUZANNE.

Holà ! que fais-tu donc ?

HYACINTHE.

Ce n'est rien : un baiser.
Un baiser pris au vol — un seul — et je suis ivre !
Tu vois bien que ma bouche en sait plus long qu'un livre.
Nous cherchons le bonheur, le bonheur n'est pas loin :
Le voilà.

SUZANNE, laissant tomber sa fourche.

Mais, mon Dieu, que deviendra le foin ?

VINGT ANS.

Théo, te souviens-tu de ces vertes saisons
Qui s'effeuillaient si vite en ces vieilles maisons
Dont le front s'abritait sous une aile du Louvre ?
Ah ! soulevons encor le voile qui les couvre,
Agitons en nos cœurs les trésors enfouis,
Plongeons dans le passé nos regards éblouis.
Chimères aux cils noirs, espérances fanées,
Amis toujours chantants, amantes profanées,
Songes venus du ciel, flottantes visions,
Sortez de vos tombeaux, vieilles illusions !

Rebâtissons, ami, ce château périssable
Que le souffle du monde a jeté sur le sable :
Replaçons le sofa sous les tableaux flamands ;
Balayons à nos pieds gazettes et romans ;
Ornons le vieux bahut de vieilles porcelaines,
Et faisons refleurir roses et marjolaines.
Qu'un rideau de lampas ombrage encor ces lits,
Où nos jeunes amours se sont ensevelis.

Appendons au beau jour le miroir de Venise :
Ne te semble-t-il pas y voir la Cydalise
Respirant un bouquet qu'elle avait à la main,
Et pressentant déjà le triste lendemain ?

Entr'ouvrons la fenêtre où fleurit la jacinthe...
Il m'en reste une encor ! relique trois fois sainte :
J'y trouve je ne sais quels célestes parfums,
Quels doux ressouvenirs de nos amours défunts.
Passons encore ensemble une heure fortunée :
Traînons les vieux fauteuils devant la cheminée,
Demandons un fagot pour rallumer le feu.
Appelons notre chat et devisons un peu :
Que dit-on par le monde ? Eh! qu'importe ? nous sommes
Dans la verte oasis, loin du désert des hommes !
Laissons-les s'épuiser avec les vanités,
Et parcourons toujours nos palais enchantés ;
Couvrons de notre oubli le monde et ses tourmentes ;
Parlons de nos amours, parlons de nos amantes.
L'amour ! pays perdu que nous cherchons toujours,
Parfum des paradis, soleil d'or des beaux jours,
Qui jaillit du chaos de notre âme ravie !
L'amante ! coupe d'or où nous buvons la vie !

Et Gérard survenant s'asseyait près de nous,
Et le chat en gaieté sautait sur ses genoux.
— D'où vient donc, ô Gérard, cet air académique ?
Est-ce que les beaux yeux de l'Opéra-Comique
S'allumeraient ailleurs ? La reine du sabbat,
Qui depuis deux hivers dans vos bras se débat,

Vous échapperait-elle, inconstante chimère?
Et Gérard s'écriait : — Que la femme est amère !

Quelquefois, le matin, il venait en chantant
Ces chansons de Bagdad que Beauvoir aimait tant,
Tu l'écoutais, l'esprit perdu dans les ténèbres,
Cherchant à ressaisir les images funèbres
De celle que la mort sur son pâle cheval
Emporta dans la tombe un soir de carnaval.

Tu n'as point oublié la jeune tavernière
Qui venait, à midi, nous verser de la bière?
Quelle gorge orgueilleuse et quel œil attrayant !
Rubens eût tressailli de joie en la voyant.
Cette fille aux yeux bleus, follement réjouie,
Les blonds cheveux épars, la bouche épanouie,
Jetant à tout venant son cœur et sa vertu
Et faisant de l'amour un joyeux impromptu,
Fut de notre jeunesse une image fidèle ;
Ami, longtemps encor nous reparlerons d'elle.

Ah ! si ces heureux jours devaient nous revenir !
Nous passons, nous passons, et, sans le souvenir,
Nous aurions tout perdu. Comme les hirondelles,
Déjà l'amour frileux s'envole à tire-d'ailes.
Le temps a sous ses pieds foulé le vert sentier
Et flétri de ses mains les fleurs de l'églantier ;
La bise va chasser nos musiques lointaines,
Le torrent vagabond va troubler nos fontaines ;

Le ciel, si doux hier, se couvre à l'horizon :
Voilà pour nous déjà la mauvaise saison.

Ne saurons-nous donc pas où vous êtes allées,
Sur quel songe fatal vous êtes envolées,
Prêtresses qui gardiez le feu de nos désirs,
Reines de nos amours, reines de nos plaisirs ?

Judith oublie Arthur, Franz, Édouard, et le reste,
En donnant à son cœur la solitude agreste ;
Fanny, sur la Brenta, caresse un jeune enfant
Plus joli qu'un Amour et plus léger qu'un faon.
Son lait ne tarit point pour cet enfant folâtre
Qui rappelle si bien celui qu'elle idolâtre ;
Image d'un bonheur trop vite évanoui,
Des jardins du plaisir beau lys épanoui,
Doux portrait qui lui parle et qui dort auprès d'elle,
Dernier sourire enfin d'un amant infidèle.
Ninon au Jockey-Club prodigue ses beaux jours ;
Charlotte danse encore — et dansera toujours.
Alice — il la faut plaindre et prier Dieu pour elle :
Elle est dans le bourbier, la pauvre tourterelle ;
Un orage a brisé son rameau bien-aimé,
Et pour elle à jamais le beau ciel s'est fermé.
Olympe — pleurons-la ! ce soir dans un passage
Je l'ai vue : elle avait des fleurs à son corsage,
Dont le vin et le musc étouffaient les parfums.
Fille perdue, elle a de ses amours défunts
Oublié la candeur, la jeunesse et la grâce ;

En son cœur la vertu n'a laissé nulle trace :
Le toit qui l'abritait en sa chaste saison,
Le beau ciel de printemps si pur à l'horizon,
Le sentier de sureaux où chantait sa chimère
Et l'église rustique où va pleurer sa mère,
Elle a tout oublié ! tout, jusqu'au vert bosquet
Où son premier amant lui cueillit un bouquet.

Gardons, ô mon ami, pour nos vieilles années,
Le parfum enivrant de tant de fleurs fanées.
Gardons un épi d'or de toutes nos moissons,
Gardons le gai refrain de toutes nos chansons !

Oh ! le beau temps passé ! Nous avions la science,
La science de vivre avec insouciance.
La gaieté rayonnait en nos esprits moqueurs,
Et l'amour écrivait des livres dans nos cœurs.

DIEU.

ODE PANTHÉISTE DÉDIÉE A HOMÈRE.

Nature féconde en merveilles,
Cybèle, mère des humains,
Qui nous allaites, qui nous veilles,
Et qui nous berces de tes mains,
A mes pieds effeuille une rose,
Égrène un épi mûr, arrose
Sous la grappe ma lèvre en feu ;
Pour sanctifier mon délire,
D'un rayon couronne ma lyre,
O Soleil ! je vais chanter Dieu.

Chanter Dieu, profane poëte !
Penche ton front sur le chemin ;

Que longtemps ta lyre muette
Fatigue ton cœur et ta main...
Je chanterai : ma poésie
Est une fleur que j'ai choisie
Dans un Éden du ciel aimé ;
Elle a pu fleurir pour la terre,
Mais elle lève, solitaire,
Vers Dieu son calice embaumé.

Après une course lointaine,
Je vais m'asseoir sur le penchant
Du mont où brille la fontaine
Aux rayons du soleil couchant ;
Et mon âme prend sa volée
Dans les splendeurs de la vallée,
Abeille butinant son miel ;
Elle s'arrête avec ivresse
Pour ouïr le chant d'allégresse
Que la nature élève au ciel.

Allez donc, âme vagabonde !
Respirez autour des buissons,
Dans le sentier où l'herbe abonde ;
Au bruit des rustiques chansons,
Cueillez vos belles rêveries
Sur le bord touffu des prairies ;
Tandis que chante le grillon,
Bercez-vous dans la marjolaine

Auprès du cheval hors d'haleine
Qui hennit au bout du sillon.

Jeanne la brune, aux pieds du pâtre,
Au nouveau-né donne son sein,
Gamelle qui n'est pas d'albâtre,
Mais que Dieu fit grande à dessein ;
Bras nus et jambe découverte,
Margot lave sa jupe verte ;
Le meunier l'embrasse en passant.
Là-bas, dans son insouciance,
L'écolier, cherchant la science,
Secoue un arbre jaunissant.

L'écolière, comme une abeille,
A chaque pas prend un détour
Pour recueillir dans sa corbeille
Ces bouquets si doux au retour !
Prends garde, ô ma pauvre écolière,
Que ta corbeille hospitalière
N'accueille ce serpent maudit
Qui surprit Ève ta grand'mère,
Et lui vanta la pomme amère
Si bien, hélas ! qu'elle y mordit.

Voyez dans la villa rustique,
Un joyeux enfant à la main,

Ce vieillard au front prophétique
Qui bénit Dieu sur son chemin ;
Il a, durant des jours prospères,
Labouré le champ de ses pères.
Du travail recueillant le fruit,
Il attend que la mort l'endorme
Près de l'église et du vieux orme,
Un soir, sous un beau ciel, sans bruit.

Plus loin, sous l'arbre de la rive,
Le front penché languissamment,
La pâle délaissée arrive
Pour rêver seule à son amant.
Son regard se perd dans l'espace,
Chaque flot agité qui passe
Conseille à son cœur d'espérer.
Dans le bocage une voix chante
Quelque vieille chanson touchante,
Qui la fait sourire et pleurer.

Près de l'étang où la colombe
Secoue une plume en passant,
Je vois un vêtement qui tombe
Comme un nuage éblouissant :
La belle duchesse est venue
Pour le bain. Elle serait nue
Sans sa mantille de cheveux ;
Elle descend dans l'herbe épaisse ;

Le rameau sur elle s'abaisse
Pour voiler ses seins amoureux.

Elle a détourné la broussaille,
Qui retenait son pied d'argent ;
Elle glisse, l'onde tressaille
Et baise son beau corps nageant.
Si Phidias, le dieu du marbre,
Était là caché sous un arbre !
J'entends du bruit ; c'est un amant !
Descendra-t-il une nuée ?
Car la ceinture est dénouée,
Et l'amour chante un air charmant.

Mais, comme Suzanne la chaste,
Elle trouve un voile dans l'eau,
Dont la face verte contraste
Avec son cou. Divin tableau !
Elle fuit avec l'hirondelle,
Qui va l'effleurant d'un coup d'aile ;
L'onde suit avec un frisson ;
L'amant attend sous la ramée,
Et l'amour dit : « O bien-aimée !
En serai-je pour ma chanson ?

— Mais tu t'égares, ô mon âme !
Est-ce ainsi qu'il faut chanter Dieu ?

— J'ai chanté le sublime drame,
Le sentier vert sous un ciel bleu;
La beauté jetant sa ceinture,
Les seins féconds de la nature,
Le travail et la liberté;
L'enfant qui joue avec son père,
L'amante dont le cœur espère...
Mon Dieu, ne t'ai-je pas chanté?

LE

CHEMIN DE LA VIE.

La vie est le chemin de la mort; ce chemin
N'est d'abord qu'un sentier fuyant par la prairie,
Où la mère conduit son enfant par la main,
En priant la Vierge Marie.

Aux abords du vallon, le sentier des enfants
Passe dans un jardin. Rêveur et solitaire,
L'adolescent effeuille et jette à tous les vents
Les roses blanches du parterre.

Quand l'amoureux s'égare en ce bosquet charmant,
Il voit s'évanouir ses chimères lointaines,
Et le démon du mal l'entraîne indolemment
Au bord des impures fontaines.

Plus loin, c'est l'arbre noir — détourne-toi toujours,
L'Arbre de la Science où flottent les mensonges :
Garde que ses rameaux ne voilent tes beaux jours,
Et n'effarouchent tes beaux songes.

En quittant le jardin, la fleur et la chanson,
La Jeunesse et l'Amour qui s'endorment sur l'herbe,
Le voyageur aborde au champ de la moisson,
Où son bras étreint une gerbe.

De sa rude moisson il va se reposer
Sur la blonde colline où les raisins mûrissent ;
Pour la coupe enivrante il retrouve un baiser
A ses lèvres qui se flétrissent.

Plus loin, c'est le désert, le désert nébuleux,
Parsemé de cyprès et de bouquets funèbres ;
Enfin, c'est la montagne aux rochers anguleux,
D'où vont descendre les ténèbres.

Pour la gravir, passant, Dieu te laissera seul.
Un ami te restait, mais le voilà qui tombe ;
Adieu ! l'oubli de tous t'a couvert du linceul ;
Et tes enfants creusent ta tombe !

O pauvre pèlerin ! il s'arrête en montant,
Et, se voyant si loin du sentier où sa mère
L'endormait tous les soirs sur son sein palpitant,
Il essuie une larme amère.

Et se voyant si loin des jardins enchantés,
Dans un doux souvenir son cœur se réfugie ;
Et se voyant si loin des jeunes voluptés,
Il chante une vieille élégie.

En vain il tend les bras vers la belle saison,
Il jette des sanglots au vent d'hiver qui brame ;
Il a vu près de lui le dernier horizon,
Déjà Dieu rappelle son âme.

Quand il s'est épuisé dans le mauvais chemin,
Quand ses pieds ont laissé du sang à chaque pierre,
La mort passe à propos pour lui tendre la main
Et pour lui clore la paupière.

LA ROSE BLANCHE.

DÉDIÉE A GOETHE.

Idéal ! idéal !

I

Il est une tombe isolée
Au fond de la sombre vallée
Du vieux village d'Oberr-May :
Son urne sculptée est couverte
D'une herbe qui n'est jamais verte,
Même aux beaux jours du mois de mai.

A ses pieds un ruisseau serpente
Et sanglote en suivant sa pente
Sous les ajoncs et les roseaux,

Les sylves et les demoiselles
N'effleurent jamais de leurs ailes
La sombre face de ses eaux.

De noirs nuages la couronnent;
Les montagnes qui l'environnent
Ne s'étoilent jamais de fleurs :
C'est la sépulture d'Hélène.
Sur l'ombre de la châtelaine
Un vieux saule répand des pleurs.

II

Or, quand un voyageur traverse la vallée
A l'heure triste et sainte où la nuit se répand,
Il n'ose regarder cette tombe isolée,
Et la frayeur sur lui glisse comme un serpent.

Il s'enfuit, il s'arrête à l'auberge prochaine.
Il frappe — l'hôtesse ouvre — il la suit tout craintif;
En le voyant passer, les chiens, mordant leur chaîne,
Lui jettent pour salut un hurlement plaintif.

Morne comme un soldat qui tombe sans victoire,
Il s'assied au foyer où flambe le sarment.
Et l'hôtesse en émoi lui conte cette histoire
Qu'au temps passé contait sa mère en l'endormant :

III

On voit sur la montagne un vieux pan de muraille
Qui semble défier le temps et son marteau :
Ce géant, demeuré sur le champ de bataille,
Est le dernier débris d'un gothique château.

Là demeurait Hélène avec sa vieille mère;
Ne voyant pas encor les ronces du chemin,
Elle entrait en riant dans cette vie amère,
Et déjà vers l'amour tendait sa blanche main.

IV

LA CHANSON D'HÉLÈNE.

« Petites fleurs qui croissez sur la rive,
« Le vent jaloux passe pour vous cueillir;
« J'appelle en vain, nul amoureux n'arrive,
« Loin de l'amour me faudra-t-il vieillir?

« Lys qui penchez sur les roses vermeilles,
« Eau qui murmure, oiseaux et papillons,
« Bois agités, diligentes abeilles,
« Ramiers plaintifs tapis dans les sillons;

« O visions qui traversez l'espace,
« Nuage bleu par le vent emporté,
« Priez le ciel qu'un jeune amoureux passe,
« A lui mon cœur, mon âme et ma beauté.

« Je ne suis pas une vierge farouche ;
« Vit-on jamais mon sourire moqueur ?
« Et n'ai-je pas, tout brûlant sur ma bouche,
« Un doux baiser qu'emprisonne mon cœur ? »

V

Hélène errait un jour, avec ses rêveries,
Sur un sable jonché d'étoiles de jasmin ;
Un rosier, incliné sur le bord du chemin,
L'accrocha par la robe à ses branches fleuries.

Elle essaya de fuir, mais en vain ; le rosier
Retint avec amour cette robe rebelle,
Et pencha sous ses yeux une rose si belle
Qu'elle s'agenouilla pour mieux s'extasier.

Longtemps elle admira cette fleur enchantée,
Sa lèvre respira ce parfum ravissant
Que répand une rose en s'épanouissant,
Et qui conduit l'amour dans une âme exaltée.

« Réponds-moi, réponds-moi, calice épanoui,
« D'où te vient ce parfum qui m'altère et me charme,
« Un sourire du ciel arrosé d'une larme ? »
La rose s'inclina pour lui répondre : Oui.

VI

« O rose ! sais-tu donc ta triste destinée ?
Le vent t'a-t-il prédit que tu mourrais fanée ?
Peut-être que demain,
Par le feu du soleil tes corolles séchées,
De ta tige bientôt par le vent détachées,
Jauniront le chemin.

« Où passeras-tu donc alors, âme transfuge ?
Dieu veuille que mon âme devienne ton refuge
Jusqu'au jour solennel
Où la mort passera pour clore mes paupières
Et renverser mon corps dans le froid lit de pierres
Du sommeil éternel. »

VII

Le soir, l'orage dans la nue
Jetait l'éclair étincelant ;

Hélène errait dans l'avenue,
Seule avec son rêve brûlant,

Quand vint à passer un poëte
Qui lui demanda son chemin.
Hélène demeura muette,
Et lui tendit sa blanche main.

Le poëte, voyant Hélène,
Hélène aux beaux yeux éplorés,
Lui dit : — O noble châtelaine,
Vous êtes belle et vous pleurez !

— Je pleure, mais que vous importe?
O voyageur ! Le temps est noir ;
Suivez mes pas vers cette porte,
Venez au foyer du manoir.

VIII

Le poëte au château suivit la châtelaine.
En le voyant si sombre : Hélas ! disait Hélène,
J'avais toujours rêvé le poëte si beau !
Celui-là n'est qu'un spectre échappé du tombeau.
Le malheur sur sa face a laissé trop d'empreintes ;
Il demande la mort et ses froides étreintes,
Non, je ne puis l'aimer ; qu'il poursuive demain
Son rêve le plus doux en son mauvais chemin.

IX

Elle redescendit au jardin. Le poëte
Tristement la suivit pas à pas, dans la nuit.
Elle baisa la fleur d'une lèvre inquiète,
Et, tremblante, s'enfuit.

Le poëte, à son tour, ivre de poésie,
S'approcha du rosier qui s'agitait encor :
« O chimère d'amour, sublime fantaisie
Digne des âges d'or !

« Si j'allais te cueillir, ô rose bien-aimée !
Aurais-je sur Hélène un talisman vainqueur? »
Et détachant la fleur de sa tige alarmée,
Il la mit sur son cœur.

X

Il partit, emportant la fleur bientôt flétrie ;
Il s'en alla revoir sa lointaine patrie,
Laissant au cœur d'Hélène un charmant souvenir.
Elle pleura la rose, elle tomba malade.
Et sans cesse, à sa mère, ainsi qu'en la ballade,
Elle disait : Là-bas, ne vois-tu rien venir ?

Quand s'éveillait l'aurore aux chants de l'alouette,
Quand s'endormait le jour aux cris de la chouette,
Hélène murmurait : Il ne revient donc pas !
Enfin, deux voyageurs un soir se rencontrèrent
Aux portes du donjon et tous deux ils entrèrent :
L'un était le Poëte, et l'autre le Trépas.

HÉLÈNE.

Toi, mon poëte ! Et lui ? Quel est-il ? Il m'effraie.
Hélas ! est-ce donc lui que m'annonçait l'orfraie ?
Quel ténébreux regard ! quelle sombre pâleur !
Quelle odeur de tombeau ! quels vêtements funèbres !
Est-ce un mauvais génie, un esprit des ténèbres !
Réponds-moi, quel es-tu, messager de malheur ?

LE TRÉPAS.

Un vieux comédien envoyé sur la terre,
Qui n'apparaît jamais qu'à la fin du mystère.
Les fleurs tremblent d'effroi quand passent les autans,
Dès que je fais un pas, toutes les cloches sonnent,
La terre ouvre son sein et les mortels frissonnent.
Hélène, je t'attends, je t'attends, je t'attends !

HÉLÈNE.

Son souffle sépulcral me glace d'épouvante.
Suis-je morte, ô Poëte ! ou suis-je encor vivante ?
Je croyais être à toi, ne suis-je qu'au Trépas ?
Le vent plus tristement pleure sur les murailles :

N'entends-tu point déjà le chant des funérailles?
Approche, approche encore, et prends-moi dans tes bras!

LE POETE.

Pourquoi trembler ainsi, mon Hélène, ma belle?
La mort est loin de nous, car la reine Isabelle
Recevra cette nuit son baiser glacial.
Pour nous je vois déjà poindre l'aube infinie:
Enivrons-nous d'amour. — Fuis, ô mauvais génie!
N'ouvre pas un tombeau sous le lit nuptial.

LE TRÉPAS AU POETE.

A peine si tes bras enlaceraient un arbre;
Moi j'enlace le monde, et sur mon sein de marbre
Les générations passent à chaque instant.
Moissonneur éternel de la vallée humaine,
Je fauche sans relâche et jamais la semaine
N'eut un jour de repos pour mon corps haletant.

LE POETE A HÉLÈNE.

Je viens à ton étoile unir ma destinée,
Mon Hélène, revêts ta robe d'hyménée,
Et fais-toi belle encor comme au dernier printemps.

LE TRÉPAS A HÉLÈNE.

Je suis las de ma femme, une vieille qui louche.
J'en veux, pour cette nuit, voir une autre en ma couche.
Hélène, je t'attends, je t'attends, je t'attends.

HÉLÈNE.

Quelle adorable odeur sur ma bouche est tombée?
Poëte, c'est la fleur que tu m'as dérobée,
C'est fini ! — Je croyais t'aimer, je te maudis !
Je croyais... Cette fleur que j'emporte en ma tombe,
Était mon IDÉAL. — A toi mon corps qui tombe,
Trépas. — Et vous, mon âme, allez au paradis !

LE PAYS DU POETE.

A UN RÊVEUR DE LA MONTAGNE.

Ami, garde toujours ton petit horizon,
Ne fuis jamais le ciel de ta belle saison,
Bois le vin de ta vigne et l'eau de ta fontaine :
N'irrite point ta soif de la source lointaine.
Ne dépasse jamais ce sauvage rocher
Où tu vois tous les soirs le soleil se coucher ;
Promène ta jeunesse avec ta rêverie
Vers le bois ignoré d'une blanche Égérie ;
Cueille l'humble pervenche aux lisières du pré
Pour parer au retour quelque sein effaré.
Es-tu las de rêver le long de la charmille ?
Appelle les enfants, ces fleurs de la famille,

Et repose ton cœur dans leurs ébats joyeux.
Au moins, quand pour jamais tu fermeras les yeux,
Tu pourras t'endormir, auprès de ta chimère,
Dans un linceul de lin qu'aura filé ta mère.

Moi, j'ai fui le pays, moi, rêveur inconstant!
Un beau matin d'avril je partis en chantant,
N'ayant que mon esprit et mon cœur pour ressource :
J'ai déchiré mon cœur au début de la course,
Et mes illusions, qui me donnaient la main,
Ont laissé mon esprit errer sur le chemin,
Après m'avoir bercé dans toutes leurs magies.
Craignant comme la mort les bruyantes orgies,
Elles ont pris leur vol vers le pays natal,
Et moi j'ai poursuivi seul mon chemin fatal.

Et puis, qu'ai-je trouvé quand j'ai perdu mes rêves?
Un désert qui n'était que roches et que grèves,
De volages amis ne donnant que la main,
Des maîtresses d'un jour — plaisirs sans lendemain!
Ami, j'ai tout perdu, tout, hormis le rosaire
Où j'égrène mes jours de splendide misère.
Là-bas sur ma montagne, au val du Vieil-Arcy,
Je chantais pour mon cœur — pour qui chanté-je ici?
Pour tous, mais non pour moi : comme la courtisane,
Je vais me dévoilant à l'œil du plus profane:
Mon cœur est un pays ouvert à tout venant :
Hélas! qu'y trouve-t-on? Des tombeaux maintenant!

Pour consolation, j'ai l'âme parfumée
D'ardente poésie. Ah ! mauvaise fumée,
Tu finiras bientôt par ronger l'encensoir !
Mille fois j'aimais mieux celle que, sur le soir,
Je voyais lentement couronner les vallées
De mes heures d'amour oasis dépeuplées.

LA

POÉSIE DANS LES BOIS.

Et il a fui les sentiers qui chantent les vingt ans. Comme l'enfant prodigue, il a couru le monde et s'est attablé avec les courtisanes. Il s'est passionné pour ce grand siècle des contrastes qui naît à madame de Parabère et finit à Bonaparte, qui commence l'ivresse aux soupers de la Régence avec du vin de Chypre et l'achève avec du sang au festin de mademoiselle de Sombreuil. Il a mordu à toutes les pommes amères de l'arbre de la science ; mais, quand il a vu décliner le soleil de sa jeunesse au travers des nues, il s'est écrié : C'est sur les bois que le ciel est clair et que le soleil luit ! Et il est parti pour retremper son âme aux inspirations sacrées de la montagne et de la vallée, ces muses primitives !

AUX POETES.

DÉDIÉ A LA FONTAINE.

Quand la faulx va crier dans les foins et les seigles,
Fuyez, poëtes ennuyés;
Libres de tout souci, prenez le vol des aigles;
Fuyez l'autre Babel, fuyez!
Allez vous retremper dans quelque solitude,
Au bord du bois silencieux,
Où vous retrouverez la Muse de l'Etude
Dans la nature et sous les cieux.
Théocrite et Virgile ont soulevé la gerbe;
S'ils chantaient la belle saison,
C'était cheveux au vent, les pieds cachés dans l'herbe,
L'âme perdue à l'horizon.

La Fontaine suivait la Fable, sa compagne,
Les pieds dans les pleurs du matin,
Dans quelque coin touffu de l'agreste Champagne,
Par les bois où fleurit le thym.
Jean-Jacque étudiait, allant à l'aventure,
A travers vallons et forêts;
Si toujours en son livre on sent bien la nature,
C'est qu'il en cherchait les secrets.
Voltaire s'exila pour vivre en solitaire;
Chez lui le soc fut en honneur,
Et Buffon à Fernéy surprit le vieux Voltaire
Portant la faulx du moissonneur.
Diderot travaillait pour la grande famille,
A l'ombre fraîche des halliers;
Boileau, Boileau lui-même, avait une charmille,
Des arbres et des espaliers.

Poëtes essouflés, si vous voulez renaître,
Si la ruche manque de miel,
Allez donc voir ailleurs que par votre fenêtre
Ce qui se passe sous le ciel.
Que faites-vous là-bas, insensés que vous êtes?
Enfumés comme des Lapons,
Vous contemplez le monde en lisant les gazettes,
Et le ciel en passant les ponts.
Vous cherchez, dites-vous, l'amour et la science;
Vous ne trouvez que tourbillons.
L'amour! le cherchez-vous dans son insouciance?
Courez les prés et les sillons.

La science, insensés ! la science est amère,
C'est un fruit que Dieu nous défend ;
C'est la mort, ou plutôt c'est la mauvaise mère
Qui n'allaite pas son enfant !

Vous vendez les faveurs de la fille d'Homère,
La blanche Muse aux tresses d'or;
Vous avez profané cette sainte chimère
Qui, malgré vous, nous aime encor.
Vous vous faites marchands et vous ouvrez boutique ;
Pour vous l'art n'est plus qu'un état ;
Si Dieu vous demandait pour lui-même un cantique,
Il faudrait qu'il vous l'achetât !
Vous voulez des palais où l'esprit s'abandonne
A tout ce qui brille ici-bas ;
Mais le luxe du cœur, ce que le ciel vous donne,
Aveugles, vous n'en voulez pas !
Corneille, le grand maître aux œuvres immortelles,
Aimait le toit humble et béni,
La fenêtre où l'hiver seul suspend des dentelles,
Où le printemps apporte un nid.

L'art succombe ; l'artiste est à peine un manœuvre
Qui sans haleine va toujours ;
La petite monnaie est l'âme de toute œuvre
Qui se fait en ces tristes jours.
Que deviennent les fleurs de ce printemps si riche
Qui se déroulait sous nos pas ?
Hélas ! depuis vingt ans c'est en vain qu'on défriche,
Car les fruits ne mûriront pas.

Fuyez ce vain éclat qui se paye à la ligne,
Allez reposer votre esprit
Au bord de quelque bois, au pied de quelque vigne,
Où Dieu dans la nature écrit.
Créateurs effrénés, du Créateur suprême
Que ne suivez-vous les leçons :
Ce n'est pas en un jour qu'il écrit le poëme
Des vendanges et des moissons.
Cybèle aux blonds cheveux, notre mère féconde,
Sème ses trésors à pas lents ;
Elle aime à s'appuyer, pour traverser le monde,
Sur le col des bœufs indolents.

1843. — Bruyères — au temps de la moisson.

LES BOIS.

DÉDIÉ A MONTAIGNE.

Adieu, Paris! adieu; ville où le cœur oublie!
Je reconnais le chemin vert
Où j'ai quitté trop tôt ma plus douce folie,
Salut, vieux mont de bois couvert!

J'ai perdu dans ces bois les ennuis de la veille;
J'ai vu refleurir mon printemps;
Après un mauvais rêve enfin je me réveille
Sous ma couronne de vingt ans!

C'est au milieu des bois, c'est au fond des vallées,
Qu'autrefois mon âme a fleuri,
C'est à travers les champs que se sont envolées
Les heures qui m'ont trop souri!

Les heures d'espérance! adorables guirlandes
Qui se déchirent dans nos mains
Quand nous touchons du pied le noir pays des landes
Familier à tous les humains.

Ignorant, je lisais gravement dans leur livre;
Maintenant que je vais rêvant,
Dans la verte forêt mon cœur apprend à vivre;
Déjà mon cœur devient savant.

Ne trouverai-je pas le secret de la vie,
Seul, libre, aimant au fond des bois,
A la fête suprême où le ciel convie,
A la source vive où je bois?

Approchez-vous un peu, visions tant aimées;
Comme la biche au son du cor,
Vous fuyez à ma voix sous les fraîches ramées,
Et pourtant je suis jeune encor.

Vous fuyez, et pourtant vous n'êtes pas flétries;
Sous ce beau ciel rien n'est changé;
J'entends chanter encor le pâtre en ses prairies,
Et dans les bois siffler le geai.

Ah! ne vous cachez pas, ô nymphes virginales,
Sous les fleurs et sous les roseaux.
Suspendez, suspendez vos courses matinales,
Syrènes, montez sur les eaux!

Amour, Illusion, Chimère, Rêverie,
Sans moi vous allez voyager.
Arrêtez! Vous fuyez... Adieu! Dans ma patrie
Je ne suis plus qu'un étranger.

Il ne s'arrête pas, blondes enchanteresses,
Votre cortége éblouissant.
Heureux sont les amants, heureuses les maîtresses,
Qui vous effleurent en passant.

LA VOIX DE DIEU.

DÉDIÉ A CORNEILLE.

Je suis allé revoir l'aurore de mes jours,
L'église abandonnée où Dieu veille toujours,
Le toit aimé du ciel, abritant ma famille,
Le jardin enchanté que défend la charmille,
Ma mère qui pâlit et pleure en me voyant,
Le coin du feu si gai, si doux et si bruyant;
Mon frère l'écolier, qui récite des fables,
Les grands chiens caressants, les serviteurs affables,
Les bocages aimés où se font les chansons,
La pervenche qui tremble au pied des verts buissons,
L'ombrage où l'on dansait, les chaumières qui fument
Aux bords silencieux des bois qui les parfument;

La laveuse qui jase au détour du lavoir,
Le mouton qui rumine auprès de l'abreuvoir,
La blonde paysanne allant à la fontaine,
Qui s'arrête à l'écho d'une chanson lointaine;
Le joyeux cabaret aux dehors agaçants
Dont les chants avinés allèchent les passants;
Et ce champ de luzerne où, tout effarouchée,
Cécile sur mon cœur vous vous êtes cachée!
Et je ne voyais rien. « Ah! me suis-je écrié,
« Tu n'as plus ton autel, église où j'ai prié!
« Qu'es-tu donc devenue, ô joyeuse alouette?
« Je n'entends plus ici chanter que la chouette.
« Ma main en les cueillant se déchire aux bouquets,
« La brume de novembre effeuille les bosquets;
« Tout est morne et désert, mon âme désolée
« Comme une ombre éperdue erre dans la vallée;
« Et pas une chanson qui vienne la ravir!
« O vieux rochers rêveurs, que j'aimais à gravir,
« Étang silencieux que l'hirondelle effleure,
« O beaux arbres, témoins des printemps que je pleure,
« Qu'êtes-vous devenus? l'ombre vous a couverts,
« Vous vous êtes flétris sous le ciel des hivers. »

Mais un divin rayon a chassé les ténèbres,
Et le bon Dieu m'a dit : « Point de clameurs funèbres,
« Poëte! Le bocage est vert comme autrefois
« Et les petits oiseaux n'ont point perdu leur voix;
« Comme autrefois encor la paysanne est gaie,
« Sur le seuil de la porte où son enfant bégaie;

« Dans l'église gothique on va toujours prier ;
« Sur le gazon touffu, le vieux ménétrier
« Mène encor vaillamment sa ronde fantastique,
« Et fait chanter les cœurs sous son archet rustique.
« De ton pays l'Amour ne s'est pas envolé ;
« Toi seul tu n'aimes plus, poëte désolé ! »

Le soir sur la montagne.

LA FONTAINE.

DÉDIÉ A BRAUWER.

Il est une claire fontaine,
Qui murmure nonchalamment
Non loin d'un cabaret flamand.

Le soir, dès que l'ombre incertaine
A jeté ses voiles flottants
Sur la vieille épaule du Temps;

Quand l'abeille rentre à la ruche,
La Flamande portant sa cruche
Y va rêver à son amant.

Son amant, dans l'ombre incertaine,
Vient s'enivrer à la fontaine
Bien mieux qu'au cabaret flamand.

SYMPHONIE D'AVRIL.

DÉDIÉ A RUYSDAEL.

Le printemps ! le printemps ! la magique saison !
Le ciel sourit de joie à la jeune nature,
L'aube aux cheveux dorés s'éveille à l'horizon,
Dieu d'un rayon d'amour pare sa créature.

Avril a secoué le manteau de l'hiver;
Les marronniers touffus dressent leurs grappes blanches:
Partons ; le soleil luit et le chemin est vert,
Les feuilles et les fleurs frémissent sur les branches.

Les espaliers neigeux parfument les hameaux;
Le pommier tremble et verse une pluie odorante ;
Dans sa séve, le pampre étend ses verts rameaux
Et promet une grappe à la coupe enivrante.

La chaumière qui fume a pris un air vivant,
A l'espoir des moissons elle vient de renaître;
Le pâle liseron grimpe à son contrevent;
Pour voir le blé qui pousse, elle ouvre la fenêtre.

Au bout de ce vieux parc, dans l'étang du château.
Un groupe épanoui se promène en nacelle :
Que de grâce! On dirait un pastel de Watteau,
Où l'Amour se suspend, où l'esprit étincelle.

Dans le lointain brumeux, un vieux clocher flamand
S'élève avec notre âme aux régions divines,
Tandis qu'un doux signal, un joyeux aboiement,
Nous appelle à la ferme, au-dessus des ravines.

Dans les prés reverdis le troupeau reparaît :
Le jeune pâtre chante et sculpte une quenouille,
La vache qui nous voit jette un regard distrait,
Le grand bœuf nonchalant sommeille et s'agenouille.

A deux pas du troupeau, par les chiens arrêté,
Sous le pommier en fleur que fait neiger la brise,
Une blanche génisse au beau flanc tacheté
Nous regarde passer, curieuse et surprise.

Que cachent ces haillons sur le bord du ruisseau?
Un jeune vagabond secouant sa misère,
Émiettant son pain bis pour son ami l'oiseau,
Et de sa vie oisive égrenant le rosaire.

La blonde au teint bruni, qui lave dans le gué,
Chante un vieil air de mai d'une voix printanière ;
Au bout de son sillon, le cheval fatigué
L'écoute, et, hennissant, agite sa crinière.

L'hiver avait glacé mon cœur sous son linceul,
Je voyais s'effeuiller l'arbre des espérances ;
Je n'attendais plus rien du monde où j'étais seul,
Et je prenais la main de mes sœurs les souffrances.

Le printemps en mon cœur revient après l'exil,
Ramenant sur ses pas mille blanches colombes,
Et mon cœur refleurit aux doux soleils d'avril :
L'herbe n'est-elle pas plus verte sur les tombes ?

LE PREMIER GIVRE.

DÉDIÉ A CHARDIN.

L'hiver est sorti de sa tombe,
Son linceul blanchit le vallon ;
Le dernier feuillage qui tombe
Est balayé par l'aquilon.

Nichés dans le tronc d'un vieux saule,
Les hiboux aiguisent leur bec ;
Le bûcheron sur son épaule
Emporte un fagot de bois sec.

La linotte a fui l'aubépine,
Le pinson n'a plus un rameau ;
Le moineau va crier famine
Devant les portes du hameau.

Le givre que sème la bise
Argente les bords du chemin ;
A l'horizon la nue est grise :
C'est de la neige pour demain.

Une femme de triste mine
S'agenouille seule au lavoir;
Un troupeau frileux s'achemine
En ruminant vers l'abreuvoir.

Dans cette agreste solitude,
La mère, agitant son fuseau,
Regarde avec inquiétude
L'enfant qui dort dans le berceau.

Par ses croassements funèbres
Le corbeau vient semer l'effroi;
Le temps passe dans les ténèbres;
Le pauvre a faim, le pauvre a froid.

Et la bise, encor plus amère,
Souffle la mort. — Faut-il mourir?
La nature, en son sein de mère,
N'a plus de lait pour le nourrir.

TABLEAU DE GENRE.

Là-bas, à l'ombre des ramures,
Où le ramier bleu fait son nid,
La voyez-vous cueillant des mûres,
La moissonneuse au cou bruni?

Se croyant seule, elle dénoue
Et répand ses cheveux dorés,
Qui voilent à demi sa joue
Sans cacher ses yeux azurés.

Qu'elle est belle ! quand elle tresse
Sa blonde gerbe de cheveux,
Jetant au vent qui la caresse
Les caresses de ses beaux yeux.

Mais, sa faucille sur l'épaule,
Elle rejoint, tout en chantant,
Le moissonneur qui sous le saule
Aiguise sa faulx et l'attend.

LA TERRE AU CIEL.

DÉDIÉ A WATTEAU.

Un rayon de soleil se brise
Sur la branche et sur les buissons.
Je m'assieds à l'ombre où la brise
M'apporte parfums et chansons :

Parfum de la fraise rougie
Qui tremble sur le vert sentier ;
Chanson — palpitante élégie —
De l'oiseau sur le chêne altier ;

Parfum de la rose sauvage,
Doux trésor du pâtre amoureux ;
Chanson égayant le rivage,
Qui parle à tous les cœurs heureux ;

Parfum de la source qui coule
Dans un lit de fleurs ombragé ;
Chanson du ramier qui roucoule,
Et me chante l'amour que j'ai ;

Parfum de l'herbe qui s'emperle
A la brume des soirs d'été ;
Chanson éclatante du merle,
Qui bat de l'aile en sa gaieté ;

Parfum de toute la nature,
Fleur, arome, ambroisie et miel,
Chanson de toute créature,
Qui parle de la terre au ciel.

LES MOISSONNEURS.

DÉDIÉ A NICOLAS POUSSIN.

PROLOGUE.

Le bouvreuil leur disait sa joyeuse chanson,
L'amour leur souriait dans le même horizon.
Ils allaient, secouant du pied thym et rosée ;
Le soleil, s'échappant de la nue irisée,
Répandait ses rayons ; la vache, au bord de l'eau,
S'agenouillait dans l'herbe à l'ombre du bouleau,
La brume s'élevait des vignes sablonneuses ;
Dans le creux du vallon les jeunes moissonneuses
S'éparpillaient déjà ; le chariot du fermier
Effeuillait en passant la branche du pommier ;
Les bois chantaient en chœur ; le ciel et la nature
Souriaient ardemment à toute créature,

On sentait passer Dieu, le maitre souverain.
Dans ce clair paysage à la Claude Lorrain.

HYACINTHE, SUZANNE.

HYACINTHE.

Entends-tu résonner ma faulx à chaque gerbe?
Le beau blé ! pas d'ivraie et pas un seul brin d'herbe!
Le ciel et la nature ont béni les moissons.

SUZANNE, écoutant battre son cœur.

Qu'entends-je?

HYACINTHE.

Le verdier là-bas dans les buissons,
L'alouette qui monte et se perd dans les nues,
Un écho qui nous vient des chansons inconnues,
Le doux roucoulement des bandes de pigeons.
Qui vont battre de l'aile au-dessus des ajoncs.
— Ah ! mon Dieu !

SUZANNE.

Qu'as-tu donc? que vois-tu sous la haie?
Peut-être une couleuvre? Ah ! que cela m'effraie!
Pourquoi te vois-je ainsi, pâle, triste, muet?

HYACINTHE.

Un souvenir d'amour, vois plutôt ce bluet,
Le seul qui reste encor ! — Quand je t'ai couronnée...

SUZANNE.

Ah ! je m'en souviens trop ! la couronne est fanée
Mais je la vois toujours plus fraîche que jamais.
Quand tu m'as couronnée, Hyacinthe, tu m'aimais !
Je me croyais alors la reine du village.

HYACINTHE.

Était-ce de l'amour ou de l'enfantillage ?

SUZANNE.

Si c'était de l'amour ? — Rentrée à la maison,
J'accrochai ta couronne à la vieille cloison,
Au-dessus de mon lit. Pour moi, c'est un rosaire
Que je baise et consulte en mes jours de misère.
— Sais-tu ce que je fais quand je doute de toi ?

HYACINTHE.

Tu pleures !

SUZANNE.

Tu vas rire et te moquer de moi :
Je reprends ta couronne et la mets sur ma tête.
Et soudain je retourne à ce beau jour de fête !
Tout mon chagrin s'en va, tout mon bonheur revient,
Ce matin encor... vois, mon cœur qui s'en souvient !

(Elle prend la main d'Hyacinthe et l'attire sur son cœur.)

Ton nom est gravé là bien mieux que sur l'écorce.

HYACINTHE.

Qu'as-tu fait ? pour faucher, mon bras n'a plus de force.

SUZANNE.

A l'œuvre! à l'œuvre, Hyacinthe! et qu'au soleil couchant
Ta faulx ait moissonné tous les épis du champ.

HYACINTHE.

Je ne faucherai pas ce bluet, qui réveille
Un si doux souvenir ! c'est comme une merveille ;
Je dépose ma faulx, je vais te le cueillir.

SUZANNE.

Rien qu'à voir un bluet je me sens tressaillir.
Si ton amour n'était qu'un amour de passage ?

HYACINTHE, regardant.

Où vais-je le planter? au sillon du corsage?

SUZANNE, rougissant.

Plutôt dans mes cheveux.

HYACINTHE, plaçant le bluet.

Quel beau cou nonchalant !
Qui peut le garantir d'un soleil si brûlant ?

SUZANNE.

Finissez donc ! voilà ma faucille par terre.

HYACINTHE.

Suzanne, ton amour est un feu qui m'altère.
Un baiser sur ta joue ou de l'eau dans ta main !

SUZANNE.

La fontaine est là-bas, à deux pas du chemin.

HYACINTHE.

Allons-y; l'ombre est douce au cœur, dit le proverbe.

SUZANNE.

Le proverbe est bien fou ! moi je reste à ma gerbe ;
Ne perdons pas de temps, par un si beau soleil !
D'ailleurs sur notre amour nous donnerions l'éveil.

HYACINTHE, l'entraînant.

Pourquoi me refuser cette main pour y boire ?

SUZANNE.

Si l'on nous rencontrait, on ferait une histoire.

HYACINTHE.

J'aime ce clair ruisseau qui murmure tout bas.
Vois-tu les gais bouvreuils y prendre leurs ébats ?
L'hirondelle en criant y vient baigner ses ailes,
La mésange y poursuit les vertes demoiselles ;
Quel baume printanier la verveine y répand !

SUZANNE.

Comme il và de travers ! on dirait un serpent.

(Elle puise de l'eau, Hyacinthe boit.)

On n'a pas vu souvent pareille fantaisie.

HYACINTHE.

L'eau, dans ta douce main, se change en ambroisie.

SUZANNE.

Qu'est-ce que l'ambroisie ?

HYACINTHE.

Une liqueur du ciel,
Meilleure que le vin, que le lait et le miel.

SUZANNE.

Qui t'a donc dit cela?

HYACINTHE.

Je ne sais. Un vieux livre.
Mais je ne boirai plus; voilà que je m'enivre
Comme si j'avais pris à ta bouche un baiser.
Que je boirais longtemps sans pouvoir apaiser
Ma soif toujours ardente, ô ma chère maîtresse!
Cette soif est au cœur. Ah! verse moi l'ivresse!

Dans l'agreste roman je n'irai pas plus loin.
Sur le bord du ruisseau verdoyait le sainfoin,
Le vieux Pan soupirait dans les roseaux fragiles;
Aux portes du hameau, les glaneuses agiles
Criaient; sur le coteau répondait le berger;
L'écolière aux yeux bleus mouillait son pied léger
Dans le sentier du bois, où la fraise était mûre,
Où le merle sifflait, perché sur la ramure,
Sa gamme fraîche; enfin, partout joie et chanson!
— Mais Suzanne? — Suzanne était à la moisson...
Moisson du cœur, moisson d'amour, gerbe ravie
Au rivage divin pour embaumer la vie!

VISIONS DANS LA FORÊT.

DÉDIÉ A PLATON.

J'étais dans la forêt, rêvant au pied d'un frêne :
Une femme passa, fière comme une reine.
« Qui donc es-tu, lui dis-je en lui prenant la main,
Toi que j'ai vue hier, que je verrai demain,
Tantôt sous les cyprès et tantôt sous les roses,
Tantôt triste ou joyeuse en tes métamorphoses ? »

D'une voix fraîche et claire elle me répondit :
« Je suis un ange errant qu'on aime et qu'on maudit
Depuis des jours sans fin que je parcours la terre,
Pour moi-même je suis un étrange mystère ;

Mais tu verras bientôt passer dans la forêt
Trois femmes qui toujours ont porté mon secret. »
Elle dit et s'enfuit plus vive et plus légère
Que la biche aux doux yeux qui court sous la fougère.

Je rêvais ; cependant sur le même chemin
Une femme apparut ; la neige et le carmin
Se disputaient l'éclat de sa jeune figure.
« Salut, toi qui souris, sois-moi d'un bon augure !
Femme, dis-moi ton nom. — Mon nom est dans ton cœur. »
Elle dit, et s'enfuit avec un air moqueur.

Une autre la suivit, pâle et contemplative.
« Et toi, qui donc es-tu ? » Comme la sensitive
Qui craint d'être touchée, elle prit en passant
Un timide détour sous l'arbre jaunissant.
Mais je la poursuivis. « Qui donc es-tu, de grâce ?
Femme, dis-moi ton nom, ou je suivrai ta trace.
— Abeille du Très-Haut, je vais cherchant mon miel
Dans la mystique fleur que Dieu cultive au ciel. »

Une autre femme encor passa sous le vieux arbre.
En la voyant venir, je me sentis de marbre ;
Un hibou la suivait, un sinistre corbeau
Annonçait son passage ; une odeur de tombeau
S'exhalait de ses pas. « Ton nom ? — Je suis ta mère ;
Suis-moi, ferme ta bouche à toute source amère,
L'abîme où je descends n'est pas une prison ;
C'est le sombre chemin d'un plus grand horizon. »

Riantes visions et visions austères,
Fantômes éternels : La Vie et ses mystères !
L'Amour qui nous promène en ses mille Alhambras,
La Foi qui vers le ciel lève en priant ses bras,
La Mort qui nous guérit de la douleur de vivre
Et de l'éternité nous vient ouvrir le livre.

LA MORT.

DÉDIÉ A GIOTTO.

Moissonneuse éternelle en la vallée humaine,
Qui n'as pas de repos au bout de la semaine,
Qui fauches sans relâche et ne sèmes jamais,
Où donc as-tu porté les épis que j'aimais ?
O géante maudite aux mamelles pendantes,
Vieille fille ennuyée aux colères ardentes,
Ange déchu, de tous le plus vengeur de Dieu,
Qui ne dis qu'un seul mot, un mot terrible : Adieu !
Sois maudite à jamais, car ton arme fatale
A coupé trop de fleurs sur ma rive natale.

Ton arme est une faulx, ton sceptre un os séché,
L'orfraie annonce seul ton passage caché :
Quand tu ris, on entend le marteau sur la bière,
Juive errante, vivant de pleurs et de poussière.

Dieu veuille qu'on m'enterre auprès d'un mort aimé,
Non loin du frais enclos où mon cœur fut charmé.
Aux carillons joyeux, à tous les jours de fête,
Réveillé dans la tombe et soulevant la tête,
N'entendrai-je donc pas le doux cri des enfants
S'ébattant sur mes os comme de jeunes faons ?
Le bruit des encensoirs, le chant grave et rustique
S'échappant du portail de l'église gothique?
La ronde du village et le gai violon
Appelant à l'amour tous les cœurs du vallon ?

Pour aller à l'autel le jour de l'hyménée,
La vierge passera triste, pâle, inclinée,
Sur l'herbe de ma fosse, où j'aurai le matin
Les pleurs de la rosée et les senteurs du thym,
Où j'entendrai le soir les chansons inégales
Tout en vous écoutant, babillardes cigales.

A TRAVERS CHAMPS.

VERS ÉCRITS SUR LE SABLE.

Jamais Titien, roi de la couleur,
N'a vu rayonner un plus doux mirage
Que votre beauté si fraîche en sa fleur
Se peignant au vif dans ce paysage.

Beau cadre au portrait! c'est la poésie
Qui rayonne en vous fière comme un paon,
Traînant dans les prés ce beau schall d'Asie
Avec la splendeur de la Montespan.

Vous figurez l'art en pleine nature,
L'esprit qui sourit dans le sentiment;

Dieu qui se complaît dans sa créature
Se regarde en vous et se voit charmant.

Moi, j'écris ces vers sous une croix noire
Qui m'inspire un vœu, ma blanche beauté :
Être mis en croix dans vos bras d'ivoire
Et rester ainsi dans l'éternité.

PAGE DE LA BIBLE.

DÉDIÉ AUX FILLES DE LA BIBLE.

I

J'écoutais doucement tous les bruits d'alentour :
Les murmures de la fontaine,
Le clair mugissement des vaches au retour,
Les voix de la cloche lointaine ;

Le cri du laboureur qui finit un sillon,
Le vol amoureux des verdières,
Le chant du rossignol, le conte du grillon
Et le battoir des lavandières.

A peine si la brise agitait les roseaux,
Les hirondelles revenues

Se miraient en passant dans le miroir des eaux
Et s'envolaient avec les nues.

Les jeunes écoliers, redevenus enfants,
Loin du maître au regard sévère,
S'en allaient dans les prés bondir comme des faons
Pour moissonner la primevère.

II

Tout à coup j'entrevis aux marges du chemin,
Comme un roseau fragile,
Une fille aux yeux bleus balançant à la main
Une cruche d'argile.

Son front presque voilé s'inclinait mollement
Aux flots des rêveries,
Son petit pied distrait glissait languissamment
Dans les herbes fleuries.

Le vent sur son épaule avait éparpillé
Sa fauve chevelure;
Une pervenche ornait son blanc déshabillé :
Une agreste parure!

Au bord de la fontaine elle s'agenouilla
Sur une pierre antique :

Et plus allégrement le bouvreuil gazouilla
Son amoureux cantique.

III

Survient un mendiant qui n'avait pour ami
Qu'un bâton de branche de chêne,
Son vieux corps chancelant inclinait à demi
Vers sa fosse toute prochaine.

Ayant avec tristesse aux branches d'un bouleau
Suspendu sa besace vide,
Le vieillard épuisé sur la face de l'eau
Promena son regard avide.

Dans sa main il voulut boire, ce fut en vain ;
Et, voyant sa peine, la belle
Offrit sa cruche avec un sourire divin :
« Buvez, mon père, » lui dit-elle.

Spectacle des vieux jours dont mon cœur fut charmé !
Pur souvenir des paraboles !
Avant de se coucher, le doux soleil de mai
Lui ceignit le front d'auréoles.

LES

LARMES DE JACQUELINE.

I

En ce temps-là près de l'abbaye, était une fontaine.

Une petite fontaine qui coulait, coulait dans l'oseraie, l'ajonc et l'herbe fleurie

Dans la fontaine, un grand saule baignait ses cheveux verts ; sous le grand saule, Jacqueline venait tous les soirs à l'heure où les fleurs de nuit ouvrent leur calice.

II

Jacqueline ne venait pas sous le grand saule pour boire à la fontaine.

Car, à l'heure où les fleurs de nuit ouvrent leur calice, son ami Pierre était sous le grand saule. Son ami Pierre, un forgeron du pays, le beau forgeron au regard fier et doux.

Tous les soirs ils cueillaient de la même main des petites fleurs bleues qui émaillaient les bords de la fontaine.

Et quand les fleurs étaient cueillies, l'ami Pierre les baisait et les cachait dans le sein de la belle Jacqueline.

Ah! jamais sous le ciel où est Dieu, jamais on ne s'était aimé avec une pareille joie.

III

Quand Jacqueline arrivait sous le grand saule, il devenait pâle comme la mort. « Ami, disait-elle, jure-moi d'aimer ta Jacqueline aussi longtemps que coulera la fontaine. »

A quoi l'ami Pierre répondait : « Aussi longtemps que coulera la fontaine, aussi longtemps j'aimerai la belle Jacqueline aux cheveux d'or. »

Il jura, mais un jour elle se trouva seule sous le grand saule.

IV

Elle cueillit de petites fleurs bleues en l'attendant ;

mais il ne vint pas cacher le bouquet dans la brassière rouge.

Elle jeta les fleurs dans la fontaine et elle s'imagina que la fontaine pleurait avec elle.

Le lendemain elle vint un peu plus tôt et s'en alla un peu plus tard.

Elle attendit ; les rossignols chantaient dans les bois, les bœufs mugissaient dans la vallée.

Elle attendit ; la cloche de l'abbaye sonnait l'Angelus, la meunière de Nogent chantait sa joyeuse chanson.

Huit jours encore Jacqueline vint : « C'est fini ! dit-elle, c'est fini ! »

Les soldats du roi passaient par la rivière. « Ah ! oui, dit-elle, il est parti pour aller à la guerre. »

Elle alla frapper à la porte de l'abbaye : « C'est une pauvre fille qui veut n'aimer que Dieu. »

V

On coupa ses beaux cheveux d'or, on renvoya à sa mère sa brassière rouge et son anneau d'argent.

Cependant il revint, lui, le forgeron. « Où es-tu, Jacqueline, Jacqueline, où es-tu? La fontaine coule toujours, voilà l'heure où les pigeons blancs s'en vont au colombier, l'heure où les fleurs de nuit ouvrent leur calice. Où es-tu, Jacqueline, où es-tu ? »

L'ami Pierre vit passer Jacqueline sous la robe noire des religieuses.

VI

« Pauvre Jacqueline, elle a perdu ses cheveux d'or. »

Il s'approcha d'elle : « Jacqueline, Jacqueline, qu'as-tu fait de notre bonheur ? Pendant que j'étais prisonnier de guerre, te voilà descendue au tombeau. Jacqueline, Jacqueline, que ferai-je à ma forge sans toi ?

« Toi qui m'aurais donné ton cou pour reposer mes bras, ta bouche pour embaumer mes lèvres.

« Toi qui m'aurais donné des enfants pour égayer le coin de mon feu.

« Je les voyais déjà en songe jouant avec leurs petits pieds roses et souriant au sein de leur mère.

« Adieu, Jacqueline, j'irai ce soir dire adieu à la fontaine, au grand saule, aux petites fleurs bleues.

« Et quand j'aurai dit adieu à tout ce que j'ai aimé, je couperai un bâton dans la forêt pour m'en aller en d'autres pays. »

VII.

Le soir, quand l'ami Pierre vint à la fontaine, le soleil argentait d'un pâle rayon les branches agitées du saule.

C'était un jour de chasse ; l'aboiement des chiens et

le hallali des chasseurs retentissaient gaiement sur la Marne.

Quand l'ami Pierre arriva sous le grand saule, il tressaillit et porta la main à son cœur.

Il avait vu une religieuse couchée dans l'herbe, la tête appuyée sur la pierre de la fontaine.

« Jacqueline ! Jacqueline ! » dit-il en tombant agenouillé.

L'écho des bois répondit tristement Jacqueline, Jacqueline !

Il la souleva dans ses bras avec effroi et avec amour.

VIII

« Adieu, mon ami Pierre, lui dit-elle doucement; depuis que je suis à prier Dieu dans le couvent, je me sens mourir d'heure en heure.

« Je suis morte, ami ; si mon cœur bat encore, c'est qu'il est près du tien.

« J'ai une grâce à te demander : tout à l'heure, enterre-moi ici ; je ne veux pas retourner au couvent, où j'avais le cœur glacé.

« Enterre-moi ici, mon ami Pierre; j'entendrai encore couler la fontaine et gémir les branches du saule.

« Dans les beaux soirs du mois de mai, quand le rossignol chantera ses tendresses, là-bas dans les bois, je me souviendrai que tu m'as bien aimée. »

IX

Quand elle eut dit ces paroles, il s'écria : « Ma belle Jacqueline est morte ! »

La lune, qui s'était levée au-dessus de la montagne, vint éclairer la fontaine d'une douce et triste clarté.

Pierre reprit son amie dans ses bras, lui disant mille paroles tendres, croyant toujours qu'elle allait lui répondre.

Elle ne l'écoutait plus. Qu'elle était belle encore en penchant sa pâle figure sur l'épaule de l'ami Pierre!

X

Durant toute la nuit, il pria Dieu pour l'âme de sa chère Jacqueline, tantôt à genoux devant la trépassée, tantôt la pressant sur son cœur.

Au point du jour, il creusa une fosse tout en sanglotant. Quand la fosse fut profonde, il y sema de l'herbe toute étoilée de fleurs et de perles.

Sur le lit funèbre, il coucha Jacqueline pour l'éternité; une dernière fois il lui prit la main et la baisa.

Sur Jacqueline, il jeta toutes les fleurs sauvages qu'il put cueillir au bois et dans la prairie.

Sur les fleurs sauvages, il jeta de la terre, terre bénite par ses larmes.

Il s'éloigna lentement. Les religieuses, à leur réveil, entendirent les sanglots de l'ami Pierre.

XI

Depuis ce triste jour, jamais le forgeron n'a battu le fer à la forge.

Depuis ce triste jour, Jacqueline a dormi au bruit de la fontaine, bruit doux à son cœur.

Dans les soirs du mois de mai, quand le rossignol chante ses tendresses, là-bas dans les bois, elle se souvient que l'ami Pierre l'a bien aimée.

Et l'on voit tressaillir les petites fleurs bleues qui parsèment sa tombe toujours verte.

Ici finit l'histoire de l'ami Pierre et de la belle Jacqueline, qu'un sculpteur, poëte de son temps, écrivit sur les bas-reliefs de l'abbaye.

CHANSONS.

LA CHANSON

DE CEUX QUI N'AIMENT PLUS.

Qui l'a donc sitôt fauchée,
  La fleur des moissons ?
Qui l'a donc effarouchée,
  La muse aux chansons ?

Je n'aime plus ! — qu'on m'enterre,
  Le ciel s'est fermé.
Je retombe sur la terre,
  Le cœur abîmé.

Pourquoi faut-il encor vivre
  Quand l'amour s'en va ?
A cette page du livre,
  Ci-gît, tout est là !

Te souviens-tu, ma maîtresse :
  Mon cœur s'en souvient !
Des soleils de notre ivresse
  Déjà la nuit vient.

Faut-il que je te rappelle
  Les doux alhambras
Que nous bâtissions, ma belle,
  En ouvrant nos bras ?

Ta bouche fraîche, ô ma mie !
  Ne m'enivre plus.
Déjà la vague endormie
  Est à son reflux.

Entends-tu le vent qui brame,
  O ma belle, adieu !
Adieu ! sans amour, mon âme
  Ne croit plus à Dieu !

Quoi ! plus d'Ève qui m'enchante !
  Plus de paradis !
Faut-il donc que mon cœur chante
  Son *De Profundis ?*

LES FOLIES.

Ma plus belle folie,
O ma brune Ophélie !
C'est de te couronner des fleurs du sentiment.
Ma plus belle folie,
C'est d'être ton amant.

Ma plus verte folie,
O ma coupe sans lie !
C'est de boire à ta bouche un baiser enivrant.
Ma plus verte folie,
C'est ton sein odorant.

Ma plus douce folie,
O ma beauté pâlie !
C'est d'aller dans tes bras chercher le paradis.
Ma plus douce folie
Est tout ce que tu dis.

Ma plus docte folie,
O maîtresse, ma mie !
C'est de me perdre en toi dans un embrassement.
Ma plus docte folie,
C'est d'aimer follement.

Je vous ai trop aimée, ô ma belle maîtresse !
Je ne puis vous aimer maintenant à moitié ;
J'aime mieux vous haïr, vous, la plus charmeresse,
Que d'aller m'effaçant jusques à l'amitié.

Adieu donc, il le faut, pour garder dans mon âme
Le divin souvenir de cet amour banni,
N'allons pas profaner, par l'amitié, — madame, —
Cet amour adorable. Adieu, tout est fini !

O désenchantement ! Quand le soleil se lève
Retourner vers la nuit et s'en aller tout seul !
Mon cœur encor vivant ressent le froid du glaive,
Et les heures déjà lui filent son linceul.

Adieu ! tout est fini, mon Ève et ma science,
Puisque le paradis m'est à jamais fermé.
Quelquefois tu diras, avec insouciance :
Il est tombé du ciel pour avoir trop aimé.

LA FILLE D'ÈVE.

Ma mère, dites-moi pourquoi
Mon regard se perd dans les nues ;
Pourquoi mon âme, dites-moi,
S'envole aux rives inconnues?

Comme la biche au son du cor,
Je vais sans savoir où, ma mère!
Je ne lisais hier encor
Que les pages de la grammaire.

Aujourd'hui j'entr'ouvre en tremblant
Le livre doré de la vie;
Et, sur le premier feuillet blanc,
S'arrête mon âme ravie.

Mes yeux ont un prisme : je vois
Le ciel plus bleu ; dans la prairie
L'herbe plus verte ; dans les bois
Ma chimère et ma rêverie!

Comprenez-vous ce que je dis :
Je vais cueillir loin de la terre,
Je vais cueillir au paradis
La pomme d'Ève qui m'altère.

LA MORT DU COEUR.

O beau pays couvert de roses
Dont je suis à jamais banni!
O beau pays couvert de roses
Qui chantait de si douces choses!
Pourquoi tant de métamorphoses?
    Tout est fini!

J'avais une blanche maîtresse,
Et je croyais à l'infini;
J'avais une blanche maîtresse,
Mais à la première caresse
J'ai vu mourir la charmeresse!
    Tout est fini!

La moisson n'était pas fauchée,
Le pampre n'avait pas jauni;

La moisson n'était pas fauchée,
La mort sur elle s'est penchée
Et dans le linceul l'a couchée.
Tout est fini!

J'entends le vent d'hiver qui brame,
Chassant l'automne au sein bruni;
J'entends le vent d'hiver qui brame,
La neige tombe sur mon âme,
La mort me dit : Je suis ta femme.
Tout est fini!

ADIEU AUX BOIS.

Bois où je voudrais vivre, il faut vous dire adieu !

Depuis l'aube égayant les moissons ondoyantes,
Jusqu'au soleil pâli des vendanges bruyantes,
J'ai voulu contempler le grand œuvre de Dieu.

Au bois j'ai vu passer, avec ma rêverie,
L'antique chasseresse et la blanche Égérie;
J'ai vu faucher le trèfle à l'ombre du moulin;

J'ai vu dans les froments la moissonneuse agile,
Telle que la chantaient Théocrite et Virgile,
Presser la gerbe d'or sur son corset de lin;

J'ai vu, quand les enfants se barbouillaient de mûres,
La vendangeuse aller aux grappes les plus mûres,
Et répondre aux amants par un rire empourpré;

Le vin coule au pressoir, le vigneron est ivre,
Le regain est fauché; j'ai vu le premier givre
Frapper le bois; la neige ensevelit le pré;

Je pars, je vais revoir l'amitié qui m'oublie,
Ton peintre et ton poëte, ô charmante Ophélie,
Beau rêve de Shakspeare en ces deux cœurs tombé;

Sainte-Beuve qui pleure un autre Sainte-Beuve,
Hugo, Dumas, Vigny, Musset, urnes du fleuve
Qui verse l'ambroisie aux rêveurs, comme Hébé.

Gérard le voyageur m'écrira du Méandre,
Valbreuse me dira : Trente ans! adieu, Léandre;
Le poëte d'Ariel me parlera du Rhin.

Gautier, d'un fourreau d'or tirant un paradoxe,
Viendra te battre en brèche, ô sottise orthodoxe!
De Philine et Mignon je rouvrirai l'écrin.

Esquiros, Thoré, Süe, armés de l'Évangile,
Bâtiront sous mes yeux leur église fragile
Avec Saint-Just pour saint et pour Dieu Jésus-Christ.

Lafayette, amoureux de poésie ardente,
M'allumera l'enfer de son aïeul le Dante;
Janin, Karr et Gozlan diront : Ci-gît l'esprit!

Lamartine au banquet de Platon me convie;
Sand, Balzac et Sandeau me conteront la vie;
Grisi me versera les perles de sa voix.

Point d'hiver à Paris! car, s'il pleut ou s'il neige,
J'irai voir le soleil au Louvre dans Corrége,
Ou dans votre atelier, Diaz, Decamps, Delacroix!

Oui, je retourne à toi, poétique Bohème,
Où dans le nonchaloir on fait un beau poëme
Avec un peu d'amour tombé du sein de Dieu.

Bois où je voudrais vivre, il faut vous dire adieu!

1845. — Bruyères. — Après les vendanges.

POEMES ANTIQUES

FRESQUES ET BAS-RELIEFS.

Et, après avoir pris la poésie pour son cœur, qui est le vrai livre du poëte, il s'est réfugié dans l'art comme dans un temple austère. Après avoir tendu les bras vers l'avenir, il les a ouverts sur le passé. Il a feuilleté mille fois le livre d'or des Grecs et des Italiens écrit sous Aspasie et sous Michel-Ange. Il n'a aimé ni les Romains du siècle d'Auguste, ni ceux du siècle de Louis XIV. Il a le mal du pays, car son pays c'est un autre temps. Il va, il va — Il faut toujours aller ! — cherchant son pays ou son idéal dans les fresques et les bas-reliefs de l'Antiquité et de la Renaissance.

SAPHO

DRAME ANTIQUE EN TROIS ACTES[1].

PERSONNAGES.

PHAON.
CRÉON, ami de Phaon.
SAPHO.
ERINNE, amie de Sapho.
ERHOÉ.
LESBIENNES.
LEUCADIENNES.
UN PÊCHEUR.
LES SYRÈNES.

1 Je ne sais si ce drame doit être lu ou joué — ni l'un ni l'autre. Je l'ai écrit, non pas seulement en lisant les odes de Sapho, mais surtout en déchiffrant les passions de la Grèce antique dans les peintures d'Herculanum et de Pompéia, dans les bas-reliefs et les statues.

Les historiens n'ont pas voulu que Sapho fût belle ; pourtant les marbres et les camées la représentent, non pas dans la beauté souveraine de la Vénus de Milo, mais belle par la grâce, le charme et l'esprit. C'est la muse inspirée qui chantait les battements de son cœur ; c'est l'amante passionnée qui vibrait à toutes les poésies.

Dans ce drame, Sapho, Erinne et Phaon sont les symboles éternels de l'amour : l'aspiration vers l'infini et l'épanouissement terrestre, les yeux qui pleurent et les lèvres qui rient, la femme qui pâlit sous l'inquiétude et la femme qui rayonne dans les joies du cœur, l'homme qui cherche dans celle-ci ce qui manque à celle-là — quand vient la Fatalité qui dit son dernier mot.

ACTE PREMIER.

LESBOS.

La chambre de Sapho. — Peintures à fresque. — Mosaïque — Un triclinium. — Un miroir d'acier poli.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHAON, SAPHO.

De jeunes Lesbiennes sont répandues dans la chambre. L'une peint, l'autre joue de la cythare; celle-ci écrit des vers, celle-là essaye un pas de la danse allégorique.

Phaon et Sapho sont couchés sur le triclinium.

SAPHO.

Quand je suis près de toi, le feu court dans mes veines,
Je m'enivre à longs traits de tout ce que vois;
Répands sur mes cheveux le parfum des verveines
Et parle-moi d'amour, car j'ai perdu la voix.

Je me suspends à toi comme à la vigne ardente,
J'étreins les passions en leurs déchirements ;
Je bois la poésie à ta lèvre abondante
Et je brave les dieux dans mes enivrements.

Je suis tout éperdue en mon divin désordre,
Ton souffle ardent sur moi court comme un vague écho,
Je sens dans mes bras nus la volupté se tordre :
Je pâlis et je meurs... Ensevelis Sapho !

Elle se voile dans sa chevelure.

PHAON, à part.

D'où vient que je n'ai plus cette ivresse amoureuse ?

SAPHO, tristement.

Que vous êtes distrait !

PHAON, plus tristement.

Que vous êtes heureuse !

SCÈNE II.

PHAON, SAPHO, ERHOÉ.

ERHOÉ.

Créon est là.

PHAON, souriant.

Créon !

SAPHO.

Je comprends. Un ami.
Est plus doux qu'une femme à ton cœur endormi.

PHAON, s'en allant.

Nous allons écouter la sagesse au portique

SAPHO.

Avec Créon qui boit!

PHAON.

Comme un buveur attique.

Phaon sort, Sapho le suit.

SCÈNE III.

JEUNES LESBIENNES.

LESBIENNE dansant.

Cynthia, mon talent, à moi, c'est ma beauté.
Diane ne peint pas, et Vénus Astarté
Aux ailes de l'amour ne prend pas une plume
Pour écrire en beaux vers le désir qui s'allume.

LESBIENNE jouant de la cythare.
Elle s'appuie sur l'épaule de celle qui écrit.

Je te l'ai déjà dit, la science d'aimer

Est la seule science, — et, si tu sais charmer,
Tu sais tout.

LESBIENNE dansant.

Moi, j'ai peur de l'étude morose
Et je n'ai sur le front que le pli d'une rose.
Allez avec Minerve aux pays inconnus,
Et vous fuirez bientôt Minerve pour Vénus.

ERHOÉ, écrivant.

L'amour n'enchaîne pas mon cœur à son rivage,
Je ne veux pas subir l'irritant esclavage,
Je ne vis que pour toi, Poésie ! et les dieux
Ont ceint mon chaste front d'un éclat radieux.

ERINNE, peignant.

Sapho disait aussi que la muse sacrée
Était la passion de son âme altérée.
Elle allait, se moquant de celles que l'Amour
Déchirait par lambeaux tout saignants. Mais un jour,
Le cœur plus bouillonnant que le flot du Tartare,
Elle jeta sa lyre et brisa sa cythare :
C'est que sur le rivage elle avait vu Phaon !

LESBIENNE jouant de la cythare.

Phaon, le beau Phaon !

LESBIENNE dansant.

Le vieil Anacréon
Donnerait tous ses vers pour un jour de folie.

ERINNE, déposant son pinceau.

Et Sapho tous les siens pour être plus jolie.

LESBIENNE dansant.

Que peignais-tu donc là ?

ERINNE, cachant le portrait.

Mon rêve évanoui.

LESBIENNE dansant.

Quel éclat ! Mon regard est encore ébloui
Par ton maître, Zeuxis, pourquoi tant de mystère?

ERHOÉ.

Nous savons que tu prends la route de Cythère.

Elle arrache le portrait des mains d'Erinne.

Phaon ! qui l'eût pensé?

LESBIENNE jouant de la cythare.

Comme il est ressemblant !

ERINNE, à part.

Erinne a plus d'amour encor que de talent!

SCÈNE IV.

LESBIENNES, PHAON.

PHAON.

Que Sapho se courrouce et que Créon s'enivre,
Moi, je viens feuilleter ces pages d'un beau livre.

Il regarde les jeunes filles.

Il voulait m'entraîner au portique, en passant
Par la porte où Bacchus est toujours jaillissant.
Ce Créon ! quelle docte et folle créature !

ERHOÉ, levant le portrait sous les yeux de Phaon.

Ton portrait arraché des mains de la nature.

ERINNE, détournant la tête.

Je peignais sans savoir quelle image flottait
Sous mes yeux.

PHAON, attirant Erinne.

Sans savoir.

Les Lesbiennes sortent. Erhoé revient et se cache sous un rideau.

SCÈNE V.

PHAON, ERINNE.

ERINNE.

Non. Mais mon cœur battait.
Et j'entendais la voix de Phaon sur la toile.
Tout à coup, comme on voit apparaître une étoile
Dans le ciel nuageux, ton image, ô Phaon !
Brilla sur le chaos comme un divin rayon.

PHAON.

Votre folie, enfant, m'est douce et précieuse.

ERINNE, distraite.

Hier épanouie, aujourd'hui soucieuse.

PHAON, à part.

La voilà dans l'abîme aux bords chargés de fleurs,
Où les serpents de feu viennent boire nos pleurs.

Il appuie Erinne sur son cœur.

J'en jure par les yeux de la Vénus marine !
Je n'aime plus Sapho. Si tu m'aimes, Erinne,
Va porter à Sapho mon portrait, puisque moi,
Moi, le Phaon vivant, je serai tout à toi.

ERINNE.

Que m'as-tu dit? Jamais !

PHAON.

N'es-tu pas la plus belle?
Silence! je l'entends qui revient.

ERINNE.

Oui, c'est elle.
J'ai peur de ses yeux noirs qui vous ont tant charmé.

Elle veut s'éloigner.

PHAON.

Reste, et berce mon cœur par quelque rhythme aimé.

SCÈNE VI.

SAPHO, PHAON, ERINNE.

Pendant que chante Erinne, Sapho, couronnée de roses, prend la main de Phaon, qui ne détache pas ses yeux de la jeune Lesbienne.

ERINNE, chantant dans le mode ionien.

LE SANG DE VÉNUS.

Idéal adoré de Zeuxis et d'Homère,
Nonchalante Vénus, fille de l'onde amère,

Votre reine, ô rêveurs! qui vivez de loisir,
Vénus au sein de neige où fleurit le désir;

Celle qui fuyait Cypre et ses ardents rivages,
Pour s'envoler au bord des fontaines sauvages
Où reposait le pâtre aussi beau que les dieux,
La Vénus d'Ionie au regard radieux;

Celle que les printemps ont toujours couronnée,
Quand elle fut atteinte en protégeant Énée,
Les Heures l'entouraient, les mains pleines de fleurs :
Soudain, le sang jaillit, tous les yeux sont en pleurs.

L'une cueille une rose avec sa tige verte,
— Rose blanche — et la porte à la blessure ouverte.
Le sang teignit la rose à ce moment fatal,
Comme un vin généreux empourpre le cristal.

Et sur la rose rouge, un parfum d'ambroisie
S'y répandit alors avec la Poésie.
Ce parfum n'est-il pas, ô Vénus Astarté!
L'âme de la jeunesse et de la volupté?

PHAON, à Sapho.

N'est-ce pas qu'elle est belle?

SAPHO, indiquant la porte à Erinne.

Erinne, on vous appelle.

Erinne sort.

SCÈNE VII.

SAPHO, PHAON.

SAPHO.

Que me dis-tu, Phaon? tu dis qu'Erinne est belle?
Pourquoi ce front joyeux et cet air triomphant?
Pourquoi vous attarder auprès de cette enfant?
Que vous m'aimiez bien mieux, Phaon, à Mitylène!
Aujourd'hui c'est Erinne; hier, c'était Hélène.
Tu me parles d'amour et ton cœur est distrait!

PHAON, levant son portrait sous les yeux de Sapho.

Sapho, que penses-tu de ce méchant portrait?

SAPHO, surprise.

C'est toi, ce sont tes yeux que Vénus passionne.
Qui donc a peint cela? Phédon de Sycione?

PHAON.

Erinne.

SAPHO.

Où donc est-elle, Erinne? Elle était là.
Est-ce qu'elle est partie, Erinne?

Erinne reparaît.

SCÈNE VIII.

SAPHO, PHAON, ERINNE.

ERINNE.

Me voilà.

SAPHO, regardant Erinne et le portrait de Phaon.

Ah ! quel portrait charmant. Il faut que tu m'embrasses.

Elle embrasse Erinne.

Erinne, blonde enfant, qu'accompagnent les Grâces...

Elle repousse Erinne.

D'où vient cette pâleur ? — Et pourquoi ce portrait ?

ERINNE.

Je ne suis pas un sphinx et n'ai pas de secret.

SAPHO.

Tu mens !

Elle jette le portrait et se retourne vers Phaon.

Vous étiez là pour la regarder peindre
Cette enfant qui sait tout, tout hormis l'art de feindre ;
Sans doute à votre école elle a pris des leçons.

Elle s'éloigne furieuse.

SCÈNE IX.

PHAON, ERINNE.

Erhoé est toujours cachée sous le rideau.

PHAON.

Ne vous effrayez pas de ses vaines chansons.
Pour moi, j'ai trop longtemps subi sa violence ;
Elle aime trop le bruit, j'aime trop le silence.
As-tu vu sur la mer passer les alcyons
Aux jours d'orage ? Ainsi les sombres passions
Vont chantant sur son âme. Elle est trop familière
Avec les pleurs. — Erinne ! ô ma belle écolière,
Que j'aime cent fois mieux la divine gaieté,
Qui, comme un vif rayon, éclaire ta beauté !
C'est avec toi qu'il faut aimer. — La prophétesse
Ne donne pas au cœur l'amour, mais la tristesse.

ERINNE.

Les oiseaux de Vénus ne chantent vos chansons
Qu'aux branches des cyprès.

PHAON.

Sous le ciel nous passons
Sans aimer le soleil qui nous verse la vie,

Sans nous mettre au banquet où l'amour nous convie
Nous cherchons l'impossible et nous nous épuisons
A courir la Chimère à tous les horizons.
Il faut que je m'arrache à cette amour fatale.
Si tu n'es enchaînée à la rive natale,
Nous fuirons tous les deux aux pays inconnus,
Pour nous aimer enfin comme le veut Vénus.

ERINNE.

Je suis tout effrayée et n'ose te répondre.
Partir seule avec toi ! Je sens mon cœur se fondre
A ce rêve enivrant.

Elle croise les mains sur l'épaule de Phaon.

Où serons-nous demain ?

PHAON.

Qu'importe, si l'amour nous trace le chemin !

ERINNE.

Phaon, dis-moi pourtant la rive où tu m'entraînes.

PHAON.

C'est la rive adorée où chantent les syrènes.

Ils sortent.

SCÈNE X.

ERHOE.

Elle détourne le rideau.

Et Sapho ? Qu'ai-je vu ! Sans détourner les yeux
Les voilà qui s'en vont, pied léger, cœur joyeux.

Elle les regarde par la porte entr'ouverte.

Faut-il se couronner du pampre d'Ariane,
Ou des pâles rameaux dont se pare Diane ?

Elle suit Phaon et Erinne.

SCÈNE XI.

SAPHO.

Oui, je la veux chasser de la docte maison
Où mon sein l'abrita dans sa jeune saison.

Tombant sur le triclinium.

Quoi ! je ne vaincraï pas mes pleurs et ma folie !
Me faut-il boire encor l'amour jusqu'à la lie ?
A peine en ma jeunesse on a donné ma main
A Cercala, l'époux odieux à l'hymen.

Porte lugubre, hélas! pour entrer dans la vie.
Aussi sous son toit sombre ils ne m'ont pas suivie,
Les amours et les jeux qui peuplent les vingt ans!
Il mourut : son hiver fondit à mon printemps.
Mais Alcée, Archiloque, Hipponax — spectres sombres! —
Me parlèrent d'amour, eux qu'attendaient les Ombres.
En neigeant sur leurs fronts le siècle allait finir.
Je me vois rire encore à ce gai souvenir.
Trois beaux noms éclatants, même dans les ténèbres,
Mais ils n'étaient plus bons qu'à des honneurs funèbres.
Ah! jeunesse, toi seule as les enchantements!
Aussi, quand vint Phaon avec ses airs charmants,
Je l'aimai sans savoir son nom. La renommée
Porte des cheveux blancs. J'aime mieux être aimée
Par le pâtre ignoré que par Homère vieux.
Que font les bruits du monde à ceux qui sont aux cieux!

Un silence.

Erinne! — O mes fureurs, hyènes, louves, panthères,
Qui déchirez mon cœur en mes nuits solitaires,
Soufflez l'orage impur au ciel de son printemps,
Et de honte frappez l'orgueil de ses vingt ans!

SCÈNE XII.

SAPHO, ERHOÉ.

SAPHO.

Conduis-la sur le seuil où revient l'hirondelle;
Que la porte jamais ne se rouvre pour elle.

ERHOÉ.

Erinne? elle est partie avec Phaon.

SAPHO.

Tu mens!
Phaon m'aime. Tu mens!

ERHOÉ.

Non : j'ai vu deux amants.
Ils ont pris le navire, allant à toutes voiles
Vers cette île où déjà fleurissent les étoiles.

Elle indique le couchant.

Le navire a levé son ancre; un vent léger
Les pousse doucement au pays étranger.

SAPHO.

Courons, chère Erhoé, courons sur le rivage.

Elle se jette un voile sur le front.

Voilons mes pauvres yeux que la douleur ravage.

ERHOÉ.

Hélas ! ils sont partis. Où voulez-vous courir ?

SAPHO, *levant les mains aux cieux.*

Phaon ! Phaon ! je veux te revoir et mourir !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

LEUCADE.

Au fond, la mer, que dominent des rochers et un bois. — A droite, un temple grec. — A gauche, la statue de Junon. — De jeunes Leucadiennes, les mains pleines de bouquets et de guirlandes, vont de la statue au temple et au bois.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN PÊCHEUR.

Il vient de la mer et dépose ses filets sur le sable.

La mer sera mauvaise aujourd'hui, car les flots
Chantent l'hymne des morts aux hardis matelots.
A demain donc.

Il s'éloigne.

SCÈNE II.

PHAON, ERINNE.

ERINNE, appuyée sur l'épaule de Phaon, qui ne la regarde pas.

Vois-tu les vapeurs matinales,
Que déchire le bois aux teintes automnales?
Évohé ! la vendange embaume le pressoir,
Et Bacchus chantera du matin jusqu'au soir.
Du cep le noir raisin tombe dans les corbeilles,
Sur les pampres jaunis, sous les essaims d'abeilles.
— Ne vois-tu pas Créon qui va, d'un œil guerrier,
Poursuivre au bois Daphné?

PHAON, tristement.

Qui se change en laurier!
Créon est parti seul avec nous; sa maîtresse
Est partout quand elle a sur ses lèvres l'ivresse.
Il ne va pas se perdre au ciel comme Ixion.

ERINNE.

Ce qu'il prend, c'est la femme et non la fiction;
Et toi, près de la femme, insensé! l'invisible
Tourmente seul tes bras.

PHAON.

Oui, j'aime l'impossible.

A part.

Je ne sais ce que j'ai, mon cœur est agité,
Et je vois les pâleurs de la fatalité...
Je sens venir Sapho dans cette solitude.

ERINNE.

Mon cher Phaon, pourquoi ta sombre inquiétude?
En ce pays lointain, sommes-nous donc venus
Pour ne plus effeuiller les roses de Vénus?...
Mais tu n'écoutes pas.

PHAON, distrait.

O ma belle maîtresse!
Je t'aime follement, comme en quittant la Grèce.

ERINNE.

Sais-tu ce que tu dis?... Phaon, tu n'aimes plus.

PHAON.

Connais-tu de l'amour le flux et le reflux?

ERINNE.

Oui : Sapho, c'est le flux; le reflux, c'est Erinne.

PHAON.

Enfant! tout mon amour, c'est ta lèvre divine,
Et ton front radieux, et tes yeux vert de mer.
Pourquoi t'inquiéter d'un souvenir amer?
Sapho, c'est le passé, c'est la mort; je veux vivre!
C'est un autre horizon qui m'appelle et m'enivre :
C'est toi!

Il l'embrasse. — Créon s'approche.

J'ai fui Sapho ; sous ses chaînes de fer,
Sous ses tourments de feu mon cœur a trop souffert !
Je ne suis plus esclave, et sens mon cœur qui vibre
De jeunesse et d'amour en me retrouvant libre.

SCÈNE III.

LES MÊMES, CRÉON, *qui survient gaiement.*

CRÉON, *désignant Erinne.*

Libre? mais n'es-tu point enchaîné dans ses bras?

PHAON.

Écoute, et si tu sais l'amour, tu m'entendras.
O Créon ! deux amours se disputent la terre :
Le premier jette au cœur le feu de son cratère ;
Je ne dirai jamais tous ses déchirements,
Ni le bonheur mortel de ses embrasements.
Les enfers n'ont pas eu de tourments comparables,
On ne peut étancher ses soifs inaltérables ;
Ses angoisses, pourtant, on les aime : les pleurs
Sont si doux à répandre en ces lâches douleurs !
L'autre amour est charmant, c'est un éclat de rire,
C'est un bonheur plus doux que je ne saurais dire ;
On s'en va deux à deux par le plus gai chemin,
Et, sans s'inquiéter s'il est un lendemain,

On prend la faulx du Temps pour moissonner les roses,
Et l'on foule du pied tous les soucis moroses;
Si tu savais... tu sais l'éclatante gaieté
De s'enivrer d'amour avec la volupté!

A part.

Et pourtant j'aimais mieux Sapho!

CRÉON.

C'est à merveille;
J'aime à voir qu'à la fin ta gaieté se réveille;
La sagesse des dieux enseigne le plaisir :
Entre les deux amours si j'avais à choisir
Je ferais comme toi.

PHAON, regardant Erinne.

N'est-ce pas, qu'elle est belle?
Elle a l'éclat vivant de sa mère Cybèle.

A part.

Mais Sapho la rêveuse était plus belle encor.

Haut.

Erinne, charme-nous par quelque rhythme d'or.

CRÉON.

Tout à l'heure; j'ai faim; cette maison m'attire
Par l'odeur des fourneaux.

PHAON.

Appétit de satyre!

CRÉON.

On y boit de bon vin.

PHAON.

O souverain buveur!

CRÉON.

Tu vis de l'air du temps, pauvre amoureux rêveur!

ERINNE.

Comme un grillon bavard ou comme une cigale.

CRÉON.

Je veux d'autres festins; ma table est moins frugale.
Je ne puis rien comprendre à tous ces amoureux
Qui semblent se nourrir en se mangeant entre eux,
Qui boivent sur les fleurs des gouttes de rosée;
Moi, je vis sur la terre et non dans l'Élysée.

Ils vont vers le cabaret.

SCÈNE IV.

LE PÊCHEUR, SAPHO, ERHOÉ, CRÉON.

LE PÊCHEUR, voyant venir Sapho et Erhoé.

A Leucade, aujourd'hui, que de nouveaux venus,
Il ne finira pas, le culte de Vénus:

Tous les dieux passeront ; mais la fille de l'onde
Enchaînera toujours, dans ses bras nus, le monde.

Il s'éloigne.

CRÉON, revenant.

Qu'ai-je vu ? c'est Sapho, Sapho que nous fuyons !
Je n'en crois pas mes yeux ; c'est étrange ; voyons :
Si Phaon le savait ! Entraînons-le loin d'elle.

Il s'éloigne.

SCÈNE V.

SAPHO, ERHOÉ.

SAPHO.

Que nul ne soit témoin de ma douleur mortelle !
Enfin tout va finir : — voilà le rocher nu
D'où je m'élancerai dans le monde inconnu.

ERHOÉ.

Hélas ! et le cruel rira de ta folie,
Et du dernier adieu de ta bouche pâlie.

SAPHO.

Crois-tu donc qu'après lui j'irais encor courir ?
Non ; c'est trop de douleur, et j'aime mieux mourir !
Déjà j'ai traversé les enfers ; puis-je vivre

Quand l'amour a pour moi fermé son divin livre?
Quand mon cœur, tout saignant des folles passions,
N'est plus bon qu'à jeter en pâture aux lions?
Vivre quand mon esprit, cher au sacré rivage,
S'est à jamais perdu dans ce rude esclavage!
Quand ma bouche si fraîche est flétrie à jamais
Sous les pleurs dévorants; quand tout ce que j'aimais,
Tout ce que j'aime encor m'oublie et me torture!
Mourons et cachons-lui le sang de ma blessure.
Ma mort lui redira les jours évanouis
Où l'amour transportait nos cœurs épanouis,
Cette aube lumineuse où chantait la Chimère
Sur la harpe d'argent avec l'âme d'Homère;
Où les Heures, jetant des fleurs à pleine main,
Dansaient autour de nous, dansaient sur le chemin!
Et ces nuits où Phœbé, voyant ma gorge nue,
Voilait ses chastes yeux dans l'ombre de la nue.

ERHOÉ.

Où les étoiles d'or descendaient doucement
Pour couronner vos fronts de leur rayonnement.

SAPHO.

Où les Olympiens, jaloux de nos délires,
Jetaient avec fureur leurs coupes et leurs lyres;
Où Vénus elle-même ouvrait violemment
Ses bras tout enflammés pour saisir mon amant.

Un silence. Créon s'approche. Erhoé s'éloigne.

Et nul ne dira donc à mon âme asservie
Le secret de la mort, le secret de la vie?

SCÈNE VI.

CREON, SAPHO.

CRÉON.

Le secret de la vie, écoutez-moi....

SAPHO.

Créon !
Créon, je vous croyais en fuite avec Phaon.

CRÉON.

Pour compagnon de route il a pris ta rivale ;
Ils chevauchent tous deux sur l'altière cavale.
Qu'Amphitrite pardonne à leurs égarements,
Et les entraîne au bruit de leurs embrassements.

SAPHO.

Ne parle pas ainsi, le désespoir me tue :
Ne le vois-tu donc pas à ma tête abattue ?
Mon cœur, mon pauvre cœur, il est plein de serpents ;
Mes yeux ne disent pas les pleurs que je répands.

CRÉON.

Loin de moi ces fureurs et cette frénésie,
Ces tourments de l'absence et de la jalousie :

Un amant, c'est toujours, il me semble, un amant,
L'un ou l'autre, ou plutôt l'un et l'autre.

SAPHO, toute à sa douleur.

O tourment !
O lâcheté du cœur !

CRÉON.

Que m'importe l'amphore,
Si j'y puis étancher la soif qui me dévore?
Ce qui, dans un amant, charme en toute saison,
C'est l'amour et non pas l'amant.

SAPHO, écoutant.

Il a raison.

CRÉON.

C'est le vin et non pas la coupe.

SAPHO.

La folie
Me parlerait bien mieux que ta sagesse.

CRÉON.

Oublie !
Que t'importe Phaon aux noirs cheveux flottants ?
Porte ailleurs ton amour aux rhythmes éclatants !
Sapho, délivre-toi du passé qui t'irrite,
Et prends pour l'avenir un amour qui t'abrite
Contre l'ennui mortel et le désœuvrement.

SAPHO.

Ce que je cherche ici, ce n'est pas un amant,
C'est la mort ; c'en est fait de moi.

CRÉON.

Ma belle amie,
Sur un cœur qui battra vous serez endormie
Quand veillera Phœbé.

SAPHO.

Tais-toi, méchant railleur !
Non, non, je veux partir pour un monde meilleur.

CRÉON.

Prenez un autre amant, et que les gaietés franches
Chantent dans votre cœur, comme font sur les branches
Les oiseaux en avril. Dans mon temps, moi, j'aimais ;
Mais gaiement, et les pleurs ne m'ont souillé jamais.
Va, poursuivons l'amour qui sous le pampre éclate
En joyeuses chansons.

SAPHO.

Oui, le nez écarlate,
L'amour la coupe en main, voilà ce qu'il vous faut :
Bacchus tout barbouillé dans ses vignes.

CRÉON.

Sapho !
Toute coupe est dorée où l'on trouve l'ivresse :
Une amphore vaut bien ta bouche charmeresse ;

Des misères du cœur nous sommes revenus,
Et nous ne croyons pas aux larmes de Vénus.

SAPHO.

Vous ne croyez à rien.

CRÉON.

Je crois à ta folie
De vouloir t'abreuver d'amour jusqu'à la lie.

SAPHO.

Laisse-moi ma douleur trop chère ; va, Créon,
Je veux mourir d'amour et mourir pour Phaon.

CRÉON.

Mais Phaon est ici.

SAPHO, pâlissant.

Soutiens-moi, car je tombe.
Phaon ici ! Phaon ! veut-il jusqu'à la tombe
Insulter à mon cœur par son infâme amour,
Et m'abreuver de fiel jusqu'à mon dernier jour ?
Tu veux tromper mon cœur : Phaon avec Erinne
Est bercé loin d'ici sur la vague marine.
Dis-moi, Créon, pourquoi ce mensonge insultant ?

CRÉON.

Mais tu ne sais donc pas qu'ils m'ont pris en partant ?

Phaon s'est approché.

SCENE VII.

SAPHO, CRÉON, PHAON.

PHAON, se jetant aux pieds de Sapho.

Sapho, mon cher amour, Vénus permettra-t-elle
Que je meure à tes pieds? Ne me sois point cruelle.

A Créon.

Ah! parle-lui pour moi! Je viens tout repentant
Pour lui demander grâce et mourir à l'instant!
Que tes beaux yeux, Sapho, se rouvrent, car je t'aime,
Et je n'aime que toi, que toi seule!

CRÉON.

Vieux thème!

SAPHO.

Ah! tu n'aimes que moi, cruel, voilà pourquoi
Tu t'enfuis avec elle? — Ah! tu n'aimes que moi!
Va! je ne t'aime plus, laisse-moi dans mes larmes;
J'ai repoussé l'amour et je maudis ses armes.
Va, je ne te crains plus, même quand je te vois:
Tu peux parler, mon cœur n'entendra plus ta voix.

PHAON.

Oh! tu n'as pas compris pourquoi je t'ai quittée:

C'est que je t'aimais trop, ô ma belle indomptée!
Ton cœur est un abîme où je suis descendu,
Un dédale sans fin où je me suis perdu;
Ton amour, c'est la mer quand éclate l'orage,
Et je m'y suis brisé dans le dernier naufrage!
Si je ne t'avais fuie au jour du mauvais vent,
Sapho, crois-moi, Phaon ne serait plus vivant.
Je mourais et pourtant sans ton cœur qui m'enivre
D'amères voluptés, va, je ne veux pas vivre.

SAPHO.

Eh bien! meurs! que m'importe à moi qui vais mourir?

PHAON.

Mourir! ton lâche amour a donc peur de souffrir?

SAPHO.

Peur de souffrir, Phaon? cet amour qui me tue
Hélas! me fait aimer ma pâleur de statue.

PHAON.

Va, rouvre-moi tes bras, ces guirlandes de lys;
Voilons sous tes cheveux nos visages pâlis
Et mourons pour revivre.

SAPHO.

Après un tel outrage
Je reviendrais! — Non, non! j'aurai plus de courage.
J'ai dit aux passions que je les braverais
Comme la chasseresse au milieu des forêts.

CRÉON.

Les dieux olympiens, un beau jour après boire,
Nous ont mis sur la terre, — une assez vieille histoire.
Les hommes sont du moins dignes des grands parents ;
Mais les femmes, hélas ! — Esclaves et tyrans,
Fleurs de vie et de mort ! — Trop tristes ou trop gaies !
Ténèbres et rayons ! — impossibles et vraies ! —
La pluie et le beau temps ! — le flux et le reflux ! —
Les dieux quand ils ont fait les femmes, n'avaient plus
Grand'chose dans les mains.

PHAON.

Des perles recueillies
Sur le sein de Vénus au jour de ses folies.

CRÉON.

Oui, mais ces perles-là nous viennent de la mer,
Et les femmes auront toujours un goût amer.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ERINNE.

Erinne s'arrête toute surprise et baisse la tête devant Sapho.

SAPHO.

Viens-tu donc me braver à mon heure suprême ?

ERINNE.

Phaon m'aime et c'est là mon crime.

SAPHO.

Phaon t'aime!
Et tu ne l'aimes pas!

ERINNE.

Si je ne l'aimais pas,
Aurais-je ici marqué l'empreinte de mes pas?
J'ai quitté pour le suivre en cette île égarée
Mon pays, ma famille et ma mère éplorée;
Mais, puisqu'il emportait tout mon cœur avec lui,
Ce désert désolé se repeuple aujourd'hui.
Le monde, le pays, la mère, la famille,
C'est un amant aimé, c'est Phaon.

SAPHO, à part.

Pauvre fille!

A Erinne.

Ah! tu l'aimes aussi!

ERINNE.

D'un amour radieux,
D'un amour infini qui ravirait les dieux;
Depuis qu'il m'entraîna, mon cœur est tout en fêtes;
Car j'aime plus gaiement, moi, que vous ne le faites.
Nous couronnons nos fronts d'altiers rayonnements
Et le doux rire éclate en nos embrassements.
Point de pleur, si ce n'est une larme de joie...

SAPHO.

Tu n'aimes pas ! L'amour c'est un oiseau de proie,
Un vautour qui nourrit sa faim dans notre cœur,
Qui frappe sans relâche avec son bec vainqueur !
Crois-moi, j'ai de l'amour la triste expérience :
Tu n'aimes pas, Erinne ; en ta luxuriance
Tu prends pour de l'amour le feu de tes vingt ans :
Le soleil brûle-t-il aux aubes du printemps ?
Il faut laisser venir la saison des orages
Et chercher sur la mer le danger des naufrages.

ERINNE.

Moi, j'aime les beaux jours, les bosquets et les fleurs,
Et je ne comprends rien à vos pâles douleurs ;
Vous sanglotez et moi je chante !

SAPHO.

Oh ! la jeunesse !
La passion d'aimer l'effleure et la caresse,
Mais n'entre pas chez elle ; elle hante le seuil,
Plus tard elle y pénètre et le remplit de deuil...

ERINNE, l'interrompant.

Pourquoi chercher toujours ces images funèbres ?
Crois-moi, Sapho, l'amour n'aime pas les ténèbres.

SAPHO, se parlant à elle-même.

Ah ! l'amour et la mort se tiennent de trop près,
C'est la fleur que flétrit l'ombrage du cyprès !

A Erinne.

Erinne, je te hais! que Junon l'implacable,
La jalouse aux yeux fiers, de ses fureurs t'accable!
Tu déchires mon cœur.

Regardant Phaon et Erinne.

Cruels, vous vous aimez!

A Erinne.

Je te hais et te voue aux serpents enflammés!

ERINNE.

Sapho, je n'ai pas peur de ta sombre furie,
De tes yeux foudroyants; que Phaon me sourie,
Et mon cœur est léger comme un daim au printemps!
Que m'importe l'orage à moi, j'ai le beau temps.

SAPHO.

Tu n'es pas à l'abri des amours infernales.

CRÉON.

Sapho, ne troublez point ses aubes matinales,
Laissez-lui la jeunesse et les illusions.

ERINNE, à Créon.

Va, je ne les crains pas, les noires passions.

CRÉON.

Tu sais cueillir les fleurs sur le bord des abîmes.

ERINNE.

Et je n'y tombe pas comme font les victimes.

Maintenant si Phaon me veut fuir pour Sapho,
Qu'il écoute son cœur et qu'il parle tout haut.

CRÉON.

Elle a raison, mon cher, parle sans périphrase.

PHAON.

Un amour me transporte, un autre amour m'écrase ;
Chacun d'eux à la fois remplit mon horizon,
Sapho, c'est ma folie, Erinne ma raison.

CRÉON, à Erinne.

Tu vois bien que Phaon sait parler sans rien dire,
Il semble qu'à son tour il chante sur la lyre.

ERINNE.

L'amour dans la raison c'est la flamme dans l'eau.
Phaon ne m'aime pas.

Voyant Phaon prendre les mains de Sapho.

Fuyons ce doux tableau.

Créon et Erinne sortent.

SCÈNE IX.

SAPHO, PHAON.

PHAON.

Sapho, condamne-moi, mais daigne me le dire,
Que j'entende ta voix encor dans mon délire.

SAPHO.

Quel destin singulier vous a conduit ici?

PHAON.

C'est le pressentiment de te revoir.

SAPHO.

Et si
J'étais allée ailleurs?

PHAON.

Mais je t'aurais suivie,
Car mon âme à ton âme est toujours asservie.

SAPHO.

Erinne aurait charmé les ennuis du chemin.

PHAON.

Quand tu touches mon cœur elle touche ma main.

En cet amour léger je voulais me distraire.

SAPHO.

Et bientôt tu m'aurais oubliée.

PHAON.

Au contraire.
Je voyais tes yeux bleus en voyant ses yeux verts;
Et, quand elle parlait, j'entendais tes beaux vers.
Oublions la douleur, oublions la tristesse,
Et vivons pour aimer, ma douce prophétesse.

SAPHO.

Je vais seule en ce temple interroger Vénus.

PHAON.

Je t'attends! — Laisse-moi baiser ces beaux bras nus.

SAPHO.

Je ne crois plus à rien, pas même à tes caresses.
Je marche avec le chœur des vierges vengeresses.
Et, si Vénus me dit de mourir, je mourrai.

PHAON.

Sapho, continuons le beau songe doré.
Que la fille des mers, Vénus au sein de neige,
Au sourire empourpré, t'inspire et me protége.

Sapho va au temple, en se retournant avec espoir vers Phaon.
Erinne vient tristement rêveuse.

SCÈNE X.

PHAON, ERINNE.

Erinne cherche à masquer son émotion.

PHAON.

Triste ? ce qu'il te faut, c'est le pays natal,
Les fêtes de Lesbos ; — mon amour t'est fatal.
Oui, déjà ta gaieté s'altère, — la tempête
Où mon cœur se complaît te courberait la tête.
Sois belle et n'aime pas avec la volupté
Qui déchire le sein de Vénus Astarté.

ERINNE.

Est-ce toi qui me parle, ô Phaon ? Est-ce un songe ?
Ton amour éternel n'était-il qu'un mensonge ?
Sapho ! toujours Sapho ! La femme au noir sourcil
Dans ses bras onduleux t'a-t-elle ressaisi?

Avec amertume.

Va, je ne courrai pas après un infidèle,
J'ai trop peur que le Temps ne me donne un coup d'aile ;
Ce que j'aime avant tout, Phaon, c'est ma beauté ;
Je veux vivre avec elle en toute liberté.
Ces voyages lointains sur la mer infinie
M'effraieraient ; j'aime mieux les rives d'Ionie.

Tout à l'heure je veux m'embarquer pour Lesbos ;
Je prendrai vingt amants, tous jeunes et tous beaux,
Je me couronnerai soir et matin de roses
Qu'effeuillera l'amour en ses métamorphoses.

PHAON.

O sagesse d'aimer, pourquoi ne t'ai-je pas?
Pourquoi vers l'impossible encor porter mes pas?

ERINNE.

Et pourtant je t'aimais comme la poésie;
Ta bouche était pour moi la coupe d'ambroisie :
Ma bouche furieuse y buvait sans remord.

Ils s'embrassent.

PHAON, à part.

Elle donne la vie et je donne la mort.

ERINNE.

Avant de me quitter pour ton cher esclavage,
Sur cette barque, ami, côtoyons le rivage
Et que la mer nous berce à nos derniers adieux :
Phaon, la vague est douce et le ciel radieux.
Hier, tu te souviens de nos folles ivresses?
La mer, pour les amants, a d'étranges caresses;
Viens, le vent chante encor la chanson des amants.

PHAON, allant vers la barque.

Allons! je vais toujours où vont tes yeux charmants.

ERINNE, à part, avec un accent de fureur jusque-là contenue.

Non, l'altière Sapho, la femme et la chimère,

Ne ressaisira pas Phaon : la vague amère
Où je vais l'entraîner sera notre tombeau :
Jusqu'au fond des enfers, il la fuira, Sapho !
Je veux bien qu'il me quitte et non qu'il la reprenne
Pour se pâmer encor dans ses bras de syrène.
Non, j'aime mieux mourir avec lui vaillamment
Que de penser qu'une autre a son amour charmant.

Créon, qui est venu doucement, a entendu les derniers vers.

SCÈNE XI.

CREON, ERINNE.

CRÉON.

Erinne, fille chère à Vénus Aphrodite,
Laisse, laisse Phaon à la Sapho maudite ;
Ce n'est pas avec lui qu'il faut, sur les flots bleus,
Chercher pour te bercer les chemins onduleux.
Les Muses t'ont nourrie au doux miel de l'Hymette,
Les Heures du printemps ont couronné ta tête :
Laisse à ces insensés cet amour ténébreux,
Pareils à des hiboux se déchirant entre eux.
Les cieux vont resplendir tout allumés d'étoiles
Et déjà le navire a déployé ses voiles ;
L'oracle m'a prédit un bon vent pour Lesbos,
Partons et laissons là ces amants des tombeaux.

ERINNE.

Mais j'aime encor Phaon !

CRÉON.

Phaon qui te dédaigne?

ERINNE.

Le fuir ! je sens déjà mon pauvre cœur qui saigne ;
Car c'est lui qui m'apprit l'amour.

CRÉON.

Hymne charmant
Qu'on chante tous les jours et quel que soit l'amant.
Si tu l'as oublié, je veux te le redire,
Je veux faire vibrer ton cœur, cette autre lyre,
Qui vaut mieux mille fois que celle de Sapho,
Pauvre instrument brisé sous un dernier sanglot !

ERINNE.

Railleur ! Tu n'aimes pas et ta main, familière
A la coupe, est à peine une pauvre écolière
Pour faire résonner les cordes de mon cœur.

CRÉON.

Tu ne me connais pas, sous mon masque moqueur :
Si tu vas consulter l'oracle à Sicyone,
Sa voix te répondra que je me passionne
Pour la vie en sa fleur, pour l'amour en son fruit.
— Phaon nous surprendrait, éloignons-nous sans bruit.

ERINNE, rêveuse.

Je vais où va le vent; que m'importe où j'arrive!

CRÉON.

Tu trouveras toujours les amours sur la rive.
Que t'importe le but, si le voyage est doux?
Voici l'heure d'aimer, Erinne, embarquons-nous.

ERINNE, attristée, se retournant vers le point où a disparu Phaon

L'heure d'aimer? — Hélas! je l'aime. Sa pensée
Est vivante à jamais en mon âme insensée.
Au moment de partir et de partir sans lui
Je sens trop que j'emporte un éternel ennui.
Mais l'altière Sapho l'a repris à ses charmes
Et je me sacrifie en lui cachant mes larmes.
Il me croira partie heureuse avec Créon!
Adieu beau songe, adieu mon âme, adieu Phaon.

Créon entraîne Erinne au port.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

LE ROCHER DE LEUCADE.

Devant la mer. — Un vaisseau dans le lointain. — Les vagues pleurent sur le rocher, aux pieds de la statue de la Vénus Marine.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEUNES FILLES DE LEUCADE.

Elles chantent en couronnant la statue de Vénus Marine.

Le poëte était sur la rive,
Pour ouïr le vent et les eaux;
Une blanche syrène arrive
Et chante au milieu des roseaux :

« Pâle amant de la poésie,
Ne va pas au Sacré Vallon;

Amour, verse plus d'ambroisie
Que toutes les sœurs d'Apollon.

« A la Minerve triomphale
Ne tiens pas ton cœur enchaîné ;
Erato ne vaut pas Omphale ;
Apollon n'aime que Daphné.

« Orphée écrivit sur le sable,
Avec la chanson que voilà,
Cette sentence ineffaçable :
AMOUR! AMOUR! LA VIE EST LA!

SCÈNE II.

PHAON.

Erinne ? je t'attends. — Où donc est-elle allée ?
— Si Sapho revenait, la pâle désolée !
Mais elle est tout entière à son recueillement :
O Vénus, parle-lui toujours de son amant !

Un silence.

— Erinne, où donc es-tu ? N'entends-tu pas qu'il chante,
Le matelot qui va braver la mer méchante
Et qui sera témoin de nos derniers adieux ?

Le pêcheur passe.

Qu'ai-je entendu, pêcheur ?

SCÈNE III.

PHAON, LE PÊCHEUR.

LE PÊCHEUR.

Le protégent les Dieux !
C'est le vaisseau qui part.

Phaon court vers le port.

Heureux celui qui reste
Parmi les siens, vivant dans le bonheur agreste.

SCÈNE IV.

SAPHO, LE PÊCHEUR.

SAPHO.

Elle vient lentement du temple, recueillie et inspirée.

Pêcheur, n'as-tu pas vu...

LE PÊCHEUR.

J'ai vu deux amoureux
S'embarquer à l'instant ; les dieux veillent sur eux !

Il s'éloigne.

SCÈNE V.

SAPHO.

Le cruel !

Un silence.

Laissez-moi, serpents de jalousie,
Dans vos enchaînements suis-je encor ressaisie ?
Le cruel ! Est-ce donc pour m'outrager toujours
Qu'il me rendait l'espoir au dernier de mes jours ?

Elle va tout éperdue pour monter au fatal rocher ; elle revient pensive.

Mourir ! Dans ma jeunesse et dans ma poésie !
Mourir frappée au cœur ! ô sombre frénésie,
O tourments des enfers, ô vengeance des dieux
Qui ne pardonnent pas aux amours radieux !
Quoi qu'ils fassent, je suis à présent immortelle,
J'irai m'asseoir aussi dans leurs banquets, et telle
Que les muses, mes sœurs, sur la cythare d'or
Mon amour indompté je veux le dire encor.
Et Jupiter peut-être, indigné du parjure,
Te frappera, Phaon, pour laver mon injure.
Cruel ! si Jupiter voulait frapper ton cœur,
J'arrêterais sa main, ô Phaon, mon vainqueur !
Si tu ne m'aimes plus, c'est ma faute : une amante
Est dans son tort sitôt qu'elle n'est plus charmante.

J'aurais dû sur ton cœur veiller toutes les nuits
Et ne point y laisser arriver les ennuis;
J'aurais dû, te berçant, bacchante inassouvie,
Ne chanter que pour toi la chanson de la vie.
Ne t'aimais-je pas trop, ô Phaon, pour avoir
La science d'aimer? — T'aimer, c'était savoir!

Un silence.

Des larmes... ô Sapho, n'écoute point ton âme
Qui, comme un cerf blessé, fuit le jour, pleure et brame!
Point de lâches douleurs! je mourrai vaillamment,
Sans un seul souvenir pour le perfide amant!
Qu'il aille où son amour l'entraînera; qu'importe
Si le fleuve des morts à tout jamais m'emporte!

Elle regarde la mer.

Hélas! je veux le fuir, mais pour le retrouver;
Sur le sein de la mort je veux encor rêver
A ses beaux yeux baignés de flammes amoureuses,
A sa bouche pareille aux pêches savoureuses;
Je veux encore entendre en mon âme sa voix,
Sa voix qui caressait mes lèvres autrefois,
Sa voix qui suspendait les hymnes sur ma lyre,
Sa voix qui m'empêchait de chanter et de lire.

Un silence.

Je vais monter! Encor si j'avais pour appuis
Tes douces mains, Phaon, car sans toi je ne puis
Traîner mes tristes pieds et je perds tout courage.
Réveille-toi, mon cœur, pour ce dernier naufrage!

Elle prend sa couronne de diamants.

Je vais me dépouiller de toute ma splendeur

Et je ne garderai qu'un voile à ma pudeur.
O mon maître Apollon, reprends cette couronne.
Nuit de la tombe, éteins l'éclat qui m'environne.

Elle prend des fleurs à son sein et les jette au vent.

Chères fleurs ! que le vent vous reporte vers lui.
Ah! quand il les cueillait, quels beaux jours nous ont lui!
Ah! qu'il aimait l'amante et qu'il aimait la muse!

Elle passe au bras de la statue son collier de perles.

Pauvres perles! qu'une autre à son tour s'en amuse.
Qu'il ne me reste rien, pas même ma beauté,
Pas même son portrait sur cet anneau sculpté!

Elle pose l'anneau sur le piédestal.

Ce bracelet d'argent qui me vient de ma mère,
M'accompagnera seul au fond de l'onde amère.
Adieu, vaines grandeurs! Je vous salue, ô flots!
Vous qui me bercerez au chant des matelots.
Vous ne glacerez pas ma bouche inapaisée,
Car Phaon seul avait la divine rosée.

Elle monte et s'arrête bientôt.

Ailleurs, avec Phaon, que nous montions gaiement,
Mais nous nous arrêtions à chaque embrassement!
Nous allions à l'amour, quel que fût le rivage,
Et je vais à la mort en ma douleur sauvage.

Au haut du rocher.

Je ne pardonne pas en mourant ; — que les Dieux
Te foudroient, ô Phaon! — Ton amour odieux
Retombera sur elle : il faudra qu'elle expie
Les tourments infernaux de cet amour impie.

J'enchaînerai son cœur, déchiré par lambeaux,
Sur un roc où viendront se nourrir les corbeaux...
Si tu savais, Phaon, comme je t'aime encore!

La nuit vient. Elle cherche des yeux dans l'immensité.

Tu ne me verras plus à la prochaine aurore.
Si tu vas sur la mer... et si tu te souviens...
A nos beaux soirs passés, Phaon, si tu reviens,
Les vagues te diront que ma bouche mourante
Cherchait la tienne, ami, sur la vague pleurante,
Et que si je me jette à la mer, à la mort,
C'est qu'en tes bras aimés je crois aller encor.

Elle se précipite.

SCÈNE VI.

PHAON, LE PÊCHEUR.

PHAON.

Sapho! Sapho! Dieux Grands! est-ce elle que j'ai vue
Qui se précipitait?

Il court vers la mer en tendant les bras.

LE PÊCHEUR.

O douleur imprévue!
Entre ses deux amours voilà Phaon tout seul :
L'une va dans la mer se draper d'un linceul

L'autre va s'oublier aux passions charmantes :
Par l'amour et la mort il perd ses deux amantes.

Erhoé, tout éperdue, apparaît et disparaît.

SCÈNE VII.

LES SYRÈNES.

Elles s'approchent du rivage et soulèvent Sapho dans leurs bras.

CHANT DES SYRÈNES.

Elle a dit son secret aux filles de la mer,
Parmi nous la muse est venue,
Versant au flux les pleurs de son amour amer,
Et nous livrant sa gorge nue.

Elle a dit son amour et sa douleur aux flots
Du haut du rocher prophétique ;
Nous avons recueilli les cris et les sanglots
De son désespoir poétique.

Elle est morte, Sapho, mais le tombeau mouvant,
Les grandes vagues écumantes,
Diront longtemps encor que son cœur est vivant
Dans le cœur des folles amantes.

Elle est morte, Sapho, pour avoir trop aimé
En sa passion souveraine;
Mais son âme vivra dans l'avenir charmé,
Son âme, invisible syrène.

Couchons-la doucement dans un lit de roseaux.
Sous ses cheveux ensevelie,
Qu'elle dorme à jamais au bruit chanteur des eaux
Et que son triste cœur oublie.

PANTHÉISME.

LES CENT VERS DORÉS DE LA SCIENCE.

DÉDIÉ A LÉONARD DE VINCI.

J'ai tout vu : la luxuriance
M'a couronné dans mes vingt ans ;
Mais je cherche encor la science
Sous l'arbre aux rameaux irritants.

Des visions du vieil Homère,
J'ai peuplé tous les Alhambras.
— Païenne ou biblique chimère,
Vous m'avez brisé dans vos bras !

Pour m'enivrer, je l'ai saisie,
La coupe d'or, aux mains d'Hébé ;

Mais de mes yeux dans l'ambroisie
Ah! que de larmes ont tombé!

J'ai, dans ma jeunesse irisée,
Vécu comme un aérien,
Poursuivant ma blanche épousée
Au contour euphanorien ;

Ou bien fuyant l'idéalisme,
Que j'ai tant recherché depuis,
Je saisissais le réalisme
Tout ruisselant de l'eau du puits.

J'ai vu Rachel à la fontaine,
Judith, Suzanne et Dalilah;
J'ai surpris la Samaritaine
Au puits où Dieu la consola.

Madeleine la pécheresse,
Avec passion je l'aimai!
Et Diane la chasseresse
D'un vert amour du mois de mai.

Diane! je me suis fait pâtre
Pour voir tes pieds nus sur le thym!
— D'Aspasie et de Cléopâtre
J'ai rallumé le cœur éteint.

J'ai lu les pages savoureuses
Du beau roman vénitien

Dans le regard des amoureuses
De Giorgione et Titien.

Souvent envolé sur un rêve,
Rouvrant le Paradis perdu,
Sous l'arbre j'ai surpris mon Ève
Rêveuse après avoir mordu.

J'ai trouvé la cythéréenne
Dorée au flanc comme un raisin,
Et la pâle hyperboréenne
Ciel dans les yeux et neige au sein.

Ouïssant chanter les syrènes,
J'ai couru cent fois l'archipel;
Mais, dans le pays des Hellènes
Nul ne répond à mon appel.

Vainement je me passionne
Pour la sagesse des anciens,
La Minerve de Sicyone
Garde leurs secrets et les siens.

O mon esprit, quand tu t'enivres,
Mon cœur est toujours étouffé,
Comme la science en ces livres
Dont j'ai fait un auto-da-fé.

Dieux visibles et dieux occultes,
Du Paradis au Phlégéton,

J'interroge en vain tous les cultes
Depuis l'autel jusqu'au fronton.

Quand je suis avec les athées,
Je vois rayonner Dieu partout;
Et devant les marbres panthées
Je m'incline et j'adore Tout.

J'ai reconnu l'autel antique
Avec Platon au Sunium;
Mais j'ai vu l'église gothique
Et j'ai chanté le *Te Deum.*

Michel-Ange devant sa fresque
M'ouvre un ciel sombre et radieux;
Mais Phidias me prouve presque
Que tous ses marbres sont des dieux.

J'ai lu jusqu'aux hiéroglyphes;
J'ai couru jusqu'au Labrador;
J'ai, dans le jardin des califes,
Dérobé la tige aux fleurs d'or [1].

Sur les ailes du vieux Saturne,
J'ai cueilli tout fruit où l'on mord;
Mais je commence à sculpter l'urne
Où croissent les fleurs de la mort.

[1] Les fleurs de la science, — les fleurs de l'amour, — les fleurs de la mort.

Rabbin, prophète, oracle, brahme,
Les sibylles de la forêt,
L'eau qui chante, le vent qui brame,
Ne m'ont jamais dit LE SECRET.

LA VÉRITÉ — LA POÉSIE
Laissent mon cœur inapaisé,
Et devant le vieux Sphinx d'Asie,
Je vais, triste, pâle, brisé.

« Sphinx, révèle-moi le mystère!
Faut-il vivre au ciel éclatant
Avec son âme, — ou sur la terre
Avec son corps toujours flottant? »

Le Sphinx daigne m'ouvrir son livre
A la page de la raison :
C'EST DANS SA MAISON QU'IL FAUT VIVRE,
LA FENÊTRE SUR L'HORIZON.

LA MAISON, c'est mon corps. La joie
Y fleurit comme un pampre vert;
LA FENÊTRE où le jour flamboie,
Ce sont mes yeux : le ciel ouvert.

LES SYRÈNES.

RHYTHME PRIMITIF.

I

Elles sont toutes là : Agœophone, Pisinoé, Ligye, Molpo, Parthénope ; les unes nées des baisers de la mer sur le rivage et des baisers du soleil sur la vague amoureuse ; les autres nées des danses de Terpsichore sur le fleuve Achéloüs.

Les syrènes sont sorties de la mer en chantant, quand Vénus a secoué les perles de son sein, — son sein doux au regard et à la bouche comme une pêche des vergers de l'Olympe.

Elles sont là, « perfides comme les ondes, » groupées sur une île flottante et appelant à elles les lointains passagers.

II

Celles qui, couronnées de perles et d'herbes marines,

sont au sommet du rocher, jouant de la flûte et de la cythare, ce sont les *Nymphes de l'Idéal*, celles-là qui chantent les songes de la Poésie.

Elles voudraient entraîner les passagers dans les pays d'outre-mer, où l'Idéal pose ses pieds de feu et ses ailes de neige.

Leurs yeux bleus parlent du ciel, leurs cheveux blonds parlent du soleil.

III

Celles qui, couronnées de perles et de pampre vert, sont renversées dans les herbes fleuries du rocher, ce sont les *Chimères de la Jeunesse*, qui enchaînent le monde dans leurs bras de neige et dans leurs chevelures ondoyantes.

Celles qui, couronnées de corail éclatant comme la braise, sont couchées sur l'eau, enivrées par la mer comme les bacchantes par la grappe foulée, ce sont les *Voluptés*, — charmantes et cruelles.

Celles-là ne chantent pas; mais les flots amoureux chantent en les baisant d'une lèvre furieuse.

LA CHANSON DES SYRÈNES.

I

« Nous sommes les Achéloïdes. Non loin du trône d'or, nageant dans l'azur où l'Amour sourit et répand

des roses, nous chantons avec les vents et les vagues.

« Nous écrivons nos hymnes sur la mer; mais les dieux jaloux effacent tous les jours nos chansons.

« Passagers, qui voulez courir d'un monde à l'autre, arrêtez-vous dans notre palais : nous versons, dans une coupe d'argent, les chastes délices et les altières voluptés.

II

« Nous racontons toutes les joies mystérieuses de Vénus; car nous avons assisté au banquet des dieux : — les dieux qui s'égayent et qui content quand Hébé leur verse l'ambroisie.

« Nous enseignons la Paresse qui aime l'Amour, l'Orgueil qui veut escalader le ciel, toutes les Passions tendres et violentes.

III

« Lachésis, fille de Jupiter, laisse pendre dans nos mains le fil de ta vie, ô voyageur! Viens à nous, et nous endormirons tes douleurs sur notre sein plus doux que la plume.

« Quand on nous a entendues, notre chant s'attache au cœur. Ulysse lui-même était pris par cette chaîne de roses.

« Mais Ulysse, attaché au mât du vaisseau par des chaînes de fer, ne pouvait accourir à nous. Ulysse fuyait lâchement devant les Passions. »

IV

Cependant le passager vient, ébloui par la beauté, enivré par la chanson.

Il se précipite au sommet du rocher, à travers les herbes, les herbes fleuries qui lui déchirent les pieds jusqu'au sang.

Il veut saisir les *Nymphes de l'Idéal*, mais elles s'évanouissent dans la vague qui passe.

Il tombe dans les bras des *Chimères de la Jeunesse*, qui le poussent tout meurtri dans les bras insatiables des *Voluptés*, — les louves et les lionnes sombres et rayonnantes.

V

Il croit sourire à la vie, mais la mort est là qui veille sur les folies de son cœur.

Les Syrènes, ce sont les Passions de la vie, — adorables, folles et cruelles; — Le vrai sage les traverse sans se faire enchaîner au mât du vaisseau; — le poëte ne les fuit pas comme le vieil Ulysse; il se jette éperdûment dans leurs bras, il s'enivre de leurs chansons, il creuse sa tombe avec elles.

Car le poëte dit que la sagesse est stérile, surtout quand elle se nomme Pénélope et qu'elle enfante Télémaque.

LA

CHANSON DU FAUNE.

DÉDIÉ A BENVENUTO CELLINI.

I

Elle est cassée, elle est cassée,
Ma cruche que j'aimais !
Pour moi toute joie est passée ;
Elle est cassée !
Je n'y boirai plus jamais,
Jamais !

Qu'un funèbre cyprès s'incline sur ma tête.
O Jupiter, dis-moi si le jour de ta fête
Une cruche si belle était aux mains d'Hébé ?
Ah ! combien je maudis l'heure où je suis tombé !

Quand l'hamadryade légère,
Toute palpitante accourait
Devant ma grotte bocagère,
A ma cruche elle s'enivrait.

Un jour, — quel souvenir ! — je rêvais sous un arbre;
En poursuivant un cerf, Diane aux pieds de marbre,
Me demanda ma cruche et la vida d'un trait.
Ah ! comme j'ai suivi ses pas dans la forêt !

II

Elle est cassée, elle est cassée,
Ma cruche que j'aimais !
Pour moi, toute joie est passée;
Elle est cassée !
Je n'y boirai plus jamais,
Jamais !

Apollon sur ma cruche avait gravé l'histoire
De Pan qui dans ses bras, cherchant une victoire,
Vit en roseaux chanteurs se métamorphoser
La nymphe Ea fuyant ainsi l'ardent baiser.

Mais Pan, enivré par la lutte,
Sous ses dents coupa des roseaux
Dont il fit soudain une flûte
Qui chanta comme les oiseaux.

Pan joua tristement, aux rives solitaires,
Un chant voluptueux, si doux, que les panthères,
Les tigres indomptés, se déchirant entre eux,
En rugirent d'amour dans les bois ténébreux.

III

Elle est cassée, elle est cassée,
Ma cruche que j'aimais!
Pour moi, toute joie est passée;
Elle est cassée!
Je n'y boirai plus jamais.
Jamais!

Sur ma cruche on voyait, dans un chœur de dryades,
Les fils de Sémélé qu'ont bercés les Hyades;
A ses pieds sommeillait un tigre tacheté;
Désarmés, les amours jouaient à son côté.

Les dryades, troupe bruyante,
Dansaient en voilant leurs seins nus
De leur chevelure ondoyante
Parfumée au bain de Vénus.

Et Bacchus étendu sur des feuilles d'acanthe
Ouvrait sa lèvre rouge à la jeune bacchante,
Qui pressait sous ses doigts une grappe aux cent grains.
— Faune, finiras-tu de chanter des chagrins?

LE VOILE SACRÉ.

DÉDIÉ A MADELEINE.

Près de Padoue, au sein de ce riche pays
Où le pampre s'étend sur le blé de maïs
(Que n'ai-je vos pinceaux, Titien ou Véronèse,
Pour ce divin tableau digne de la Genèse!)
Une femme était là, caressant de la main
Un bambino couché sur l'herbe du chemin :
Plus souples et plus longs que les rameaux du saule,
Ses cheveux abondants tombaient sur son épaule;
Elle était presque nue, à peine un peu de lin
Lui glissait au genou; plus d'un regard malin
Courait, comme le feu, de sa jambe hardie
A sa gorge orgueilleuse en plein marbre arrondie.

Elle se laissait voir, naïve en sa beauté,
Sans songer à voiler sa chaste nudité;
Dieu l'avait faite ainsi, comme il avait fait Ève,
Un matin qu'il voulait réaliser un rêve :

Pourquoi cacher au jour ce chef-d'œuvre charmant,
Créé pour être vu, divin enchantement!
A la fin, devinant qu'on la trouvait trop belle,
Elle voulut voiler cette gorge rebelle;
Elle étendit la main, mais le voile flottait.
Son front avait rougi; de femme qu'elle était,
Elle redevint mère : — avec un doux sourire,
Un sourire plus doux que je ne saurais dire,
A son petit enfant elle donna son sein.
O sublime action! Les anges par essaim,
Chantant Dieu, sont venus pour voiler de leurs ailes
L'altière volupté de ces saintes mamelles.

VIOLANTE.

DÉDIÉ A PRAXITÈLE.

I

Elle était fille de Palma, la belle Violante.

Quand le quinzième printemps eut fleuri sur ses joues, le peintre s'agenouilla devant sa fille, comme devant une image de la sainte Vierge Marie, reine des anges :

« Violante, Violante, — lys épanoui dans mon amour sur les flots bleus de ma belle Venise, — ta gloire en ce monde sera incomparable : la Vierge que je vais peindre pour l'église de la Rédemption sera ton image fidèle, ô Violante!

« Car tu es l'image des saintes filles qui sont là-haut dans le ciel où est Dieu.

« Car l'or de tes cheveux est tombé du ciel comme un rayon d'amour; car la flamme qui luit dans tes

yeux, c'est la flamme divine que les anges allument sur leurs trépieds d'argent. »

II.

Et, disant ces mots, le peintre prit sa palette, et peignit pour la gloire de l'art et pour la gloire de Dieu.

La Vierge, qui s'anima sur le panneau de bois de cèdre, fut un chef-d'œuvre tout rayonnant d'amour et de vérité.

Quand le tableau fut achevé, Violante s'envola comme un oiseau pour aller chanter sa chanson. Elle était née pour aimer comme toutes les filles de la terre. Dieu lui-même, qui aime la jeunesse en ses égarements, jette des roses odorantes sur le chemin de Madeleine pécheresse.

III

Comme elle allait chantant sa chanson, elle rencontra Titien et son ami Giorgione.

— Mon ami Titien, quel chef-d'œuvre tomberait de nos palettes, si une pareille fille daignait monter à notre atelier! Quelle Diane chasseresse fière et élégante ! Quelle Vénus tout éblouissante de vie et de lumière!

— Si elle venait dans mon atelier, dit Titien tout ému, je tomberais agenouillé devant elle, et je briserais mon pinceau.

Violante alla dans l'atelier du Titien : il ne brisa

point son pinceau. Après avoir respiré avec elle tous les parfums enivrants d'une aube amoureuse, il la peignit des fleurs à la main, plus belle que la plus belle.

IV

Giorgione vint pour voir ce portrait, mais Titien cacha la femme et le portrait.

Longtemps il vécut dans le mystère savoureux de cette passion si éblouissante et si fraîche : c'était le rayon dans la rosée.

Un jour, plaignez la fille de Palma le Vieux! Titien exposa le portrait de sa maîtresse. Tout le monde allait l'aimer, mais l'aimait-il encore?

Après avoir souri aux Vénitiens par les yeux et les lèvres de sa maîtresse, Titien, enivré par le bruit.... (Plaignez Palma le Vieux, qui ne voyait plus sa fille que dans les vierges de la Rédemption!) Titien métamorphosa Violante en Vénus sortant de la mer vêtue de vagues transparentes.

V

L'Art avait étouffé l'Amour: Violante était si belle, qu'elle se consola dans sa beauté; son règne était de ce monde, elle régna.

Un soir, à l'heure du salut, elle entra à l'église de la Rédemption. La voyant entrer, on disait autour d'elle : Voilà Violante qui se trompe de porte.

En respirant les fumées de l'encensoir, elle tomba agenouillée devant un autel où son père venait prier

souvent. L'orgue éclatait dans ses louanges à Dieu ; les jeunes Vénitiennes chantaient avec leurs voix d'argent l'hymne à la reine des anges.

Violante leva les yeux, ces beaux yeux qu'avaient allumés toutes les passions profanes.

VI

Son regard tomba sur une figure de Vierge, la plus pure, la plus noble, la plus adorable qui fût dans l'église de la Rédemption.

— Sainte Marie, mère de Dieu, murmura-t-elle doucement, priez pour moi.

Elle était frappée de la beauté toute divine de cette Vierge, qui semblait créée d'un sourire de Dieu.

— Hélas ! on me dit que je suis belle, c'est encore un mensonge de l'amour ; la beauté, la voilà dans tout son éclat avec une pensée du ciel.

Un souvenir était venu agiter son cœur, un vague souvenir, un éclair dans la nue.

VII

— Quand j'étais jeune, dit-elle en contemplant la Vierge, quand j'avais seize ans....

Elle tomba évanouie sur le marbre. Cette Vierge si belle, qui se détachait sur un ciel d'or et d'azur : c'était la Vierge de Palma le Vieux.

Violante s'était reconnue.

— O mon Dieu ! s'écria-t-elle en devorant ses larmes, pourquoi avez-vous permis cette métamorphose?

Elle qui la veille encore se trouvait si belle dans son miroir de Murano, elle cacha sa figure comme si elle se voyait dans toute l'horreur de ses égarements.

VIII

Elle se leva et sortit de l'église, respirant avec une sombre volupté l'amère odeur de la tombe.

Où alla-t-elle? Le soleil, l'amoureux soleil de Venise, vint sécher la dernière perle tombée de ses yeux.

Où alla-t-elle? On était dans la saison où le pampre commence à dévoiler ses altières richesses.

Elle rencontra Paul Véronèse, qui la couronna des premières grappes dorées de la Brenta. O ma Vierge! disait Palma le Vieux; — ô mon Idéal! disait Giorgione; — ô ma Maîtresse! disait Titien; — ô ma Bacchante! dit Paul Véronèse.

LA

MAITRESSE DU TITIEN.

DÉDIÉ A GIORGIONE.

O fille de Palma ! Violante adorée,
Poëme que Titien jusqu'à sa mort chanta,
Folle œuvre du Très-haut par le soleil dorée
Comme un pampre lascif qu'arrose la Brenta !

Fleur de la volupté, splendide Violante,
Ton nom vient agiter la lèvre avant le cœur,
Tu soulèves l'amour sur ta gorge brûlante
Où les pâles désirs s'abattent tous en chœur.

O fille de l'Antique et de la Renaissance,
Espoir des dieux nouveaux, souvenir des anciens,
Païenne par l'éclat et la magnificence,
Histoire en style d'or des amours vénitiens,

Sur le marbre un peu blond de ton épaule altière,
Que j'aime tes cheveux à longs flots répandus!
Dans ces spirales d'or que baigne la lumière,
Que de fois en un jour mes yeux se sont perdus!

Palma faisait de toi sa plus pure madone,
La vierge de quinze ans t'adore en ses portraits;
Titien faisait de toi Madeleine qui donne,
Qui donne à ses amants ses visibles attraits.

O femme, tour à tour chaste comme Suzanne
Et faible comme Hélène, — Idéal, Vérité, —
Viens me dire pourquoi, divine courtisane,
Pourquoi Dieu t'a donné cette ardente beauté?

C'est qu'il faut que le cœur à l'esprit s'harmonise;
Titien cherchait encor les sentiers inconnus:
Pour qu'il eût du génie, ô fille de Venise,
Tu sortis de la mer comme une autre Vénus.

Dans tes yeux noirs et doux sa gloire se reflète;
Car cet or qu'on croirait au soleil dérobé,
Ces prismes, ces rayons, ces fleurs de sa palette,
Par un enchantement, de tes mains ont tombé.

Oui, grâce à toi, Titien réalisa son rêve:
Sans l'amour à quoi bon les splendeurs de l'autel?
Dieu commence l'artiste et la femme l'achève:
C'est par la passion qu'on devient immortel.

LA JEUNE FILLE
QUI SE NOURRIT DE ROSES.

DÉDIÉ A L'ARIOSTE.

I

A Venise, dans un vieux palais visité par les flots bleus de l'Adriatique, j'ai vu un tableau représentant une jeune fille devant une table chargée de roses. Jamais plus idéale volupté ne m'était apparue dans ce pays du Giorgione et du Tasse.

C'est le portrait de Giacinta, peint par son amant Schiavoni.

Muse voyageuse, qui va recueillant par le monde les larmes de la vie privée, raconte, sans prendre ta lyre, l'histoire du dernier souper de Giacinta.

II

« Voici l'histoire de Schiavoni et de Giacinta, un pauvre peintre et une belle fille.

« Il commença par être peintre d'enseignes. Il était

né à Sebenico, en Dalmatie. Il vint de bonne heure à Venise, où nul peintre alors célèbre ne daigna lui servir de maître.

« Cependant Titien le rencontra un jour qu'il allait, ses tableaux à la main, les offrir à un marchand. Le grand peintre fut surpris de la touche originale de Schiavoni. — Qui donc t'a enseigné ces tons transparents et ces belles attitudes? — Je ne sais pas. — Pourquoi cette pâleur? — J'ai faim.

III

« Titien prit la main de Schiavoni et l'emmena à la bibliothèque de Saint-Marc : — Voilà de quoi gagner ton pain.

« Schiavoni peignit trois ronds près du campanile : des cavaliers sabrant leurs ennemis; un évêque qui assiste des pauvres, un roi qui distribue des récompenses à ses soldats.

« Mais, après quelques jours de repos, il retomba en pleine misère; il n'avait travaillé que pour payer ses dettes et passer gaiement le carnaval. Il ne rencontra plus Titien, il n'osa plus aller à lui.

IV

« Il se consolait dans l'amour d'une belle fille qu'il avait vue un soir pleurant sur le Rialto. — Pourquoi pleurez-vous? — Mon père est embarqué et ma mère est morte. — Venez avec moi, car moi aussi je pleure, et comme vous je suis seul.

« Elle le suivit. Elle lui donna sa beauté, il lui donna son cœur. Mais Dieu sans doute ne bénit pas ces fiançailles.

V

« Pourtant ils espérèrent. Lui, le grand peintre, il avait fait de son art un métier; il peignait des enseignes ou des copies. Ils habitaient une petite maison non loin des palais Barbarigo et Foscari. La nuit ils entendaient chanter les joies de la vie; ils ne pouvaient s'endormir, parce qu'ils avaient faim.

« Giacinta n'avait pas faim pour elle, mais pour ses enfants. Tous les ans, elle avait un enfant de plus, — et huit années déjà s'étaient écoulées depuis la rencontre sur le Rialto. — La Providence a de cruelles ironies.

VI

« Les Pères de Sainte-Croix vinrent un jour commander une Visitation à Schiavoni : il se mit au travail, croyant que les mauvais jours allaient finir pour sa chère Giacinta. Le tableau achevé, ce fut une fête dans l'église. Venise tout entière vint apporter des fleurs devant la madone.

« Le peintre demeura en l'église jusqu'à la nuit. Quand tous les fidèles se furent retirés, il s'approcha des Pères de Sainte-Croix, et leur demanda un peu d'argent. — Nous n'en avons pas; emportez des fleurs, comme un tribut à votre génie.

VII

« Schiavoni saisit avec désespoir deux bouquets de roses et s'enfuit comme un fou.

Giacinta était à sa rencontre avec ses huit petits enfants sur le seuil de la porte. — Des bouquets de roses! dit-elle avec son divin sourire. — Oui, voilà quelle est la monnaie des Pères de Sainte-Croix! dit Schiavoni en jetant avec fureur les roses aux pieds de sa maîtresse.

« Elle pâlit et ramassa les roses. — Je vais servir le souper, dit-elle; amuse un peu ces pauvres petits.

VIII

« Schiavoni appela les enfants dans son atelier. Pauvre nichée affamée qui criait misère par tous ses becs roses! Quand il reparut, la table était mise; tous les enfants prirent leur place accoutumée.

« Dès que Schiovani se fut assis, Giacinta lui servit sur deux plats d'étain les bouquets de roses effeuillées.

« Ce fut le dernier souper de Giacinta. »

EUTERPE.

DÉDIÉ A CORRÉGE.

J'avais pris le matin fusil et gibecière,
Et, bravant le soleil, les ronces, la poussière,
Je courais le regain, le bois et le sentier,
Ne m'arrêtant qu'à peine aux sources du moustier.
J'allais, avec ardeur, cependant que le lièvre
Broutait l'herbe embaumée à l'ombre du genièvre,
Que le ramier dormait au fond du vert berceau,
Et que le daim jouait en buvant au ruisseau ;
Voilà que tout à coup, au détour de la haie,
Je trouve sous un orme, où le bouvreuil s'égaye,
Euterpe au sein bruni, la muse du hautbois,
Qui répand ses chansons par les prés et les bois.

— Par Apollon, salut, Euterpe la rustique!
As-tu donc retrouvé la flûte poétique?
Vas-tu réveiller Pan qui dort dans les roseaux,
Pour ouïr tes concerts avec les gais oiseaux?
— Depuis plus de mille ans que je suis exilée,

Poëte, nul encor, nul ne m'a consolée.
Un barbare a brisé la lyre d'Apollon ;
J'ai vu se dépeupler tout le sacré vallon ;
J'ai vu partir mes sœurs, ces urnes d'ambroisie
Où coulait tant d'amour et tant de poésie.
Après avoir longtemps pleuré sous les cyprès,
Moi, je me suis enfuie à travers les forêts,
Avec le souvenir de nos divins rivages.
Quels siècles j'ai passés dans les pays sauvages,
Ne trouvant plus d'échos à mes hymnes sacrés
Quand avec le hautbois je chantais dans les prés !
Enfin, je te surprends, ô chasseur, ô poëte !
Et ma lèvre frémit sur ma flûte muette.

LA CHANSON D'EUTERPE.

Réveillez-vous, nymphes des bois,
J'ai repris ma flûte d'ivoire !
Naïades qui versez à boire
Au chasseur triomphant comme au cerf aux abois ;
Venez, ô troupes bocagères,
Sourire à mes chansons légères ;
Sylvains au pied fourchu, préparez vos hautbois
Et répétez mes airs champêtres ;
Pour venir danser sous les hêtres,
Réveillez-vous, nymphes des bois !

L'Aurore matinale à l'Orient dénoue
Sa chevelure d'or, qui lui voile la joue ;

Apollon, dieu du jour, dont fument les autels,
Viens sur ton char de feu réjouir les mortels.

C'est la saison des fruits : fuyez, blondes abeilles,
Pomone en vous chassant va remplir ses corbeilles;
Le faucheur sur la gerbe enfin s'est assoupi;
Cérès a vu tomber jusqu'au dernier épi.

Bacchus s'est couronné d'une feuille d'acanthe;
Il traverse la vigne où chante la bacchante;
Il agite son thyrse orné de pampres verts,
Et contemple sa coupe où j'ai gravé des vers.

Et, pendant que Bacchus vient avec Ariane,
Vénus va s'exiler. Tu triomphes, Diane!
Trompé par ta beauté, l'Amour, l'aveugle enfant,
T'a donné son carquois et son arc triomphant.

Tu vas poursuivre encore, en tunique flottante,
Le cerf tout éploré, la biche haletante;
Prends garde au souvenir de l'amoureux chasseur,
Fière amante des bois, d'Apollon chaste sœur!

J'ai repris ma flûte d'ivoire;
Réveillez-vous, nymphes des bois,
Naïades qui versez à boire
Au chasseur triomphant comme au cerf aux abois;
Venez, ô troupes bocagères,
Sourire à mes chansons légères;

Sylvains au pied fourchu, préparez vos hautbois,
Et répétez mes airs champêtres.
Pour venir danser sous les hêtres,
Réveillez-vous, nymphes des bois !

Les Heures, secouant les cyprès et les roses,
Passent sans s'arrêter en leurs métamorphoses,
Et déjà la Prêtresse immole de ses mains
Une blonde génisse au maître des humains.

Sur les prés du vallon le troupeau se disperse,
Le bœuf traîne à pas lents la charrue et la herse ;
Dans le sillon fumant le laboureur pieux
Va fécondant Cybèle et rend grâces aux dieux.

O mon maître, Apollon ! Daphné la chasseresse
Brave sous les lauriers ta divine caresse ;
Mais, si tu viens près d'elle en lui disant des vers,
Elle ornera ton front de lauriers toujours verts.

Vénus, où donc es-tu ? les colombes sacrées
Avec le char d'azur s'envolent effarées.
La déesse aux beaux yeux dont l'empire est si doux,
Messagères d'amour, où la conduisez-vous ?

Voilà qu'un cri de joie ouvre les bacchanales,
Et déjà de Bacchus les filles matinales
Se répandent en chœur sur les coteaux voisins,
Ceignant leur front de pampre et cueillant des raisins.

J'ai repris ma flûte d'ivoire,
Réveillez-vous, nymphes des bois!
Naïades qui versez à boire
Au chasseur triomphant comme au cerf aux abois;
Venez, ô troupes bocagères,
Sourire à mes chansons légères;
Sylvains au pied fourchu, préparez vos hautbois,
Et répétez mes airs champêtres.
Pour venir danser sous les hêtres,
Réveillez-vous, nymphes des bois!

LA SOURCE.

DÉDIÉE A PRUDHON.

I

Elle se nommait Mœra, la blonde et blanche fille d'Halirrhoé, reine des nymphes de la mer. Son berceau, c'était la vague amoureuse, qui la portait sans secousse jusqu'au rivage.

Quand le quinzième printemps vint saluer son front sur la mer Ionienne, Jupiter descendit de l'Olympe pour soulever sa tunique flottante.

Elle vint sur le rivage secouer sur le sable les perles de ses pieds d'argent. Jupiter, sous la figure d'un jeune mortel, s'agenouilla pour baiser le sable frémissant tout baigné de rosée.

II

Mais Mœra, indignée d'être surprise, s'enveloppa dans sa virginité et se précipita dans la mer. Jupiter la suivit comme un nuage sur l'eau : — « Je suis le roi des dieux. L'Olympe est mon trône, le monde est

mon royaume. Je vis d'ambroisie et d'amour. Hébé me verse l'ambroisie dans une coupe d'or ; Mœra me versera l'amour par une bouche de rose. »

Mais Mœra fuyait toujours. Quand Jupiter la voulait saisir, elle lui versait d'une main outragée l'onde amère sur les lèvres.

III

En vain le roi des dieux lui parle avec passion du bois sacré de l'Ida, où les nymphes chantent les joies amoureuses, au battement d'ailes des blanches colombes de Vénus.

Quand Jupiter au front majestueux n'aime pas, il se venge. Il saisit avec violence Mœra aux pieds d'argent, et l'emporte dans le vol d'un aigle au sommet du mont Ida, que couronne la neige aimée de Diane.

« Puisque ce beau sein couvre un cœur de marbre, lui dit Jupiter en courroux, je te condamne à vivre éternellement dans cette neige, moins glaciale que toi. »

IV

Il dit et retourne dans l'Olympe, tout radieux de vengeance. Mœra pleura sa mère et ses compagnes de la mer Ionienne. Peu à peu elle s'enfonça dans la neige, comme dans une robe immaculée, avec un frémissement de joie et de pudeur.

Mais peu à peu la neige fondit et coula de ses che-

veux épars, de son sein arrondi, de ses hanches savoureuses.

Zéphire vint à elle, et sema sur la route la rose aux vertes épines, la violette au doux parfum, l'hyacinthe aux fraîches couleurs, le narcisse qui se regarde dans la rosée.

V

Comme dans le bois sacré où Diane se baigne avec mystère sous les sombres arcades, des branches ténébreuses s'élevèrent au-dessus d'elle. Jamais retraite aimée des nymphes bocagères ne fut plus fraîche et plus odorante.

Diane et le chœur des chasseresses s'y vinrent rafraîchir après la course matinale. Diane baisa d'un chaste baiser le front rêveur de la Sourée.

Tous les bergers qui conduisent leurs génisses enjouées au pied du mont vinrent pieusement à la Source avec leurs cruches de grès. Mœra leur versait l'eau la plus pure qui ait coulé sur la terre.

Et, tout en emplissant leurs cruches, elle leur chantait son hymne par la voix poétique des flots et des vents :

CHANSON DE LA SOURCE.

« N'aimez pas, bergers du mont Ida. L'amour est une folie furieuse qui nous égare jusqu'aux ténèbres des bêtes féroces.

« N'aimez pas, si vous voulez préserver vos yeux des larmes qui brûlent comme la forge de Vulcain. Diane à l'arc d'argent me l'a dit en buvant les perles de mon sein glacial.

« N'aimez pas, si vous voulez reposer en paix dans la prairie ombragée en défiant toutes les vipères de la jalousie.

« N'aimez pas, Diane aux flèches d'or, souveraine des forêts profondes, est plus belle que Vénus, fille de Jupiter, le maître des Dieux, et mère de Cupidon aux flèches de feu. »

Et quand la Source avait ainsi chanté, les bergers du mont Ida se dispersaient tout en plaignant Mœra de n'avoir pas aimé ; car elle était si belle, les pieds dans la neige et la gorge ruisselante !

L'IDÉAL.

DÉDIÉ AUX POETES VIVANTS.

J'ai pris une cythare à mon maître Apollon.
Et je chante Idéa dans le sacré vallon.

Chastes vierges des bois, nymphes inviolées,
Venez danser en chœur sous vos cheveux voilées.

Venez, ne craignez pas les regards provoquants
Des dieux olympiens ou des lascifs bacchants.

Bacchus s'est endormi sur les pieds d'Ariane,
Et seule pour vous voir, j'entends venir Diane

Idéa sur la mer naquit, sœur de Vénus,
Un jour que Cynthia secouait ses seins nus.

La vague la porta jusque sur le rivage,
Mais Idéa s'enfuit dans la forêt sauvage.

Ses pieds ne touchaient pas la terre; elle volait
Dans le ciel azuré plus blanche que le lait.

Elle alla sur les monts que la neige couronne,
Où Phébus ne voit pas de pamprée en automne.

Voilant son chaste sein d'un flottant arc-en-ciel.
Des abeilles d'Hymette elle suça le miel.

Imprimant son beau pied sur la neige éclatante,
Dans l'air et le rayon elle vécut contente.

Le monde aime Idéa depuis quatre mille ans;
Elle rit des amours tendres ou violents.

Nul encor, chevauchant sur l'aigle ou sur la nue,
N'a monté ta montagne, ô déesse inconnue!

Nul, hormis le poëte amoureux; — celui-là
Seul étreint sur son cœur ton sein qu'Iris voila.

L'HÉLÈNE DE ZEUXIS.

DÉDIÉ A DIDEROT.

I

Dans l'atelier de Zeuxis où la lumière orientale ruisselle comme la chevelure blonde de Cérès,

Sept jeunes Athéniennes entrent quand les Heures tressent leurs guirlandes de roses et de soucis sous le soleil couronné de feu.

Le peintre a dénoué leurs ceintures; le peplum tombe à leurs pieds comme le flot écumant qui souleva Vénus.

Elles ne sont plus vêtues que de leurs chevelures flottantes et de la chasteté du peintre. Zeuxis prend sa palette pour chanter une hymne à la Beauté : il va peindre Hélène.

II

La première femme que Jupiter a créée était belle

comme un rêve de dieu olympien ; mais peu à peu les formes, si parfaites sous la main du Créateur, s'altèrent en passant par la main des hommes.

La Beauté n'apparaît plus aux artistes que par fragments radieux.

Pour peindre Hélène, Zeuxis choisit les sept plus belles filles d'Athènes ;

III

Car l'une avait la hanche savoureuse de Vénus ; l'autre, la jambe frêle et souple de la Chasseresse ;

Celle-ci, la figure d'Hébé ; celle-là, la grâce des trois Grâces ;

La cinquième avait le col voluptueux de Léda, se détournant des baisers du cygne ;

La sixième avait le sein orgueilleux de Junon : on eût dit la neige empourprée par le soleil couchant ;

La septième avait la chaste beauté de Daphné, qui a caché son flanc de marbre dans un rameau vert.

Qui dira jamais les couleurs, la transparence, les veines d'azur de ce beau flanc virginal !

IV

Mais celle-ci, quand le peplum tomba à ses pieds, s'enfuit tout effarée comme une colombe surprise à son premier battement d'aile amoureux, ou comme la vestale qui, près du trépied d'or, voit son image rayonnante dans le miroir d'acier poli.

Zeuxis ne courut pas après elle; il se contenta des six Athéniennes qui lui dévoilaient leurs beautés.

Mais quand Hélène fut peinte :

Elle est belle, dit l'aréopage; elle a toutes les beautés des six jeunes filles qui se sont dévoilées à toi, ô Zeuxis! mais il lui manque la pudeur de la septième.

MARTIA ET MARGUERITE.

DÉDIÉ A MICHEL-ANGE.

I

Martia la Romaine à la palette ardente,
Qui peignit des tableaux qu'aurait signés le Dante,
Voulut vivre pour l'Art. Plus d'un jeune Romain
Lui parla maintes fois d'amour sur son chemin ;
Elle te fut rebelle, ô Vénus d'Ionie,
Et son cœur ne brûla que des feux du génie.

L'Art fut le divin culte où son esprit rêveur
S'enfermait avec joie en ses jours de ferveur;
Son atelier était le temple où la vestale
Veille avec piété sur la flamme fatale.

Ses compagnes en vain lui chantaient doucement
La chanson qui jaillit des lèvres d'un amant
Et court comme le feu sur les rives du Tibre ;
Martia leur disait : « Esclaves, je suis libre ;

Je n'appartiens qu'à l'Art, l'Art, cet enfant des dieux,
Qui ceint mon chaste front d'un éclat radieux ;
Ma couronne invisible, ô mes chères compagnes !
Est plus douce à porter que la fleur des campagnes
Dont le pâtre amoureux s'enivre le matin,
Alors que la rosée emperle encor le thym.
Vous hantez ici-bas la passion profane
Qui n'a rien d'immortel, qui fleurit et se fane ;
Ma sainte passion est vivante à jamais,
Et j'aimerai demain ainsi qu'hier j'aimais.
Moi, je n'habite point la terre ; — un Élysée,
Que les dieux m'ont bâti sur la nue irisée,
M'enlève à vos plaisirs, jeunes filles, mes sœurs,
Biches aux doux regards qui cherchez les chasseurs ! »

Fuyant les voluptés de cette vie humaine,
Elle parlait ainsi Martia la Romaine.

II

Marguerite Van Eyck, quinze siècles après,
Pareille à Martia, découvrit les secrets
Du peintre, et ne voulut pas vivre pour la terre ;
Elle enferma son cœur dans l'art, un cloître austère
Où l'ange du Seigneur, touché de sa beauté,
Garda le beau lys blanc de sa virginité.
Pourtant elle vivait à Bruges l'espagnole,
Ville aux yeux éclatants, alors bruyante et folle,
Et puis elle habitait un calme intérieur
Avec son frère Jean, esprit doux et rieur ;

Elle aimait la musique et ses pures délices,
Elle buvait la vie aux plus pompeux calices,
Et, quand elle peignait, fidèle à ses instincts,
En ouvrant les fonds d'or des maîtres byzantins,
Elle ornait ses tableaux de fraîches perspectives,
Forêt, prairie en fleurs, montagne aux sources vives,
Pour faire au Créateur un trône éblouissant.
Pareille à Martia, dans son amour puissant,
Marguerite était moins chrétienne encor qu'artiste;
Son cœur était pieux, mais surtout panthéiste.

III

Ainsi le culte ardent qui leur ouvrait les cieux,
Ce fut l'amour de l'Art et non l'amour des dieux.

L'Art est lui-même un dieu,— dieu qui verse dans l'âme
Le rêve, le parfum, la douleur et la flamme
De l'immortalité. — L'artiste est immortel,
Puisqu'après la prière il monte sur l'autel.

Saluons, saluons, ces deux filles sublimes
Qui voulaient n'habiter que les altières cimes,
Qui n'avaient pas besoin de passer le tombeau
Pour vivre loin du monde et voir le ciel plus beau.
La mort, en les frappant, n'a rien changé pour elles,
Car elles connaissaient les sphères éternelles.

FRESQUE ANTIQUE.

LES FÊTES DE JUNON.

On voit déjà flotter les vapeurs matinales,
L'aube a teint l'Orient de couleurs virginales;
Là déesse aux yeux fiers est debout sur l'autel,
Portant le diadème à son front immortel;
On voit étinceler au gré du statuaire
La pierre sélénite au fond du sanctuaire,
Déjà le sacrifice inonde les bassins;
Sous le voile d'Isis, on entrevoit les seins
Fécondants de Junon dont le regard s'allume,
Ces chastes seins plus doux que la neige et la plume!
Elle a le sceptre d'or surmonté d'un coucou;
Un collier de grenade étincelle à son cou;
Elle touche du pied la queue épanouie
Du paon, son cher oiseau dont elle est éblouie.

Les époux, couronnés de myrthes, à pas lents
Viennent s'agenouiller au bord des marbres blancs,

Effeuillant pour Junon le pavot et la rose;
Cependant qu'à l'autel l'Hymen au front morose
Allume les parfums et verse un vin pourpré.
Mais, que voit-on dans l'ombre, au fond du bois sacré,
Où mollement Zéphyr se balance et murmure?
De beaux groupes d'amants, voilés par la ramure,
Vont chantant que Junon fut jalouse toujours;
Que l'Hymen ne sait pas moissonner tous les jours;
Qu'incessamment l'Amour couronne la plus belle,
Et pour autel ne veut que le sein de Cybèle.

FRESQUE BYZANTINE.

Jésus s'habille en pauvre et demande l'aumône
Au seuil d'un riche au cœur d'acier :

— Beau seigneur, qui vivez comme un roi sur son trône,
Donnez-moi quelque pain grossier.

— Avec votre besace, allez dans mon étable ;
La paresse ici n'entre pas.

— Donnez-moi seulement les miettes de la table,
Pendant que vos chiens sont là-bas.

— Mes chiens ! ne sais-tu point qu'ils m'apportent des lièvres,
Des bécasses et des lapins ?

Tu ne m'apportes rien, pas même les genièvres
Qui vont chauffer mon four à pains.

Jésus-Christ s'en allait, quand il vit une femme
Qui venait d'une ruche à miel.

Belle Dieu l'avait faite, et l'on voyait son âme
Dans ses beaux yeux couleur du ciel.

— Mon pauvre homme, venez sous mes noires solives,
Par la porte où siffle le geai ;

Je n'ai rien que du miel, des raisins, des olives ;
Mais je donne tout ce que j'ai.

Il suivit cette femme et répandit sur elle
L'auréole de sa splendeur ;

Rayon de Paradis et de vie immortelle !
Et cette femme avec candeur :

— Mon pauvre homme, dit-elle, est-ce déjà la lune
Qui répand sur moi sa clarté ?

— C'est l'éclat d'une femme. En connaissez-vous une
Qui se nomme LA CHARITÉ ?

— Mon Dieu ! je monte au ciel sans traverser la tombe,
Et j'ai la clef du Paradis.

— Et là-bas ton voisin avec tout son or tombe
Dans l'enfer où sont les maudits.

Mais quand il aura soif, je prendrai le ciboire
Où mon amour est jaillissant ;

Je mourrai sur la croix pour lui donner à boire
Jusqu'à mes larmes et mon sang !

SONNETS.

TABLEAUX ET CONTRASTES.

LA HOLLANDE.

DÉDIÉ A REMBRANDT.

J'ai traversé deux fois le pays de Rembrandt,
Pays de matelots — qui flotte et qui navigue, —
Où le fier Océan gémit contre la digue,
Où le Rhin dispersé n'est plus même un torrent.

La prairie est touffue et l'horizon est grand ;
Le Créateur ici fut comme ailleurs prodigue...
— Le lointain uniforme à la fin nous fatigue,
Mais toujours ce pays m'attire et me surprend.

Est-ce l'œuvre de Dieu que j'admire au passage?
Pourquoi me charme-t-il, ce morne paysage
Où mugissent des bœufs agenouillés dans l'eau?

Oh! c'est que je revois la nature féconde
Où Rembrandt et Ruysdaël ont créé tout un monde;
A chaque pas ici je rencontre un tableau

Je retrouve là-bas le taureau qui rumine
Dans le pré de Paul Potter, à l'ombre du moulin;
— La blonde paysanne allant cueillir le lin,
Vers le gué de Berghem, les pieds nus, s'achemine.

Dans le bois de Ruysdaël qu'un rayon illumine
La belle chute d'eau! — Le soleil au déclin
Sourit à la taverne où chaque verre est plein,
— Taverne de Brauwer que l'ivresse enlumine.

Je vois à la fenêtre un Gérard Dow nageant
Dans l'air; – plus loin Jordaens: —les florissantes filles!
Saluons ce Rembrandt si beau dans ses guenilles!

Oui, je te connaissais, Hollande au front d'argent;
Au Louvre est ta prairie avec ta créature;
Mais dans ces deux aspects où donc est la nature?

Le grand peintre est un dieu qui tient le feu sacré.
Sous sa puissante main la nature respire :
Ne l'entendez-vous pas, sa forêt qui soupire?
Ne la sentez-vous pas, la fraîcheur de son pré?

Comme aux bords du canal, sous ce ciel empourpré,
La vache aux larges flancs parcourt bien son empire!
Dans cet intérieur comme Ostade s'inspire!
Gai tableau qui s'anime et qui parle à son gré.

Pays doux et naïf dont mon âme est ravie,
Oui, tes enfants t'ont fait une seconde vie,
Leur souvenir fleurit la route où nous passons.

Oui, grâce à leurs chefs-d'œuvre, orgueil des galeries,
La poésie est là qui chante en tes prairies,
Comme un soleil d'été sourit à nos moissons.

A LÉLIA.

O fille de l'amour et de la liberté!
O folle Madeleine, ô pécheresse austère!
Ton front est dans le ciel, ta bouche est sur la terre,
Reine de poesie et reine de beauté!

Ton génie adorable est un arbre enchanté
Qui déjà donne un fruit dont le suc nous altère,
Quand il secoue encore aux abords d'un cratère
Une neige de fleurs pleines de volupté.

Nouvel ange déchu, nouvelle Ève punie,
O femme par le cœur, homme par le génie,
Chante, et promène-nous dans ton cher alhambra.

Quand le souffle du monde aura brisé ton aile,
Quand tu seras tombée en la nuit éternelle,
Une étoile de plus sur nous rayonnera.

LES DEUX SIÈCLES.

DÉDIÉ A VOLTAIRE.

Notre siècle est plus grand que le siècle passé ;
Le Christ est revenu, la couronne d'épines
Arrose encor nos cœurs de ses gouttes divines ;
Le rire de Voltaire a pour jamais cessé.

O galant Crébillon ! ton trône est renversé :
On ne feuillette plus tes pages libertines
Sur un sofa doré, tout en faisant des mines
A l'abbé qui débite un sermon insensé.

La Nature aujourd'hui, voilà l'enchanteresse !
On poursuit dans les bois l'ombre de sa maitresse ;
Le poëme du cœur est le roman qu'on lit.

Maintenant que l'amour refleurit sur la terre,
On aime sous le ciel ; au bon temps de Voltaire,
Le ciel des amoureux, c'était le ciel du lit.

LA SCIENCE.

J'ai vu de jolis vers dans le vieux Fontenelle,
Huit vers, pas un de plus, mais un huitain charmant :
Seule rose à cueillir en pays si normand
Où l'on fait des bouquets avec la pimprenelle.

Quand je fuis tout rêveur les baisers de ma belle,
Quand le poëte en moi l'emporte sur l'amant
Pour suivre la Science en son égarement,
Il me vient de l'alcôve une voix qui m'appelle :

— Il est déjà minuit, pourquoi toujours veiller ?
Viens reposer ton front sur un doux oreiller,
Viens reposer ton âme en mon âme ravie.

— Je cherche la Science en ce livre maudit.
— La Science ? ignorant ! tu ne sais pas la vie !
La Science, c'est moi, le Serpent me l'a dit.

LES QUATRE SAISONS.

Sonnet, que chantes-tu? — Je chante les saisons :
Le Printemps en sa fleur est l'amoureux poëte
Qui souffle dans les luths de la forêt muette,
Depuis les chênes verts jusqu'aux neigeux buissons.

L'Été, c'est un penseur que tous les horizons
Appellent. Il s'éveille aux chants de l'alouette,
On voit jusques au soir flotter sa silhouette,
Car il recueille encor la gerbe des moissons.

L'Automne est un critique effeuillant la ramure
Pour voir le tronc de l'arbre et rêver sous le houx;
L'aveugle! il ne voit pas que la vendange est mûre.

L'Hiver, un misanthrope, un spectateur jaloux
Qui siffle avec fureur, dans l'ouragan qui brame,
Les roses, les épis, les raisins et son âme.

VOYAGE AU PARADIS.

On était aux beaux soirs de la belle saison :
La cigale en chantant dansait sur la prairie,
La rosée emperlait la luzerne fleurie,
Déjà le ver luisant étoilait le gazon;

Nous avions dépassé la rustique maison,
Notre barque fuyait avec ma rêverie,
Et ta main dans la mienne, ô ma blanche Égérie!
Nous nous laissions aller vers un doux horizon.

C'était l'heure sereine où toute créature
Prend sa part de ta vie, ô féconde nature:
L'oiseau dans sa chanson, l'abeille dans son miel.

Je prenais un baiser par chaque coup de rame,
Et comme un pur encens qui monte dans le ciel,
Le parfum de l'amour s'envolait de notre âme.

L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

LE POETE.

Qui frappe si matin? Madame,
Entrez donc un instant chez moi.

L'AME.

Me connais-tu? Je suis ton âme;
J'ai voyagé la nuit sans toi.

LE POETE.

C'est vrai; tu battais la campagne
Pendant mon sommeil accablant.

L'AME.

Je me bâtissais en Espagne
Quelque château de marbre blanc.

LE POETE.

Ingrate! n'es-tu plus contente
De ce balcon où je t'aimais?

L'AME.

Non, et je vais planter ma tente
Où tes pieds n'atteindront jamais.

LE POETE.

O mon âme, point de divorce,
Soyez l'abeille et moi le miel.

L'AME.

Je suis la séve et toi l'écorce,
Je fleuris et je monte au ciel.

LE POETE.

Moi, je suis la maison natale,
Enfant prodigue, où tu reviens!

L'AME.

Moi, je suis l'aube matinale
Qui l'éclaire, tu t'en souviens.

LE POETE.

Oui, ta lumière me pénètre
Et m'ouvre un horizon lointain.

L'AME.

Comme un soleil à la fenêtre,
Je t'apparais chaque matin.

LE POETE.

Sous l'herbe funèbre et sauvage,
O mon âme, tu me suivras!

L'AME.

Non, déjà j'aspire au rivage
Où les dieux me tendent leurs bras.

LE POETE.

Quand la maison tombe en ruine
La lampe qui brille s'éteint.

L'AME.

Je suis la lumière divine,
Je touche à tout, rien ne m'atteint.

LA CHANSON DU VITRIER.

DÉDIÉ A HOFFMANN.

Oh! vitrier!

Je descendais la rue du Bac, j'écoutai — moi seul au milieu de tous ces passants qui allaient au but, — à l'or, à l'amour, à la vanité, — j'écoutai cette chanson pleine de larmes.

Oh! vitrier!

C'était un homme de trente-cinq ans, grand, pâle, maigre, longs cheveux, barbe rousse : — Jésus-Christ et Paganini. Il allait d'une porte à une autre, levant ses yeux abattus. Il était quatre heures. Le soleil cou-

chant seul se montrait aux fenêtres. Pas une voix d'en haut ne descendait comme la manne sur celui qui était en bas. « Il faudra donc mourir de faim, » murmura-t-il entre ses dents.

Oh ! vitrier !

« Quatre heures, poursuivit-il, et je n'ai pas encore déjeuné ! Quatre heures ! et pas un carreau de six sous depuis ce matin ! » En disant ces mots, il chancelait sur ses pauvres jambes de roseau. Son âme n'habitait plus qu'un spectre qui, comme un dernier soupir, cria encore d'une voix éteinte :

Oh ! vitrier !

J'allai à lui : « Mon brave homme, il ne faut pas mourir de faim. » Il s'était appuyé sur le mur comme un homme ivre. « Allons! allons! » continuai-je en lui prenant le bras. Et je l'entraînai au cabaret, comme si j'en savais le chemin. Un petit enfant était au comptoir, qui cria de sa voix fraîche et gaie :

Oh ! vitrier !

Je trinquai avec lui. Mais ses dents claquèrent sur le verre et il s'évanouit ; — oui, madame, il s'évanouit ; — ce qui lui causa un dégât de trois francs dix sous, la moitié de son capital ! car je ne pus empêcher ses carreaux de casser. Le pauvre homme revint à lui en disant encore :

Oh ! vitrier !

Il nous raconta comment il était parti le matin de la rue des Anglais, — une rue où il n'y a pas quatre feux en hiver, — comment il avait laissé là-bas une femme et sept enfants qui avaient déjà donné une année de misère à la République, sans compter toutes celles données à la royauté. Depuis le matin, il avait crié plus de mille fois :

Oh ! vitrier !

Quoi ! pas un enfant tapageur n'avait brisé une vitre de trente-cinq sous ; pas un amoureux, en s'envolant la nuit par les toits, n'avait cassé un carreau de six sous ! Pas une servante, pas une bourgeoise, pas une fillette n'avaient répondu, comme un écho plaintif :

Oh ! vitrier !

Je lui rendis son verre. — Ce n'est pas cela, dit-il, je ne meurs pas de faim à moi tout seul : je meurs de faim, parce que la femme et toute la nichée sont sans pain, — des pauvres galopins qui ne m'en veulent pas, parce qu'ils savent bien que je ferais le tour du monde pour un carreau de quinze sous.

Oh ! vitrier !

Et la femme, poursuivit-il en vidant son verre, un marmot sur les genoux et une marmaille au sein !

Pauvre chère gamelle où tout le régiment a passé ! Et avec cela, coudre des jaquettes aux uns, laver le nez aux autres ; heureusement que la cuisine ne lui prend pas de temps.

Oh ! vitrier !

J'étais silencieux devant cette suprême misère : je n'osais plus rien offrir à ce pauvre homme, quand le cabaretier lui dit : « Pourquoi donc ne vous recommandez-vous pas à quelque bureau de charité ? — Allons donc, s'écria brusquement le vitrier, est-ce que je suis plus pauvre que les autres ! Toute la vermine de la place Maubert est logée à la même enseigne. Si nous voulions vivre à pleine gueule, comme on dit, nous mangerions le reste de Paris en quatre repas. »

Oh ! vitrier !

Il retourna à sa femme et à ses enfants un peu moins triste que le matin, — non point parce qu'il avait rencontré la charité, mais parce que la fraternité avait trinqué avec lui. Et moi, je m'en revins avec cette musique douloureuse qui me déchire le cœur :

Oh ! vitrier !

L'AME DE LA MAISON.

N'avez-vous pas vu, drapée en chlamyde,
Une jeune femme aux cheveux ondés,
Qui prend dans le ciel son regard humide,
Car elle a les yeux d'azur inondés?

Son front souriant qu'un rêve traverse
N'est pas couronné; mais elle a vingt ans!
Et sur ce beau front la jeunesse verse,
Verse á pleines mains les fleurs du printemps.

Cette femme est belle entre les plus belles;
Les plus clairs regards l'ont tous vue ainsi;
Ne dirait-on pas un rêve d'Apelles
Que réalisa Corrége ou Vinci?

Un jour de soleil, Dieu, le seul grand maître
La prit dans son cœur, son cœur radieux!
En son Paradis il la voulait mettre;
Mais la curieuse a quitté les cieux.

Soudain la peinture et la statuaire
Ont saisi l'attrait de cette beauté,

Et dans sa maison, un vrai sanctuaire,
Son charmant portrait est peint et sculpté.

Mais tous ces portraits que le talent signe
Rappellent-ils bien le charme infini
De ce pur profil, de ce cou de cygne,
Désespoir de l'art ; — l'art du ciel banni !

Savez-vous pour qui fleurit cette rose,
Cette lèvre où passe un son si charmant,
Et pour qui son cœur, en parlant en prose,
Est toujours poëte? A-t-elle un amant?

Je l'ai vue hier, la valse insensée
Dans ses tourbillons l'entraînait sans lui ;
Mais triste elle était toute à sa pensée ;
Pour lui dans sa chambre elle est aujourd'hui.

Il est sur son cœur qui commence à battre ;
Il lui parle en maître et porte la main
De ses cheveux noirs à son sein d'albâtre ;
Va-t-il rester là jusques à demain?

Dans la solitude et sous la ramée,
La biche aux doux yeux joue avec le faon :
Elle joue ainsi, cette belle aimée,
Et n'en rougit pas, — car c'est son enfant.

MOLIÈRE.

Racine est presqu'un Grec, Corneille est un Romain ;
Molière, tout Français, a marqué son chemin
Sur le vieux sol hanté par cette muse franche
Qui marchait nez au vent et le poing sur la hanche,
Œil vif, gorge orgueilleuse et bonnet de travers,
Raillant les faux atours autant que les beaux airs;
Belle fille, portant sa dent inassouvie
Sur les travers du monde et les fruits de la vie ;
En faisant éclater, du soir jusqu'au matin,
Sa gaieté petillante et son rire argentin,
Comme on voit la grenade, aux fonds d'or des campagnes
Ouvrir sa lèvre rouge au soleil des Espagnes.

Le roi Louis quatorze a traversé le Rhin,
Mais que nous reste-t-il de ce bruit souverain ?
Il nous reste Molière et sa verte ironie :
La conquête, c'est l'art ; le roi, c'est le génie.

Hélas ! s'il revenait, le grand roi, dans ce temps
Où Dieu seul daigne encor nous parler des printemps,
Irait-il à Versaille ou bien aux Tuileries,
Noble palais où seul l'art a ses galeries?

Il ne retrouverait, en sortant du tombeau,
Que ta maison, Molière, un Versailles plus beau!
Arche sainte, qui vogue et porte d'âge en âge
Le rire des aïeux, le meilleur héritage.

Panthéon tout vivant, glorieuse maison,
Où le pampre fleurit aux mains de la raison;
Où comme un beau fruit mûr sur l'espalier qui ploie,
On voit s'épanouir et rayonner la joie;
Où la gäieté gauloise, âme de la chanson,
Court comme un soleil d'or sur la blonde moisson;
Où l'on entend sonner tes grelots, ô Folie!
Toi qu'adorait Érasme en sa mélancolie.

Molière! qui dira les larmes de son cœur,
Quand son esprit jetait un cri grave et moqueur;
Quand le rire charmant, familier à Montaigne,
A tous ceux dont l'esprit est gai, dont le cœur saigne,
Passait sur sa figure inquiète, ou Mignard
Trouvait la passion, la poésie et l'art?

Pour lui la vérité, dans sa verve brûlante,
Sortait du fond du puits encore ruisselante,
Et dans sa coupe d'or ou dans son broc divin,
Miracle de son art, l'eau se changeait en vin.
Dans son puissant amour, quand il l'avait saisie
A plein corps, il disait: Je tiens ma poésie!
Muse au masque rieur, puissante Vérité,
D'un manteau de cheveux couvrant sa nudité.

Elle vivra toujours, cette muse hardie,
Montrant sa jambe alerte en plein marbre arrondie,
Et son rire gaulois armé de blanches dents
Et ses beaux yeux taillés dans les prismes ardents.

Comme on voit en avril les vives giroflées,
Égayant votre front, ruines désolées!
Molière, c'est le rire éclatant et profond
Qui survivra toujours aux choses qui s'en vont.

JE SENS FUIR LE RIVAGE.

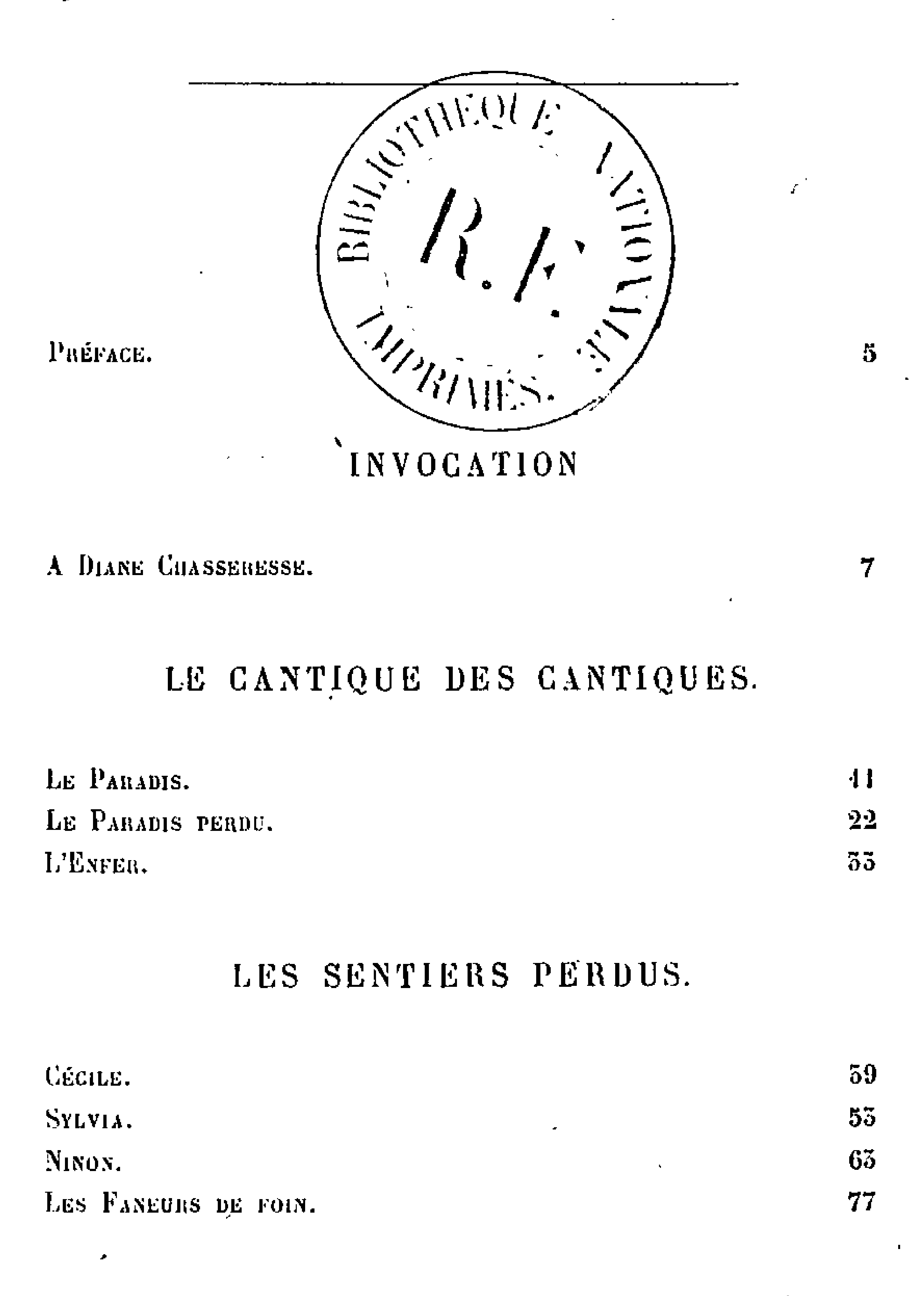
Je sens fuir le rivage, adieu la Poésie!
Elle reste au pays de l'éternel printemps.
Idéal, Idéal, que j'ai cherché longtemps,
J'ai surpris ton énigme au cœur du sphinx d'Asie.

Tu te nommes Jeunesse et verses l'ambroisie
Avec l'urne des Dieux aux âmes de vingt ans.
Idéal, Idéal, vierge aux cheveux flottants,
Je te vois, mais je pars et ne t'ai pas saisie!

Cependant, le vaisseau m'entraîne en pleine mer,
Et, comme l'exilé, dans sa douleur sauvage,
Je dis aux matelots : Retournons au rivage!

Car j'ai mis au tombeau, là, dans le sable amer,
Mon amour le plus cher, ma maîtresse adorée.
La Jeunesse divine : Adieu, Muse éplorée!

TABLE.



INVOCATION

LE CANTIQUE DES CANTIQUES.

LES SENTIERS PERDUS.

LA POÉSIE DANS LES BOIS.

POEMES ANTIQUES.

TABLEAUX ET CONTRASTES.